This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

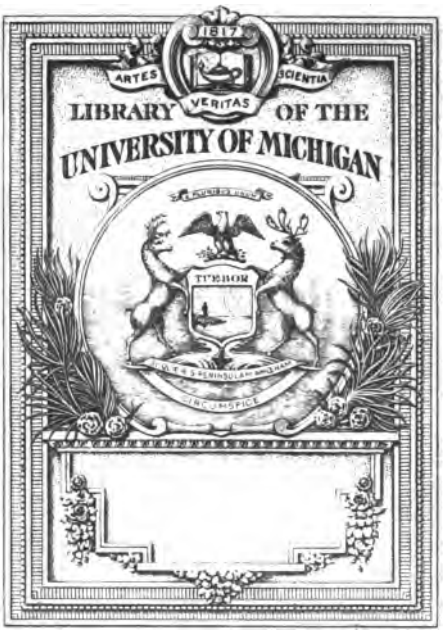
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 934,533


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

4.°
75.336

L'ÉPITHALAME

BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE

5 fr. 75 le volume.

ANSTEY. — *Vice-Versa.*

HERMAN BANG. — *Tine.*

E. BARRET-BROWNING. — *Aurora Leigh.*
— *Poèmes et Poésies.*

BJŒRNSTJERNE-BJŒRNSON. — *Amour et Géographie. Les Nouveaux Mariés.* Un vol.
— *Au-delà des Forces. Un Gant. Le Nouveau Système.* Un vol.
— *Léonarda. Une Faillite.* Un vol.
— *Le Roi. Le Journaliste.* Un vol.
— *Monogamie et Polygamie.* Une broch.

BULLEN. — *Idylles de la Mer.* (Préface de RUDYARD KIPLING).

CHTCHEDRINE. — *Les Messieurs Golovieff.*

G. HAUPTMANN. — *Ames solitaires.*

RUDYARD KIPLING. — *Au Blanc et Noir.*
— *Au Hasard de la Vie.*
— *Trois Troupiers.*
— *Autres Troupiers.*
— *Brugglesmith.*
— *Chez les Américains.*
— *La Cité de l'Epouvantable Nuit.*
— *Lettres de Marque.*
— *Parmi les Cheminots de l'Inde. Une Vraie Flotte.*
— *Sous les Déodars.*
— *Simples Contes des Collines.*
— *Nouveaux Contes des Collines.*

IBSEN. — *Le Canard Sauvage.*
— *La Dame de la Mer. L'Ennemi du Peuple.* Un vol.
— *Empereur et Galiléen. Hedda Gabler.* Un vol.
— *Les Soutiens de la Société.*
— *L'Union des Jeunes.*
— *Solness le Constructeur.*

LERMONTOFF. — *Un Héros de notre temps. Le Démon.* Un vol.

MARLOWE. — *Théâtre.* 2 vol.

T. DE QUINCEY. — *Les Confessions d'un Mangeur d'Opium.*
— *Souvenirs autobiographiques du Mangeur d'Opium.*

TH. RECHETNIKOV. — *Ceux de Podlipnaïa.*

A. SCHNITZLER. — *Anatole.*
— *La Ronde.*

SHELLEY. — *Œuvres Poétiques.* 3 vol.
— *Œuvres en Prose.* Un vol.

STEVENSON. — *Enlevé!*

A. STRINDBERG. — *Mademoiselle Julie. Le Simoun.*
— *La Danse de Mort.*

SWINBURNE. — *Poèmes et Ballades.*
— *Nouveaux Poèmes et Ballades.*
— *Chants d'avant l'Aube.*

LÉON TOLSTOI. — *Anna Karenine.* 4 vol.
— *Le Bonheur conjugal.* Un vol.
— *Les Confessions. Récits populaires.* Un vol.
— *Guerre et Paix.* 6 vol.
— *La Mort d'Ivan Ilitch, la Sonate à Kreutzer, etc.* Un vol.

VERDAGUER. — *L'Atlantide.*
— *Le Canigou.*

ED. WHITE. — *Terres de Silence.*

OSCAR WILDE. — *Le Portrait de Dorian Gray.*
— *Le Crime de Lord Arthur Savile.*
— *Essais de Littérature et d'Esthétique.*
— *Nouveaux Essais de Littérature et d'Esthétique.*
— *Derniers Essais de Littérature et d'Esthétique.*
— *La Maison de la Courtisane.*
— *Intentions.*
— *Une Maison de Grenades.*
— *Le Portrait de M. W. H.*
— *Théâtre.* 3 vol.

H. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

L'ÉPITHALAME

PAR

JACQUES CHARDONNE

I

PARIS

LIBRAIRIE STOCK

Delamain, Boutelleau et Cie, Éditeurs

155, rue St-Honoré — Place du Théâtre-Français

1921

De cet ouvrage il a été tiré à part,
sur papier de Hollande Van Gelder,
100 exemplaires numérotés et paraphés
par les Éditeurs.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1921, by Delamain, Boutelleau et Cie.

L'ÉPITHALAME

LIVRE PREMIER

Rom. Lang.
Jerauens
6-26-28
17116
2 v.

I

Berthe était une petite fille très gaie, mais elle aimait à raisonner. Lorsqu'elle voyait sa mère agitée, soucieuse, et toujours occupée devant ses armoires, elle pensait que les gens étaient malheureux par faiblesse et par négligence.

Elle se rappelait sa tante Christine, qui avait des yeux calmes et jeunes, un air d'entrain et de jolies robes, et elle admirait dans cette vieille personne si attrayante l'image d'une existence heureuse et bien conduite. Un jour que Berthe pleurait parce qu'elle voulait suivre sa sœur Emma à Fondebaud, sa tante la prit sur ses genoux et lui dit avec un regard énergique : « Maintenant, n'y pense plus ; si tu veux, tu n'y penseras plus », et elle lui passa sur les yeux un mouchoir doux comme une plume et qui sentait la verveine. Plus tard, se souvenant de cette expression de volonté, Berthe résolut de développer

ce pouvoir sur elle-même, qu'elle savait si important. Elle s'obligeait à sauter du lit à sept heures et à étudier son piano dans le salon glacé.

Cet hiver-là fut très froid. Marie-Louise venait le jeudi, et les deux petites filles restaient dans la chambre de Berthe. Pour le goûter, elles préparaient des rôties au bout d'une fourchette, contre les braises qui grillaient les doigts. La nuit arrivait de bonne heure. Marie-Louise, couchée aux pieds de son amie, devant la cheminée, regardait le feu ; elles aimaient cette ombre, cette chaleur, cette intimité, qui les transportaient loin de la maison médiocre, dans un rêve de foyer, dans cette vie de plus tard, dont elles parlaient longtemps, d'une voix sérieuse, chuchotante, sans sourire, pleines de considération pour leurs pensées et leur expérience. Puis Berthe allumait la lampe, et tout d'un coup ces graves personnes redevenaient des enfants.

Certains jours, Berthe, les petites Ducroquet, André et Marie-Louise Chaurant, se retrouvaient dans la grande maison des Bonifas. Alice Bonifas avait beaucoup de jouets et on pouvait s'amuser dans toute la maison. André proposait une partie de cache-cache et emmenait toujours Yvonne Ducroquet dans un placard, où ils restaient des heures blottis tout près l'un de l'autre ; mais personne ne les cherchait. Les petites filles essayaient de faire des bonbons sur le fourneau d'Alice, dans la superbe batterie de cuisine en vrai cuivre. Les joues rouges à force de souffler sur le feu

dans la pièce remplie de fumée, elles se brûlaient la langue en goûtant trop tôt le sucre fondu, et cela finissait par un peu d'écœurement quand on avait bien raclé le fond des casseroles.

A l'époque des fêtes foraines, c'est André Chaurant qui dirigeait les jeux. La salle d'études se transformait en théâtre ou en ménagerie.

Un jour, les rues de Noizic se peuplaient subitement, et André entendait par grisantes bouffées le miaulement d'une lointaine et tournoyante musique.

Englouti par la foule, aux abords du champ de foire, il apercevait, en se haussant, la longue avenue gorgée d'un flot noir entre les estrades. Comprimé dans le voisinage d'un orgue, qui lui jetait aux oreilles sa beuglante fanfare, puis emporté parmi la rumeur où s'éteignaient tous les tumultes et que dominaient seuls le tintement impérieux des cloches ou la vocifération éperdue d'une sirène, il arrivait devant la ménagerie, et se tenait là, brûlant de fatigue et de plaisir, les yeux fixés sur la belle dompteuse.

Quelquefois, avec la gouvernante d'Alice Bonifas, ils assistaient à une représentation du théâtre Sambuc. André se retournait sans cesse sur sa chaise et contemplait, autant que le spectacle, la salle démesurée avec sa confuse agglomération de visages. Il cherchait à reconnaître les acteurs sous leurs déguisements, et songeait à l'existence réelle de ces hommes.

Puis, l'errante cité disparaissait et il ne demeu-

rait, à la place du cirque, qu'un rond de terre battue, étrangement petit.

Une année, après la foire, André résolut de partir. Ses leçons, ses jeux, sa vie l'ennuyaient. Il s'échapperait de la maison, la nuit, et il irait à pied jusqu'à Mérignac. Il avait prévu très exactement tous les détails de son départ, jusqu'à Mérignac; mais la direction qu'il prendrait ensuite et le but de cette fuite restaient vagues et comme hors de son esprit.

Il confia son projet à Berthe. Elle trouvait cette idée naturelle chez un garçon si extraordinaire. Ce fut leur secret.

Un jour, Berthe ficela un paquet où elle avait mis un costume d'André et du chocolat. On cacha ces bagages dans le coffre à bois, et le départ d'André fut fixé pour la nuit prochaine.

Le lendemain, Berthe songeait avec effroi à la douleur de madame Chaurant. Lorsqu'elle retourna chez Marie-Louise, elle aperçut André et n'en fut point surprise.

*
* *

Pour la matinée de Fondebaud, à l'occasion de la fête d'Yvonne Ducroquet, Berthe obtint de sa mère une robe neuve en linon rose, qu'elle désirait depuis longtemps.

— Elle est très jolie... Un peu longue peut-être... mais ne la raccourcissez pas, dit Berthe, qui s'adressait à la couturière en se regardant dans la glace. L'échancrure va bien... Vous avez apporté le velours noir pour la ceinture ?

Elle parlait et se retournait sans quitter la glace des yeux. Tout à coup, elle chercha un peigne, défit ses boucles le long des joues, rejeta en arrière la masse bouffante des cheveux qu'elle rassembla d'une main :

— Je voudrais un ruban de velours dans les cheveux, un joli nœud... Donnez-moi un bout de la ceinture, je ne l'abîmerai pas... Vous voyez, c'est beaucoup mieux, dit-elle, tenant toujours ses cheveux ramenés en arrière. J'ai l'air moins bébé... Les joues sont plus dégagées.

Madame Degouy accourut de son pas lourd et pressé et regarda le bas de la jupe.

— N'est-ce pas que la robe est ravissante? dit Berthe. Je mettrai un nœud dans les cheveux pour rappeler la ceinture.

— Tu as défait tes boucles! s'écria madame Degouy avec stupeur.

— Tu comprends, ces boucles ne vont pas avec la robe, dit Berthe rapidement. Il faut une heure pour se coiffer! Marie-Louise n'en porte plus...

L'air fâché, madame Degouy admirait sa fille qui lui paraissait charmante, grandie, comme subitement jeune fille dans cette robe un peu longue et légèrement marquée à la taille; mais, songeant

à la contrariété de son mari et toujours hésitante, elle dit :

— Nous verrons cela samedi...

M. Degouy dînait, lorsque Berthe revint de Fondebaud dans la voiture des Chaurant. Elle embrassa son père et se glissa vers sa chaise, très pâle, les yeux brillants, la tête bourdonnante de fatigue.

M. Degouy examina d'un coup d'œil la robe neuve, et aperçut le changement de coiffure. Silencieux et affaissé, il continua à tourner la salade qu'il remuait longuement, mais une soudaine rougeur enfla ses joues.

Berthe essaya de distraire son père. Elle raconta son après-midi à Fondebaud ; on avait dansé après la comédie.

Madame Degouy observait son mari.

— Tu es bien rouge, dit-elle.

Berthe savait que cette remarque agaçait son père. Elle fit un signe de reproche à sa mère et dit avec gaieté, s'efforçant de manger pour faire plaisir à M. Degouy :

— Eh bien, monsieur papa, vous n'êtes pas aimable ce soir ! Justement on a parlé de votre beau cheval. M. Ducroquet vous a vu près du pont de l'Aiguille. Il paraît que vous aviez l'air d'un jeune homme.

— Tu fumes trop, dit madame Degouy, qui ne

cessait d'observer son mari malgré les coups d'œil de Berthe. Le médecin t'a défendu de fumer.

Après un silence, elle poursuivit, les yeux fixés sur son mari, tenant sa serviette plaquée contre sa forte poitrine :

— Je suis sûre que le vin te fait mal.

Rien n'ébranlait la patience de M. Degouy, qui continuait à manger en silence, un coude sur la table, la tête appuyée sur sa main.

Berthe monta se coucher avant la fin du dessert.

Madame Degouy ramassa autour de son assiette des bouts de pain, qu'elle achevait de grignoter par une habitude d'enfance.

— Berthe ne porte plus de boucles? dit M. Degouy d'un ton calme.

Il se leva de table et, subitement rouge, haletant, ses yeux clairs injectés de flammes, il cria :

— C'est une enfant!... Les enfants ont des boucles! Tu la déguises en jeune fille! Je sais où mènent ces façons!... Je ne veux pas que ma fille devienne une Marie Brun!... J'aimerais mieux qu'elle soit bête comme sa mère!

Il marchait à grands pas à travers la pièce, et madame Degouy, qui avait fermé toutes les portes, le suivait avec de petits gestes impérieux en le piquant au hasard d'une voix flûtée qui se perdait dans le vacarme.

— Ah! madame Brun! tu la trouves jolie! disait-elle. Veux-tu t'arrêter! Les domestiques entendent. C'est le tabac qui te rend fou.

Il continuait, ébloui de colère :

— Les domestiques peuvent entendre!... tout le monde peut entendre!

Rien ne le touchait plus, hormis la passion de sa violence. Il saisit une carafe, puis la posa sur le buffet. En se détournant, il la fit tomber. Il s'arrêta, regardant le parquet d'où s'exhalait une forte senteur vineuse, et sortit de la pièce pour aller fumer dans son bureau.

Madame Degouy sonna le domestique et passa dans le salon, encore éclairé par le soleil couchant. Elle s'assit près de la fenêtre ouverte, mit ses lunettes et poursuivit sa tapisserie, avec cette expression de sérénité que les rides avaient fixée sur son visage.

David entra dans le bureau obscurci de fumée et de crépuscule.

— Est-ce que monsieur veut monter à cheval, demain matin, dimanche?

M. Degouy comprit le désir du domestique et répondit très doucement :

— Non, David, je ne sortirai pas.

Lorsqu'il monta se coucher, M. Degouy ne se rappelait pas le motif de sa contrariété, effacé dans l'emportement dont il conservait une sensation gênante.

M. Degouy se levait tous les matins à cinq heures, mais il s'habillait lentement, flânait dans son cabinet de toilette, et, lorsque Hortense appor-

tait le déjeuner de madame Degouy, il était en robe de chambre. Ce dimanche, regardant le ciel bleu sur la campagne encore baignée d'ombres matinales, il regretta sa promenade à cheval.

Il prit une lourde canne, qu'il portait souvent de la main gauche pour exercer ses muscles, et se dirigea vers Noizic.

Il détourna la tête en apercevant le coiffeur Gélineau derrière sa porte vitrée. M. Sauvaille, avec ses grands favoris et son gilet blanc, attendait la sortie de la messe. Dans la rue Froide, M. Petit arpentait le trottoir de sa maison, et, découvrant une forme humaine, il appliqua contre son œil grimaçant le double verre d'un lorgnon replié qu'il abaissa soudain lorsque M. Degouy apparut devant lui.

M. Degouy marchait rapidement, d'un air absorbé, pour éviter ces gens qu'il connaissait depuis son enfance. Même aujourd'hui, il ne rencontrait pas sans embarras le propriétaire de l'usine Chauveau, qui l'avait persécuté jusqu'à l'âge de seize ans en criant derrière lui : « Gros Mémé ! » à tous les coins de rue.

Au pont de l'Aiguille, il ralentit le pas et regarda l'étendue des marais, verte et fauve, dénudée, mais remplie d'une lumière aux tons de nacre. Les petits carrés d'eau, les viviers et les salines, miroitaient parmi les talus d'herbe. A cette heure, la rivière, gonflée du flot remontant de la marée, s'étalait sur les prairies. Il semblait

que l'Océan eût laissé, sur cette campagne plate et détrempée, une empreinte encore fraîche et l'immensité de son horizon.

*
* *

André descendit de voiture pour aider Berthe à s'asseoir auprès de Marie-Louise, puis il regarda l'attelage d'un air soucieux.

En allant vers Fondebaud, on s'éloignait des marais. Un carré de vigne, quelques rangées de maïs et de topinambours subsistaient parmi les champs moissonnés et le foisonnement des carottes sauvages semblait répandre sur la campagne terne l'aridité crayeuse d'une poussière de route.

Le cheval montait au pas la dernière côte. André se retourna vers Berthe.

— Vous n'êtes pas trop mal? dit-il. Notre voiture est humiliante. Il paraît que madame Brun est là.

L'attelage repartit au trot. Berthe serra son bras autour du dossier et toucha d'une main ses cheveux, songeant à Marie Brun, les yeux fixés sur la route fuyante. Elle ne rencontrait jamais madame Brun à Noizic, mais se souvenait de l'avoir vue au bord de la mer, à Médis ; elle se rappelait cette étrange et belle personne qu'on apercevait de loin sur la plage ou dans la forêt, toujours accompagnée du grand Essener.

La voiture roula doucement dans l'ombre d'une allée de chênes. Au milieu d'un groupe de dames, devant le château, Berthe reconnut tout de suite la silhouette de Marie Brun.

Madame Chaurant descendit de la voiture avec précaution.

— Emma n'est pas venue?... Tu as une gentille robe, ma chérie, dit madame Ducroquet en embrassant Berthe.

Elle ajouta avec vivacité, de sa voix enjouée mais impérieuse :

— La jeunesse est au tennis ; allez mettre vos sandales, mes petites.

Dans le salon de Fondebaud, on sentait sous les boiseries et les tentures la masse un peu oppressante des murailles et comme le froid de la pierre. Marie-Louise cherchait ses sandales auprès de l'escalier, dans le grand vestibule dallé. Berthe s'approcha d'une fenêtre, et remarqua un jeune homme qui se promenait dans le parc avec M. Ducroquet.

Lorsqu'elle sortit du château, Berthe jeta les yeux vers madame Brun. Elle causait avec le jeune homme que Berthe avait aperçu. Elle regarda Berthe, et presque aussitôt le jeune homme tourna la tête du même côté.

— Dépêchons-nous, dit Marie-Louise à voix basse.

— Vous habitez un beau pays, mademoiselle, dit le jeune homme, qui se trouva subitement à

côté de Berthe. J'aime surtout cette lumière. Je pense qu'un éclat si particulier provient du voisinage de la mer. Regardez cette eau, fit-il en s'arrêtant devant un massif de thuyas arrosés de jets scintillants. On dirait une poudre de soleil... Vous habitez Noizic?

— Oui, monsieur, j'habite Noizic.

— C'est une ville charmante. Nous y venons l'été, depuis deux ans, mon père et moi. Nous avons loué La Picauderie. Je suis Albert Pacaris... C'est madame Brun qui m'a amené ici aujourd'hui... Voulez-vous que nous allions vers le tennis?... Je vous dirais que je ne connais personne. Vous allez m'instruire. Je suppose que ces petites jeunes filles aux yeux bleus sont les filles de M. Ducroquet. Il y en a une qui s'appelle Lila.

— Elle s'appelle Élisabeth, dit Berthe en riant. Mais on l'appelle Lila.

— Madame de Brigueil a dû être fort belle. Elle est encore majestueuse. J'ai parlé un instant avec sa fille. Elle a un joli front, mais son accent détruit tout son visage... Vous n'avez pas du tout l'accent de ce pays.

— Vous trouvez? dit Berthe, qui s'arrêta de marcher en même temps qu'Albert, et, comme il la regardait, elle tourna les yeux vers lui en souriant.

Surprise par ce ton de désinvolture et de familiarité, qui lui avait paru d'abord impertinent, elle répondait sans timidité, d'un air rieur, avec une grande douceur dans la voix, parce que c'était

la première fois qu'on lui parlait comme à une jeune fille.

— Vous êtes allée à Médis? dit Albert.

— Comment le savez-vous?

— Ah! J'ai des informations...

— Je vous en prie! dit-elle en le regardant encore dans les yeux sans cesser de sourire. Vous m'intriguez.

— C'est mon secret.

— Dites-le-moi! fit-elle, avec une impatience mutine.

— Eh bien! voilà... C'est très simple. Lorsque vous êtes sortie de la maison, madame Brun m'a dit : « J'ai vu cette jolie petite fille à Médis. » Mais d'abord... êtes-vous une petite fille? fit-il en s'arrêtant tout à coup. Vous avez les yeux d'une grande personne... Je veux dire des yeux qui ont l'air de penser... et tout de même une apparence d'enfant, dit-il lentement en regardant ses cheveux, puis sa robe.

— J'ai quatorze ans, dit-elle.

— Ah!... quatorze ans... j'aurais cru davantage.

— Vous connaissez madame Brun? dit Berthe.

— Je l'ai rencontrée à Paris chez le peintre Blanchet... Pourquoi? Cela vous étonne? fit-il en l'observant. Est-ce que vous connaissez Lazare Essener?

Elle regretta cette question irréfléchie. Subitement gênée, elle hâta le pas vers le tennis où Marie-Louise attendait sans oser parler.

Malgré ses cris, madame Ducroquet ne par-

venait pas à réunir la jeunesse pour le goûter. Albert retourna auprès de Berthe, et dit :

— M. Ducroquet me comble. Il m'offre son automobile. Il veut me voir tous les jours. Il ne me quitte pas. C'est trop. Est-ce que vous venez souvent à Fondebaud?

— J'y viens presque tous les jeudis pendant l'été, dit Berthe.

— Je viendrai le jeudi, dit Albert en souriant.

*
* *

— Je vous attends depuis deux heures... J'ai cru que vous ne viendriez pas aujourd'hui, dit Albert à voix basse en s'approchant de Berthe lorsque Marie-Louise s'éloigna pour chercher sa raquette. Cette route est longue ; quand j'ai marché au soleil pour ne trouver que les petites Ducroquet, je rage au milieu de ces gamines... Je les appelle des gamines, dit-il en s'asseyant sur le banc, et pourtant elles sont plus âgées que vous. Mais vous, il semble que vous compreniez tout ce qu'on vous dit ; vous avez des remarques si surprenantes, des yeux... A quel âge est-on un enfant? Les enfants jouent comme les hommes travaillent. Ils ont un jugement sur tout, dès qu'ils pensent. Marie Brun me disait qu'elle était amoureuse à douze ans. Je lui ai demandé comment elle ressentait cet amour. Elle m'a répondu :

« J'avais envie de poser ma tête contre son épaule. » Ce n'était pas une passion très exigeante. Pourtant, il y avait déjà dans son cœur tout l'amour.

— Madame Brun est partie? dit Berthe.

— Oui, elle est en Écosse... Je trouve que vous ressemblez à Marie Brun.

— Elle est la cousine des Ducroquet.

— Je le sais, mais c'est vous qui avez l'air d'être sa cousine. Vous êtes moins blonde; mais, dans les yeux, la grâce... Ah! c'est une femme bien étonnante... Et quelle vie magnifique! D'abord, elle est une amoureuse... et il faut vous dire que ce n'est pas une chose très commune.

Il se pencha pour ramasser une balle sous le banc et la lança vers Laurent Ducroquet, qui la reçut sur son visage hagard en rajustant son lorgnon.

— Essener lui apporte par surcroît les plaisirs de la richesse. Elle a gardé l'estime des gens de Noizic... Vous avez vu que le groupe des mères, comme dit votre ami André Chaurant, l'entourait de sourires, et pourtant elle vit avec un homme qui n'est pas son mari. Je vous ai demandé un jour si vous connaissiez Essener. Vous avez paru offensée. Cela m'intéresse. On prétend qu'il est un homme de valeur.

— Ma sœur le connaît, dit Berthe; je l'ai aperçu à Médis. C'est un homme très grand.

— Je vais vous raconter l'histoire de madame Brun. Vous pouvez garder un secret?... Il faut me le promettre... Vous ne le direz ni à André Chaurant, ni à sa sœur? ....

Berthe baissait les yeux, troublée, curieuse, le visage caché par le bord de son chapeau.

— Eh bien!... Mais approchez-vous de moi...; c'est cela... Regardons la partie... Il ne faut pas que j'aie l'air de vous raconter des choses trop intéressantes... Vous voyez, André fait des progrès... Bravo! monsieur Ducroquet! cria-t-il; puis il reprit en murmurant : Elle avait quinze ans. Sa maison donnait sur la cour du collège; ce détail a son importance...

La partie finissait et Berthe se leva brusquement. Albert la regardait marcher sur la pelouse, tenant Yvonne par le bras avec une tendresse et des rires enfantins. Elle lui apparut soudain insignifiante, et il partit du côté du château.

*
* *

M. Degouy mangeait toujours en silence, la tête souvent appuyée à sa main, avec cet air de tristesse qui lui était si coutumier qu'on ne le remarquait pas. Parfois, il fixait les yeux sur sa fille et l'observait longuement, d'un regard obstiné.

Le soir, Berthe entendait à travers les murs cette horrible résonance de la colère, qui l'épouvantait jadis, et qu'elle essayait aujourd'hui d'écarter de ses oreilles en commençant ses prières à voix haute. Elle comprit que son père reprochait à madame Degouy les visites à Fondebaud; mais

lorsque André venait la prendre avec Marie-Louise, elle changeait vite de robe et sautait dans la voiture.

Ce jour-là, Albert arriva tard à Fondebaud ; André venait de commander la voiture pour le retour.

— Je pars la semaine prochaine, dit Albert en rejoignant Berthe, qui mettait son chapeau dans le vestibule. Je ne reviendrai plus... Paris est une triste ville... Je penserai souvent à vous. Quand je vous reverrai, vous serez une grande jeune fille et vous m'aurez oublié.

— Je ne vous oublierai pas, dit Berthe.

— Je suis venu aujourd'hui pour vous dire adieu... A présent, cela m'ennuie de vous quitter, peut-être pour toujours, au milieu de ces gens. Est-ce que vous ne sortez jamais seule? Marie-Louise va chez vous demain ; à quelle heure part-elle?

— Vers six heures.

— Écoutez, poursuivit Albert d'une voix rapide, l'air indifférent, en tournant la tête vers madame Ducroquet. Accompagnez Marie-Louise jusqu'à la ferme Montembert. Dès que vous la quitterez, vous m'apercevrez; je sortirai de cette ferme. C'est tout naturel que je passe sur la route...

Berthe avait répondu aux questions d'Albert sans très bien comprendre ce qu'elles signifiaient. Le lendemain, lorsqu'elle ouvrit la grille pour accompagner Marie-Louise sur la route, comme d'habitude, elle se souvint des paroles d'Albert, mais

sans y attacher d'importance, et elle marchait tranquillement sur cette route si connue, où il semblait que rien de fâcheux ne pouvait survenir.

Elle embrassa son amie, un peu avant la ferme de Montembert, et retourna sur ses pas. Elle ne put concevoir comment Albert surgit à ses côtés.

— Vous êtes gentille... Je vous attendais... Je craignais que vous n'eussiez peur de venir... C'est tout simple... D'ailleurs il n'y a personne sur la route.

Elle restait immobile, à la fois effrayée et intimidée par cet homme si respectueux qui lui parlait en ôtant son chapeau, et elle songea tout à coup à Nelly Passerat, qu'on disait perdue de réputation. Sûrement, c'est ainsi qu'une jeune fille se perd, et elle sentait qu'elle avait commis un péché qui serait puni.

— Au revoir, mademoiselle Berthe, dit Albert, comme si devant cette enfant craintive et la paix de cette route une imagination bizarre se dissipait. Donnez-moi votre main, puisque je pars... Vos doigts d'enfant... C'est ainsi qu'on dit adieu aux petites Polonaises, fit-il en appuyant la main de Berthe à ses lèvres.

*
* *

Berthe se savait coupable, mais elle s'étonnait d'éprouver si peu de remords. Il est vrai que ce

jeune homme avait trouvé naturel ce qu'elle se reprochait; en se rappelant certaines paroles d'Albert, elle s'apercevait que des personnes respectables excusaient la conduite de Marie Brun, et qu'on ne paraissait pas bien d'accord sur les actes répréhensibles. Elle aurait voulu confier ses incertitudes à l'abbé Perpère, mais il l'interrompait dès qu'elle commençait à raisonner. Il demandait seulement qu'on regrettât et qu'on se repentît, et elle voulait discuter sur ces choses et qu'on les expliquât.

Un dimanche, après la messe, elle résolut de parler à sa mère, en revenant vers la maison. Mais madame Degouy entra d'abord dans une boutique.

« Que maman est lente à choisir! » se disait Berthe, qui attendait devant la porte. Elle crut qu'on repartait enfin, mais madame Degouy s'arrêta dans un autre magasin.

« Elle veut acheter tout ce qui fait plaisir à son gendre, songeait Berthe, dont l'impatience se traduisait par une suite de remarques sur sa mère. Elle est bonne pour sa famille. Elle veut qu'Édouard lui dise : « Ma mère, vous me gâtez! » Mais au fond elle n'a pas de véritable générosité. Comme elle est dure pour les pauvres...

Sur la route, avec ses paquets, son aimable figure en sueur, madame Degouy trottinait en pensant à l'heure du déjeuner.

Berthe, qui attendait ce moment pour parler, s'irritait de cette démarche pressée.

— On pourrait bien nous envoyer la voiture, le dimanche! dit-elle.

— Non, ma fille.

— Tu compliques tout! fit Berthe, qui savait que sa mère se privait par manie de certaines commodités, de même qu'elle économisait des bouts de pain et des boîtes d'allumettes sans se soucier des principales dépenses de la maison, que Berthe soupçonnait excessives.

— Laisse-moi t'abriter, dit Berthe. Il fait chaud pour un jour d'octobre. Il paraît que Laurent ne retourne pas à Rochefort avec André. D'ailleurs, je me demande pourquoi on l'envoyait à Rochefort, puisque ses parents habitent Tours l'hiver.

— Il avait commencé ses études à Rochefort.

— Je ne t'ai pas dit que j'avais rencontré madame Brun chez les Ducroquet. Elle est partie pour l'Écosse, je crois. Ici, elle vient chez sa mère? Elle ne reste pas longtemps.

Sans répondre, madame Degouy se remit à marcher très vite; puis, ralentissant le pas, elle regarda sa fille :

— Tu as des mèches jusque dans les yeux. Tu aurais moins de mèches si tes cheveux n'étaient pas si bouffants.

— Et si nous ne courions pas sur cette route!

— Je ne veux pas arriver en retard. Édouard et Emma viennent déjeuner.

— Je le sais. Mais ce n'est pas une raison pour faire des commissions à la dernière minute.

Et elles continuèrent à se houspiller jusqu'à la maison.

« Maman a eu l'air de ne pas entendre, quand j'ai parlé de Marie Brun, parce que le sujet l'embarrassait, et que le seul nom de Marie Brun l'agace, songeait Berthe. Elle m'a répondu par un mot blessant pour se dérober et se cacher à elle-même son incapacité à raisonner. De même, avec papa, elle évite tous les sujets de discussion, par faiblesse, et se venge avec des pointes qui exaspèrent. »

Berthe renonçait à interroger des personnes dont elle voyait trop clairement les défauts. Elle se sentait isolée au milieu de gens inférieurs, qui avaient perdu l'usage de la pensée ; elle devait trouver du secours dans ses propres réflexions et sa volonté. Elle décida de travailler davantage, fit un plan d'études qu'elle épingla dans sa chambre, et se levait à six heures pour apprendre de nouveau ses cours de l'année dernière. Elle étudiait son piano pendant quatre heures tous les jours. Elle lut des livres que lui prêtait mademoiselle Picat, puis des romans qu'elle choisissait au hasard dans la bibliothèque de son père, et que madame Degouy lui ôtait des mains lorsqu'elle jugeait le volume dangereux d'après le titre ; elle ne recherchait pas les récits amoureux, mais des informations sur les hommes, le monde, la vie, dont elle était si curieuse et qui lui paraissait située hors de tout ce qu'elle connaissait.

Ces lectures la détournaient de son travail, mais

tout à coup elle rédigeait un nouveau programme plus sévère que le précédent, et l'épinglait au-dessus de son petit bureau. Elle essaya d'apprendre l'histoire dans les nombreux volumes de Henri Martin, qui garnissaient un rayon de la bibliothèque ; mais, quand elle avait lu un moment, le soir, elle se sentait fatiguée, elle ne comprenait plus, une paresse rêveuse et un peu découragée la prenait ; posant une main sur son livre, elle observait ses doigts qu'Albert avait regardés. Elle se demandait s'il les avait trouvés jolis ou laids, et elle arrangeait ses ongles.

*
* *

M. Degouy cessa de monter à cheval, après une chute, et lui, qui aimait autrefois tous les exercices du corps, prit même la marche en aversion. Il allait rarement à sa maison de commerce et restait dans sa bibliothèque pour fumer en paix, quoiqu'il trouvât un goût désagréable à sa pipe. Il choisissait un volume dans sa belle collection de livres, touchait la reliure, feuilletait les images, ou contemplait un bijou antique, lourd au creux de la main. Lorsqu'on sonnait, il entr'ouvrait sa porte et regardait vers le couloir. Il défendait qu'on le dérangeât, mais il épiait tous les bruits de la maison. Quelquefois, il entrait dans le salon pen-

dant que madame Degouy recevait une visite et, sans remarquer l'embarras des dames, il s'asseyait pour écouter la conversation. Madame Chaurant s'adressait à M. Degouy en haussant la voix; d'un ton complaisant, comme elle eût questionné un enfant sur ses jouets, elle lui parlait de chevaux, de livres et d'exercices physiques. On ne soupçonnait pas que les fouilles de Grave et les travaux archéologiques de M. Degouy, qu'on citait à Noizic comme des bizarreries, étaient estimés de quelques savants.

M. Degouy s'animait un peu lorsque son gendre et Emma venaient dîner. Édouard, nouveau venu dans la famille, paraissait intéressé par ces récits, que Berthe n'avait jamais écoutés parce qu'elle croyait les connaître.

Ce jour-là, il racontait la spéculation de Tarnaud, et se leva pour verser lui-même à ses hôtes un vin de choix.

— Je n'en veux pas, dit madame Degouy pour marquer sa désapprobation.

— Vous m'en direz des nouvelles, fit M. Degouy, qui s'assit en continuant à s'adresser à son gendre.

Il porta vivement son verre à ses lèvres, de sa main tremblante, et le vida très lentement, sans arrêt.

— Il est merveilleux, dit Édouard.

— N'est-ce pas? dit M. Degouy. Et Tarnaud n'en a pas voulu. Je vois que vous commencez à vous y connaître. Eh bien! il y a meilleur encore. C'est

du bourgogne de 66. Il m'en reste encore quatre bouteilles d'un lot que j'ai partagé avec mon frère et qui nous venait de Larémijal.

— Tu ne vas pas descendre à la cave! dit madame Degouy... Édouard! je vous en prie! empêchez votre beau-père de descendre...

— Laisse-le donc, ça l'amuse! dit Emma en regardant sa mère.

— Je vous assure, mes enfants, que je ne trouve pas cela prudent. Vous avez vu comme il a chaud... il s'excite en parlant...

— La cave n'est pas loin, dit Édouard.

— Vous ne connaissez pas l'escalier! votre beau-père n'a plus la démarche d'un jeune homme. Il a des vertiges. Je m'en aperçois quand il s'appuie tout à coup à un meuble... On n'entendrait même pas s'il appelait.

— David pourrait aller voir, dit Emma, et elle se tourna vers le domestique qui se tenait immobile et somnolent au fond de la pièce, dans la pénombre de l'abat-jour.

Le visage placide, David s'avança de son pas mou, lorsque M. Degouy apparut, et lui prit des mains sa bougie et la bouteille, accoutumé aux habitudes de son maître, jamais surpris de ce qui provenait de ce cercle d'individus dont il surveillait les mouvements.

— Qu'est-ce que tu as? dit madame Degouy en regardant son mari.

— Je suis monté trop vite, dit-il, Ce n'est rien...

Il se retenait de parler et de respirer, mais son regard prit une expression songeuse pendant qu'il touchait sa poitrine. Il sentit tous les yeux fixés sur lui et se leva.

— Ce n'est rien, reprit-il en arrêtant sa femme du geste, tandis qu'Emma le suivait anxieusement des yeux. Je vais revenir.

— Ce n'est pas un essoufflement naturel, dit Emma.

— Il va revenir; c'est un petit étourdissement, dit madame Degouy, qui écartait toujours de son esprit les motifs d'inquiétude et s'obstinait à considérer sous un aspect favorable les événements qu'on redoutait.

— Avez-vous remarqué qu'il fût plus fatigué ces jours-ci? dit Edouard d'une voix sérieuse, en portant discrètement à ses lèvres son verre de bourgogne.

— On a sonné! dit Berthe tout à coup. Je vous assure qu'on a sonné.

— Je n'ai rien entendu, dit madame Degouy. Avez-vous entendu sonner, David?

Tous se turent en écoutant. Après un long silence, Édouard dit à madame Degouy :

— Vous pourriez peut-être monter?

— Moi, j'y vais! dit Berthe.

— Non, ma fille, dit madame Degouy, qui se décidait à se lever.

Soudain, le timbre électrique vibra longuement dans l'office.

— Restez là! fit madame Degouy en retenant ses enfants qui voulaient la suivre.

Pendant qu'elle montait l'escalier, elle entendait du côté de sa chambre comme un ronflement précipité. Elle aperçut M. Degouy assis sur une chaise basse; sa tête se soulevait par saccades avec un halètement rauque.

— Qu'est-ce que tu as? dit-elle en se penchant sur lui.

Elle comprenait le danger, mais, désorientée par l'effroi, elle répétait :

— Qu'est-ce que tu as?

La voix presque éteinte dans un souffle déréglé, les yeux pleins de pensée et d'angoisse, il murmura :

— J'étouffe...

— C'est la digestion, dit madame Degouy d'un ton affectueux ; cela passera... Il faut te mettre sur ton lit.

Il se leva, s'arrêta devant la cheminée et se regarda dans la glace, puis s'étendit sur son lit avec une soumission d'enfant.

— C'est la digestion, répétait madame Degouy, qui trouvait dans cette explication un appui pour son esprit, pendant qu'elle versait des gouttes d'eau des Carmes.

— Tu te sentiras mieux tout de suite, dit-elle en lui soutenant la tête.

Il prit avidement le verre, mais il ne parvenait pas à le maintenir dans sa bouche, tout secoué

par une respiration rude, sifflante, comme chargée d'eau. Il disait, cherchant de l'air :

— Plus haut... soulever...

Elle mit un coussin sous sa tête, ouvrit la petite armoire de la pharmacie, affolée par ces yeux qui suivaient ses gestes, ce bruit d'étouffement qui seul parlait. Elle ne voyait rien parmi ces petits flacons vides, et, songeant que peut-être elle avait sous la main le remède qu'il faudrait donner tout de suite, elle fut prise d'un sentiment d'impuissance, d'infini dénuement, devant la chose incompréhensible où cet homme sombrait avec un regard plein d'appel et d'épouvante.

*
* *

Après la mort de son mari, madame Degouy ne quitta plus sa chambre. Berthe essayait de l'entraîner au jardin, mais elle remontait tout de suite pour écrire des lettres, sans même s'arrêter dans la maison où on la voyait naguère toujours active et trottinante.

Assise auprès d'une armoire aux longues charnières, Berthe questionnait sa mère pour la distraire. Madame Degouy parlait souvent de ses années de jeune fille, de l'époque où M. Degouy venait le dimanche chez la mère de Christine. Berthe ne pouvait se figurer que madame

Degouy eût vécu à Paris, tant elle semblait mêlée à Noizic. Elle entendait avec surprise ces noms inconnus pour elle et tâchait de concevoir ce monde d'amitiés anciennes, de réjouissances, de souvenirs, qui lui était fermé et que sa mère évoquait avec bonheur. Lorsque Berthe se couchait, madame Degouy restait encore longtemps dans son fauteuil, comme incapable de se mettre au lit. Elle s'endormait, la tête appuyée au dossier, puis s'éveillait en sursaut, avec sa lampe allumée, sans comprendre tout de suite comment elle se trouvait seule dans la chambre.

Elle reçut des visites : madame de Brigueil, qui n'avait jamais eu de contrariété, mais qui savait dire des paroles si touchantes et si justes ; la malheureuse madame Boraud, toujours en deuil de son mari et de ses deux filles, qui ne rendait visite qu'aux affligés, et que madame Degouy vit entrer dans son salon avec un peu d'effroi ; madame Chaurant, qui apportait son ouvrage et s'installait pour toute l'après-midi, parce qu'elle se considérait l'amie intime, et ne cessait de parler de sa voix sèche sur des sujets indifférents.

— Je crois, ma pauvre amie, que vous aurez une succession difficile, lui dit un jour madame Chaurant, avec brusquerie, tout en tricotant. Vous devriez en parler à mon mari. Louis achetait de beaux livres, mais ne s'occupait guère de sa maison de commerce. On dit que la liquidation ne laissera pas grand'chose.

Madame Chaurant alarmait son amie à chaque

visite, et le lendemain, madame Degouy demandait une entrevue au notaire, qu'elle interrogeait à sa façon, sans s'arrêter aux explications obscures. Contente de se sentir maîtresse de son argent et de sa maison, elle voulait s'occuper seule de ses affaires. Tout le jour elle regardait des comptes où elle s'embrouillait.

— J'ai une bonne lettre de Christine, dit-elle un soir en prenant une enveloppe dans sa table à ouvrage.

Elle ouvrit la lettre sous la lampe et la relut à voix haute, avec un léger reniflement, les lèvres tremblantes, à mesure qu'elle approchait des dernières lignes.

— Moi aussi... J'aimerais bien l'embrasser, dit-elle en repliant la lettre.

— Après ton mariage, tante Christine est restée à Paris? dit Berthe.

— Elle a épousé un avocat de Paris : M. Quatrefage. Nous avons vécu presque comme des sœurs, et je ne l'ai revue que deux fois depuis vingt ans. Je disais à ton père : « Tu as tort d'entrer dans le commerce, ce n'est pas ton goût », poursuivit madame Degouy, qui sautait constamment d'un sujet à l'autre dès qu'on lui donnait l'occasion de parler. Il a quitté l'armée par un coup de tête. Il a voulu revenir dans son pays.

Madame Degouy s'était difficilement accoutumée à Noizic, au début de son mariage ; maintenant, comme de nouveau étrangère dans cette maison

trop grande, il lui semblait qu'elle ne pourrait y vivre.

Tout d'abord, elle ne parla à personne d'une lettre de madame Quatrefage qui lui conseillait de revenir à Paris, mais elle y songeait par instants. Elle pensait qu'elle aimerait à habiter auprès de sa cousine, dans une ville où elle avait de bons souvenirs de jeunesse. On renverrait David; elle reviendrait l'été pour voir ses petits-enfants.

Emma cherchait à détourner sa mère d'un projet si déraisonnable, et madame Degouy paraissait y renoncer à la première objection, mais elle poursuivait son idée, très jalouse de sa récente autorité qu'elle entendait défendre contre ses enfants.

Un jour, elle dit à son gendre :

— Édouard, je vous donne ma maison; vous me payerez un petit loyer. Vous êtes mal logés en ville; ici il y aura de la place pour vos enfants et un beau jardin.

M. Chaurant causait constamment avec sa femme de la situation de fortune des Degouy. Il voyait dans la ruine des Bonifas, qui avaient quitté Noizic depuis deux ans, et dans la chute de la maison Degouy, une confirmation de sa propre sagesse. Malgré sa grande fortune, il vivait avec parcimonie, et il avait communiqué à sa femme son esprit inquiet et pratique.

Madame Chaurant obtint de son mari qu'il tentât de convaincre madame Degouy.

— Tu étais l'ami de Louis. C'est ton devoir,

disait-elle, de sa voix masculine et un peu caverneuse.

En apercevant dans son salon M. Chaurant, qui ne venait plus chez eux depuis une dispute avec son mari, madame Degouy fut prise d'une crise de larmes. Lorsque M. Chaurant put parler des inconvénients d'une installation à Paris, madame Degouy s'agita sur sa chaise d'un air aimable, en acquiesçant; mais, depuis quinze jours, elle avait chargé sa cousine de lui retenir un appartement.

II

Madame Quatrefage avait choisi pour sa cousine un appartement neuf dans une avenue paisible, plantée d'arbres, et qui lui parut convenir à des provinciaux. Madame Degouy avait emporté quelques-uns de ses vieux meubles, qui prenaient beaucoup de place dans les petites pièces aux peintures blanches. La fenêtre de la chambre de Berthe donnait sur un mur de lierre, des têtes d'arbres, un coin de ciel, mais parfois, dans le silence presque champêtre, on entendait le passage rapide d'une chose vibrante échappée des régions de tumulte.

Madame Degouy refusait toutes les invitations, à cause de son deuil; après une première visite, elle ne retourna plus chez les Quatrefage. Elle redoutait les rues populeuses, si changées depuis sa jeunesse, et restait dans son appartement où elle ne voyait personne.

Berthe déjeunait quelquefois chez les Quatrefage. Ce grand appartement aux murs chargés de tableaux, l'espèce d'emprisonnement et de servitude où vivait sa cousine Odette, le silence de M. Quatrefage, les impertinences de la petite Mercédès que tous admiraient et gâtaient, et jusqu'aux cheveux dorés de sa tante, oppressaient Berthe durant ces repas interminables, où l'on mangeait une cuisine si délicieuse, grâce à la direction d'Odette.

M. Quatrefage, qui adressait rarement la parole à Berthe, lui dit un jour en découpant un poulet :

— Vous avez dû voir mon collègue Pacaris, à Noizic?

— Je connais son fils, dit Berthe à mi-voix.

— Il paraît qu'Albert a renoncé à la diplomatie; il devient secrétaire de son père, dit Odette.

— Qu'est-ce que vous dites? fit M. Quatrefage, qui obligeait les personnes de son entourage à répéter chaque parole pour se dispenser d'écouter.

Berthe voulait parler d'Albert, mais elle attendit la fin du déjeuner pour questionner Odette.

— Ce sont des amis, dit Odette. Après la mort de madame Pacaris, ils n'ont pas voulu retourner à Saint-Malo. Je crois que c'est maman qui leur a indiqué la propriété de Noizic.

Berthe recommandait à Hortense de venir la chercher de très bonne heure, lorsqu'elle déjeunait chez les Quatrefage, et elle passait le reste de la journée chez Alice Bonifas.

Ce fut une grande joie pour Berthe de retrouver son amie d'enfance à Paris. Elle ne pouvait imaginer Alice, si folle et si comblée, dans une existence de privations. Alice habitait la rue Lecourbe. Sa maison, l'escalier, les petites pièces où on se sentait à la fois écrasé par les plafonds et comme suspendu très haut dans une atmosphère de paix inquiétante, apparurent à Berthe bien plus tristes qu'elle ne le supposait. Alice ne semblait pas s'en soucier. Elle avait un air content et tranquille, préparait le Conservatoire, et ne songeait qu'à ses études. Madame Bonifas, que Berthe avait connue si brillante, semblait une autre personne, plaintive et doucereuse. Seule, la grand'mère, qui avait gardé ses belles bagues à ses doigts de morte, était restée toute semblable, très droite dans son fauteuil, accueillante avec sa voix affaiblie, et curieuse de nouvelles.

*
* *

Madame Degouy écoutait le piano, près de la fenêtre, sa tapisserie sur les genoux.

Berthe s'interrompit pour feuilleter ses cahiers de musique. Elle se rappelait son père, qui s'approchait du piano quand elle jouait après le déjeuner; elle le sentait assis à côté d'elle, immobile, d'une consistance étrange, presque matérielle, mais comme pétrifié, lointain, et elle joua cette phrase de la *Périchole* qu'il semblait attendre...

Elle voyait son regard content : « La jolie musique », disait-il... Mais c'était un regard d'autrefois, une ancienne parole, et elle ne pouvait plus toucher qu'à travers le passé ce fantôme enfermé dans les choses révolues. Alors le visage de la mort lui apparut... ce grand calme solitaire... cette gravité qui vous repousse, et tout à coup elle quitta le piano.

Elle s'avança vers la fenêtre en passant devant sa mère sans la regarder, bien qu'elle sût que madame Degouy pleurait.

— Le calorifère est étouffant, dit-elle d'un ton brusque.

Elle ouvrit la fenêtre et respira une bouffée d'air frais.

— Tu ne trouves pas qu'il fait trop chaud ? dit Berthe. Tu as toujours froid parce que tu ne sors jamais. Vraiment ce n'est pas la peine d'être à Paris. Au moins, tu pourrais aller voir madame Bonifas. Elle n'habite pas loin d'ici. Pourquoi ne vas-tu jamais voir madame Bonifas ? Voilà des gens que tu as beaucoup connus à Noizic. Je suis sûre que tu leur fais de la peine.

— Oui, ma fille, dit madame Degouy, avec de petits trémoussements nerveux, en reprenant sa tapisserie.

— Et tante Christine ! poursuivait Berthe. Elle nous a choisi cet appartement. Elle nous a donné des adresses, tu lui as écrit cent lettres de Noizic !... Tu ne peux sortir qu'à sept heures du matin pour aller à la messe !

— Je sais me conduire à mon âge, dit madame Degouy. Travaille donc maintenant au lieu de veiller tous les soirs.

— Que veux-tu que je réponde à tante Christine, quand elle me dit sur un ton bizarre : « Ta mère va bien ? »

Madame Degouy se dirigea vers sa chambre en trottinant avec une allure effarouchée, comme naguère lorsqu'elle fuyait devant M. Degouy ; mais Berthe la suivait :

— Je te préviens que je ne retournerai pas déjeuner chez eux...

*
* *

— Trop sucré, fit Berthe avec une grimace, en goûtant l'entremets.

Madame Degouy avait achevé son dîner ; appuyée contre la table, un peu sommeillante, elle attendait le coup de sonnette de la concierge.

— Quelle heure est-il ? dit-elle en levant les yeux vers Hortense, qui se glissait péniblement entre la chaise de Berthe et l'énorme buffet.

— Je pense que nous aurons une lettre d'Emma, dit Berthe.

— Elle n'a pas écrit hier, dit madame Degouy en ramassant une miette de pain auprès de son assiette.

— Édouard est encore à Rochefort. Il devait y rester huit jours...

Berthe se résignait à ces propos. Pourtant, que de choses elle eût voulu dire sur la vie, sur ses pensées, sur des problèmes qui la préoccupaient! « N'est-ce pas de cela surtout qu'on devrait parler avec ses parents? songeait-elle. N'ont-ils donc rien à vous apprendre sur l'existence? Le temps s'écoule en réprimandes futiles, en embrassades... Jamais une véritable parole du cœur, une pensée grave, importante. Maman voit que je réfléchis quand je me tais; mais elle ne me demande pas à quoi je pense. On dirait qu'elle redoute ma réponse. Elle se dérobe quand je veux parler... »

Madame Degouy connaissait l'esprit raisonneur de sa fille. Elle fuyait d'instinct, comme d'inutiles tracas, ces controverses où d'ailleurs elle était bientôt embarrassée lorsqu'elle s'y risquait. Que pouvait-elle dire sur cette vie si incompréhensible, et qui avait passé si vite?

— Tu te lèves de trop bonne heure, dit Berthe, qui observait avec impatience l'assoupissement de sa mère.

— Vas-tu lire encore ce soir? dit madame Degouy, subitement tirée de sa torpeur. Tu te couches à minuit et le matin on ne peut pas te réveiller.

— Pourquoi te lèves-tu si tôt, puisque tu t'endors avant le dîner? Est-ce bien nécessaire d'aller tous les matins à l'église, à sept heures?

Berthe rattachait aux habitudes religieuses de sa mère les réveils maussades imposés à la maison en pleine nuit, et aussi cette atmosphère de

léthargie où finissait la soirée. Ces agacements quotidiens tournaient contre la religion son esprit d'analyse et elle ne laissait guère de répit aux croyances de madame Degouy.

— Sais-tu pourquoi tu vas tous les matins à la messe ? Je vais te le dire : Tu y vas pour ton plaisir. Tu ne pourrais pas t'en passer. C'est devenu une habitude... mais dangereuse pour l'esprit, qui s'endort dans la quiétude, alors qu'on ne vit que pour soi, pour ses satisfactions, dans un oubli effrayant de tous les devoirs humains vraiment sacrés...

Madame Degouy sentait que des influences inexplicables agissaient sur l'esprit de sa fille, et, sans répondre, elle lançait au hasard, contre ce monde obscur du dehors, un geste de défense, d'impuissante attaque, qui retombait toujours sur Alice Bonifas.

— Alice..., dit-elle aigrement et comme essoufflée, est-ce qu'Alice est toujours capricieuse ?...

— Il ne s'agit pas d'Alice. Je me demandais ce qu'on nomme le bien...

*
* *

Lorsque Marguerite tomba malade, Solange Huguet prit sa place, à côté de Berthe, sur le second banc.

Berthe, qui suivait difficilement la dictée du professeur, se pencha vers sa nouvelle voisine.

— Je vous donnerai mon cahier, ce soir. Vous me le rendrez lundi, dit Solange avec une expression rieuse dans ses yeux un peu retroussés.

Elles firent connaissance et s'aperçurent qu'elles avaient passé toutes deux, la même année, un été à Médis.

— Nous habitions la grande villa qui est au bord de la plage, à côté de la villa de madame Brun, dit Solange.

Elle ajouta avec un accent de vénération au souvenir de Marie Brun :

— Que cette femme avait du chic!

Solange, qui allait seule à son cours, accompagnait Berthe jusqu'à la rue de Grenelle.

Madame Degouy promit à Berthe qu'à partir du mois prochain, anniversaire de ses seize ans, Hortense ne l'accompagnerait plus quand elle irait à son cours ou chez Alice.

— Mais je veux que tu sois rentrée avant la nuit! dit madame Degouy.

Parfois, Robert Huguet venait chercher sa sœur en promenant son chien Moustique. Dès que Solange l'apercevait, c'étaient des cris d'amour, des caresses, sur les bondissements féroces de la petite bête.

Une après-midi, quand elle eut traversé la rue du Bac en portant le chien dans ses bras, Solange

dit à Berthe de sa voix chuchotante et pathétique :

— Vous savez que nous avons pour voisin le comte de May. C'est un jeune homme très chic... très beau... Il sort tous les jours avec son chien. Hier matin, je l'ai croisé dans la rue de Messine en me promenant avec Moustique. J'ai vu qu'il me reconnaissait... Il a souri. Plusieurs fois, je l'avais rencontré, justement à cet endroit. Il a dit en regardant Moustique : « Mignon, ce petit chien. Vous vous promenez seule, mademoiselle ? »

— Qu'est-ce que vous avez répondu ? dit Berthe.

— Rien. J'avais envie de rire... Il est parti.

— L'avez-vous revu ?

— Naturellement, puisque nous sommes voisins... Il regarde la maison quand il passe.

Berthe voyait dans ce jeune homme Albert Pacaris. Pour la première fois, elle songea qu'elle pouvait le rencontrer. Peut-être qu'il habitait tout près d'ici. Elle l'apercevrait un jour dans la foule... Il s'approcherait d'elle, étonné : « Comment ? Vous habitez Paris ! Passez-vous souvent dans cette rue ? Vous sortez seule ? Est-ce que je peux vous accompagner ? » Elle entendait un long dialogue, mais elle ne se souvenait plus du son de sa voix, excepté lorsqu'il disait : « Bonjour » très doucement. Elle cherchait à se rappeler son visage, mais elle distinguait seulement, dans une physionomie effacée, la grimace très nette d'un certain rire. Un instant, elle le revit appuyé à un

banc pendant qu'il parlait à madame de Brigueil; mais cette image se dissipa aussitôt et elle ne put la ressaisir.

*
* *

Ce jour-là, madame Vidar déjeunait chez les Quatrefage en même temps que Berthe.

— Vous ne connaissez pas le Panthéon ? dit madame Vidar, qui articulait avec un peu d'affectation, et, piquant de sa fourchette un brin de salade, les coudes serrés au corps, elle tourna vers Berthe son long nez pointu.

— Allez-y aujourd'hui, mes enfants, dit madame Quatrefage.

Elle ajouta, s'adressant à son mari, qui ne levait pas les yeux de son assiette les jours où madame Vidar déjeunait :

— Avez-vous une objection contre le Panthéon ?

— Il y a de fort belles peintures, dit madame Vidar pour flatter la manie de M. Quatrefage, dont elle n'avait pu vaincre l'hostilité depuis six ans.

Madame Vidar, qui avait perdu son mari très jeune, enseignait la littérature et l'histoire à Odette. Deux fois par semaine, elle déjeunait chez les Quatrefage et passait une partie de l'après-midi avec son élève. Elle avait donné des leçons

à toutes les petites Dubroca, à Yvonne Célerier, à madame de Muralt jusqu'à son mariage; elle aidait madame Heriard à diriger son œuvre de bienfaisance, et le marquis de Perpigna lui faisait rédiger sa correspondance. Elle était ponctuelle, énergique, inflexible sur la morale, se levait à l'aurore, et suivait un régime végétarien; mais de son regard froid et modeste, elle croyait découvrir d'invraisemblables intrigues amoureuses dans les familles où elle entrait. Elle cachait ses remarques aux parents, mais à Odette, qui était sa plus grande élève, elle montrait les hommes sous un jour odieux, et les termes voilés dont elle devait user avec une jeune fille achevaient de l'épouvanter.

En approchant du boulevard Saint-Michel, madame Vidar, qui devinait chez tous les passants un génie du mal, pressait les jeunes filles.

— Dépêchons-nous, disait-elle en surveillant Berthe, qui regardait curieusement autour d'elle.

Berthe aurait voulu s'arrêter à chaque pas dans ce quartier où vivent les gens de pensée; elle voyait partout des artistes.

Plus tard, songeant à ce jardin du Luxembourg dont elles avaient longé les grilles si rapidement, Berthe se rappela une pâtisserie de la rue Médicis.

Alice était très gourmande, et Berthe se dit que pour manger des gâteaux elle accepterait sûrement de l'accompagner dans une expédition vers ce quartier.

— Il paraît que c'est une pâtisserie extraordi-

naire, dit Berthe. Maman m'a donné de l'argent pour ma fête. Ce sera une petite partie très amusante... Naturellement je n'en parlerai pas à maman... Je serai chez toi jeudi, à trois heures. Tu diras que nous allons chez Madeleine, comme la dernière fois.

Ce jeudi, il pleuvait. Les deux jeunes filles attendirent l'omnibus sous la toile d'un bazar. Berthe, très gaie, parlait beaucoup, comme pour réveiller chez la paisible Alice l'enfant mutine qui était autrefois boute-en-train.

La pluie venait de cesser quand elles entrèrent dans la pâtisserie.

— C'est très difficile de se faire servir, fit Berthe en apportant une assiette garnie de gâteaux.

Elle dit en riant, pendant qu'elle s'asseyait à la petite table :

— Te souviens-tu de nos caramels?

Et elle ajouta, pour mieux savourer son escapade :

— Si on nous voyait!

Elle se tourna vers la rue. Regardant entre les rayons de pâtisseries la foule qui longeait les vitres, elle crut reconnaître Pacaris.

— L'École de Droit n'est pas loin? dit Berthe.

— Presque toutes les écoles sont dans ce quartier, dit Alice.

— Tu connais très bien Paris, toi, dit Berthe. Tu sors seule. Tu trouves tout naturel d'être ici. Pour moi c'est un événement...

Elle se retourna vers la porte. Dans chaque personne qui entrait, elle s'attendait à voir Pacaris, et elle redoutait de le rencontrer ici, toute seule.

Sur le trottoir, en sortant de la boutique, Berthe et Alice furent arrêtées par une succession de voitures, puis elles traversèrent rapidement la chaussée. Berthe acheta deux bouquets de violettes, et elles entrèrent dans le jardin du Luxembourg. Le ciel s'éclairait au couchant. Elles suivaient une allée de marronniers dont le feuillage naissant, gorgé de pluie, formait une voûte diaphane d'un vert pâle et comme lumineux dans le crépuscule; la fraîcheur des feuillages emplissait le jardin, sous un rayonnement doré. Alentour, derrière les grilles, où la nuit semblait tout à coup venue avec ses feux mouvants, passait un flot brutal, tout proche et infiniment éloigné.

— Il est tard, dit Alice qui tira de son cou une montre minuscule.

— Il fait si bon! dit Berthe. Hortense ne vient jamais me chercher avant six heures.

Elle regardait des jeunes gens singuliers, qui se promenaient lentement. Ils semblaient tous participer à la vie brûlante et libre qu'on voit dans les livres, et elle cherchait à découvrir le merveilleux destin de chacun sur les visages maladifs. On sentait que ces hommes n'avaient pas le souci du retour et qu'ils resteraient ici pour goûter jusqu'à sa dernière lueur la soirée printanière.

— Allons jusqu'à ce massif rouge et nous partirons, dit Alice.

Un couple les précédait. La jeune fille s'écartait de l'homme, comme pour s'éloigner, mais on la devinait retenue par des paroles murmurées.

Sûrement, Pacaris devait venir ici. Berthe le voyait marchant dans ces allées auprès d'une jeune fille; et la jeune fille qui est à côté de lui, dans ce couple qui vient de disparaître derrière le massif, c'est elle-même.

Berthe, qui était partie si gaie, revenait pensive à la maison. Dans ce jardin, elle avait respiré un souffle de vie dont son cœur était plein; et puis, Alice l'avait heurtée avec ses jugements trop sages. « Elle ne pense qu'à son piano, à son travail, se disait Berthe; comment peut-on borner l'avenir à une existence si sèche! ».

Il semblait à Berthe qu'elle se gardait pour un sort plus riche, réservé en secret à celles qui savent sentir la promesse des choses.

*
* *

A la première journée chaude, madame Degouy regretta Noizic.

— Nous n'allons pas quitter Paris au mois de mai! cria Berthe.

— Cette année ne compte pas pour toi... L'année prochaine nous viendrons pour le commence-

ment de tes cours. Tu peux emporter tes livres. Mademoiselle Picat te fera travailler.

Elle ajouta en soupirant :

— J'aimerais bien revoir ma petite Jeanne!

Depuis qu'elle avait l'idée de partir, madame Degouy ne pouvait plus supporter Paris. Elle écrivait tous les jours à Emma, rangeait les effets d'hiver, et s'interrompait, quand elle marchait dans l'appartement, pour rêver à son ancienne maison, si grande et si fraîche. Elle harcelait la jeune bonne, qui finit par s'en aller.

— Non! Je ne veux pas chercher une autre bonne, dit madame Degouy à Berthe. Nous partirons tout de suite. C'est plus simple. D'ailleurs tout est convenu avec Emma. Je prendrai la chambre bleue. Toi tu auras ta chambre.

Berthe se consola en songeant qu'elle reverrait Marie-Louise.

A Tonnay, on prenait le train pour Noizic. Il attendait au bout d'un quai retiré l'express de Paris, mais ne partait que bien plus tard, après beaucoup de manœuvres et de sifflements.

La campagne se déroulait un peu nue, parsemée de peupliers et de noyers, avec ses maisons blanches, ses petits champs de blé, de maïs, et de vigne, modeste et riante sous une belle lumière.

Berthe reconnaissait le nom des stations. A chaque arrêt, dans le compartiment voisin, un bruit de voix saintongeaises devenait distinct à

travers la cloison, et on entendait au dehors des pas sur le gravier.

Puis apparaissaient des plaines plus unies, les herbages aux saules isolés ; Berthe, blottie près de la portière, le visage tendu à l'air vif, sentait approcher les marais et Noizic dans le dernier dénudement des terres avant l'océan.

Quand elles sortirent de la gare, le cocher de l'hôtel de la Boule d'Or les reconnut ; madame Degouy, retenant des objets autour d'elle, causait avec Emma, et Berthe monta dans l'omnibus. La grosse voiture, immobile contre le trottoir, trembla sous le choc des malles, puis roula avec de dures secousses, les glaces résonnantes. Berthe, assise auprès d'Hortense, regardait à travers la vitre trouble passer des rues presque oubliées, qui revivaient tout d'un coup. De loin, elle aperçut M. Anduse devant un café et le marchand de journaux, qui trottinait en soufflant dans sa corne. Sur le pont, on croisa madame Denis, qui plongea son regard dans l'omnibus et le suivit longtemps des yeux.

A la maison, Berthe courut dans sa chambre. Le bruit de sa porte, le jour des fenêtres un peu obscurci par la vigne vierge, le lit, les murs, cette atmosphère retrouvée, lui serraient le cœur d'une joie étouffante comme une senteur trop forte. Elle ouvrit tous les tiroirs de son bureau ainsi que de précieuses cachettes, fouilla les recoins de l'armoire, puis monta sous le toit pour regarder dans une lucarne la vue du marais, descendit au

jardin, visita l'épicea, le kiosque, recueillant sur toutes choses un goût de souvenir vite effacé.

On entendait dans la maison les exclamations de madame Degouy. La femme de chambre suivait Hortense avec des sourires ; et le vieux Jean, qui avait porté les bagages, descendait l'escalier avec ses souliers à clous, d'un pas retenu.

Chappuis arriva à sept heures. Quand il eut salué madame Degouy, qui hésitait toujours à embrasser son gendre, il alla regarder la volière installée sous le perron.

— Vous avez une magnifique volière ! fit madame Degouy avec entrain pour complaire à son gendre.

— C'est une très belle volière, ma mère, dit Chappuis sur le ton de respect et de légère ironie qu'il avait adopté avec madame Degouy.

On permit à Berthe d'aller voir Marie-Louise aussitôt après le dîner.

Tout le jour, elle avait songé à cette première rencontre avec Marie-Louise, aux nouvelles, aux impressions à dire ; il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais épuiser ses récits. Mais quand elles eurent marché un moment autour de la grande pelouse, Berthe sentit qu'elle avait déjà tout raconté.

— Et toi ? dit-elle en reprenant le bras de Marie-Louise, qu'as-tu fait ? Tu ne m'as pas écrit bien souvent ?...

— Vous allez prendre froid ! cria M. Chaurant dont le pardessus beige se fondait dans l'obscurité.

— Rose attendait Berthe près de la grille ; il fallait partir.

Berthe n'était pas encore accoutumée à ces rues silencieuses aux gros pavés mal joints. Elles traversèrent le petit pont faiblement éclairé d'un seul réverbère; l'étroite rivière se devinait dans la nuit comme une ombre plus noire. Près de la place du marché, un chien qui flairait des détritus s'écarta quand elles passèrent ; on entendait un remuement de seaux sous le jet puissant de la fontaine, et, de loin en loin, au fond d'une ruelle, le bruit d'une chose qu'on ferme.

*
* *

Un jeudi, Berthe se rendit à Fondebaud.

— Eh bien ! ma petite, dit madame Ducroquet en faisant asseoir Berthe à côté d'elle, est-ce que tu t'amuses à Paris ? Je pense que tu suis des cours ? Ah ! il y a des professeurs si intéressants !

Avant que Berthe eût prononcé une parole, madame Ducroquet s'était déjà tournée vers madame de Brigueil avec la même vivacité souriante :

— Vous savez que les Degouy habitent Paris à présent...

Berthe s'approchait du tennis, puis retournait auprès de madame Ducroquet, ou bien s'asseyait dans la bibliothèque et feuilletait des revues.

Fondebaud, qu'elle trouvait si gai autrefois, lui paraissait morne. Elle s'apercevait qu'on la regardait davantage... Pourquoi? Elle se sentait moins d'entrain. Elle eût aimé à causer, tranquillement... Mais Marie-Louise parlait peu, et Antoinette répondait seulement d'un mot sans écho, les yeux occupés par les joueurs.

— Je ne vous dérange pas? fit-elle, un jour, en s'asseyant sur le banc près de la chaise longue de Lucie.

— Mais non, répondit Lucie lentement, avec son petit ricanement doucereux; j'ai beaucoup de plaisir à vous voir.

Les mains sur les genoux, Berthe reprit :

— Je crois que Laurent arrive demain soir.

— Nous entrons dans la saison bruyante, fit Lucie.

— Vous n'aimez pas le bruit? dit Berthe.

Elle sourit, et, s'adossant au banc, elle regarda l'allée des chênes ; elle aperçut un jeune homme qui se dirigeait vers le château, et reconnut Albert Pacaris.

Avec un trouble subit, une envie de fuir, baissant la tête, elle toucha ses cheveux sous son chapeau, et dit très vite :

— Je pense qu'on ne jouera pas la comédie cette année, puisque M. Chambaraud est parti... Comment pourrait-on jouer la comédie sans M. Chambaraud?...

Madame Ducroquet, suivie d'Albert, marchait

devant la maison, et cherchait des yeux une de ses filles.

— C'est vous qui étiez sur ce banc? fit Albert, qui s'adressa soudain à Berthe lorsque madame Ducroquet se fut éloignée avec Lucie; je ne vous aurais pas reconnue...

Puis il dit lentement :

— Deux ans!... vous êtes devenue une jeune fille...

Berthe voulut parler sur un ton indifférent, mais l'air recueilli de Pacaris l'arrêta; levant les yeux vers lui, elle le regarda pour la première fois, et remarqua sa moustache plus longue et foncée qui changeait un peu sa physionomie.

— Il paraît que vous habitez Paris, dit Albert; vous y avez des parents?

— Ma tante Quatrefage. Je sais que vous la connaissez.

— Madame Quatrefage? Ah! je crois bien! comme c'est étrange! Odette Quatrefage est votre cousine? Autrefois, nous passions toujours l'été à Saint-Malo avec les Quatrefage. Odette est sympathique, n'est-ce pas?

— Elle est très gentille. Je vous dirai que je l'ai trouvée un peu froide... un peu insignifiante...

— C'est une apparence, dit Albert. Je me souviens que lorsqu'elle était enfant, on lui interdisait le moindre amusement. Sa mère lui répétait toujours : « La vie n'est pas un plaisir », et pourtant

la chère dame a beaucoup demandé au plaisir. Je ne prétends pas que madame Quatrefage ait mené une vie légère, mais très frivole. Odette a été élevée sévèrement. Vous êtes, je crois, la première amie qu'on lui permet. Sa nature s'est concentrée. Elle a des côtés très mûris. Vous savez qu'elle dirige le ménage?... Je suis sûr qu'elle vous adore... Vous verrez... peut-être qu'elle n'est pas très intelligente...

Il parlait distraitement, les yeux fixés sur Berthe, et dit tout à coup :

— Je cherche votre visage d'autrefois... Vous aviez de jolis yeux...

Après un silence, il ajouta :

— Ils ont plus d'âme...

Il songeait à la petite fille si timide sur la route, et son regard se posa sur la main de Berthe appuyée au dossier du banc ; elle retira sa main.

— C'est la voiture des Chaurant, dit Albert. On va vous appeler... Je veux vous dire adieu ici... Au revoir, mademoiselle Berthe ; vous êtes une belle jeune fille...

Gardant la main de Berthe dans la sienne, il dit :

— Vous n'avez plus des doigts d'enfant... il me semble qu'ils sont moins peureux...

Elle n'avait pas de force pour dégager sa main de cette pression molle, où elle était comme tout entière saisie.

— Au revoir... j'espère que vous reviendrez bientôt...

Dans sa chambre, Berthe s'arrêta devant la glace et regarda ses yeux. Elle se rappelait les paroles d'Albert. On lui avait déjà dit qu'elle était jolie, mais elle ne le croyait pas ; maintenant, elle prenait conscience de sa beauté comme d'une parure qui serait venue de lui, et, sous l'impression d'un vague événement heureux, elle descendit au salon en chantant.

*
* *

André Chaurant jouait au tennis à côté de Thérèse de Brigueil. D'un geste confidentiel, en passant, il lui donnait une balle, murmurait une parole, puis bondissait vers le filet avec exubérance.

Il vint s'affaler sur le banc, à côté de Berthe.

— J'ai chaud ! fit-il.

— Que vous êtes rouge ! Vous avez toujours chaud ! dit Berthe en touchant la main maigre d'André. Laissez donc cette petite !

Madame de Brigueil s'approchait avec Albert. Elle dressait la tête comme pour retenir le dernier reflet de sa beauté fameuse qui effleurait encore l'extrême contour d'un profil empâté. Albert s'avança vers Antoinette, puis s'assit auprès de Berthe.

— Je vous observais, dit-il. Vous avez pris une

grâce tranquille... une douceur de geste... Je vous fais toujours des compliments. Ils ne sont pas dangereux... Mais défiez-vous des hommes : Ils disent aux femmes tout ce qui peut les perdre. Vous pourrez m'écouter... Je ne vous gâterai pas...

Il se tut.

Berthe était toujours silencieuse auprès d'Albert.

— Vous paraissez triste, quelquefois, fit-elle sans lever les yeux, de cette voix étouffée qu'elle avait pour lui.

— Triste ? non. Je ne suis jamais triste.

Brusquement, il dit en regardant le massif de lauriers qui bordait un des côtés du tennis :

— Ces deux-là n'ont jamais fini de ramasser les balles !

On apercevait Thérèse dans les arbustes, la tête baissée, comme absorbée par ses recherches. André marchait autour d'elle, le regard sur le sol.

*
* *

Albert rejoignit Berthe sous le marronnier et dit :

— Chaurant est un gentil garçon. Il est intelligent. Il a beaucoup de jeunesse pour son âge... Je veux dire beaucoup de gaieté, de vivacité...

Puis, s'asseyant à côté de Berthe :

— Dites-moi, fit-il, j'ai une idée... Cela m'amuserait que vous connaissiez notre maison. La propriété de Brisson est à vingt minutes de chez vous en voiture... Ce vieux château mérite une visite... Vous n'avez jamais vu la Picauderie... Nous causerons mieux... Depuis un mois, je n'ai pas pu vous parler... Tenez, voici encore Laurent qui s'approche. Et vraiment, je me sens ridicule ici. Laissez-moi organiser cette expédition avec Chaurant... Ce sera très simple... Un matin, vers onze heures, il viendra vous chercher avec sa sœur dans sa petite charrette anglaise, pour une promenade... Vous passerez devant la Picauderie... Je serai sur la route... Je vous épouvante ?... Je ne vous propose pas cette promenade pour demain. Plus tard... un jour de la semaine prochaine... Il y a de si belles matinées vers la fin de septembre !

Albert appela André Chaurant :

— Asseyez-vous là, fit Albert, qui regardait toujours André en souriant. Puisque vous êtes audacieux, je vais vous donner l'occasion de vous distinguer.

— Vous m'effrayez, dit André en se rapprochant d'Albert pour faire place à Thérèse ; je suis très peureux.

Marie-Louise rejoignait le groupe aux côtés de Laurent, qui était constamment occupé à façonner de minutieux objets avec des bouts de branches.

— Sortez tous, dit André ; M. Pacaris a quelque chose à me dire.

— Je vous le dirai plus tard.

— Alors ? que faisons-nous ici ? Venez-vous, Thérèse ? dit André en tirant la jeune fille par le bras. Une partie de tennis ! Et vous, Berthe ! vous ne dites rien ! Vous rêvez ?...

*
* *

Berthe mettait sa robe de linon mauve fraîchement repassée. Madame Degouy avait permis cette promenade, toujours prête à autoriser ce qui pouvait distraire sa fille, qu'elle se reprochait d'attrister. Devant la glace, arrangeant ses cheveux sous cette capeline blanche qu'André admirait, Berthe songeait à l'amusement de l'équipée, curieuse d'approcher les choses qui entouraient Albert. Elle entendit un bruit de voiture, versa une goutte de verveine sur son mouchoir, et courut sur la route.

— Vous pouvez continuer tout droit, fit-elle en s'accrochant à la charrette anglaise pour atteindre le petit marchepied élevé. Marie-Louise n'est pas venue ?

— C'est une oie ! dit André, qui tira sur les guides quand Berthe fut installée à côté de lui. Elle prétend qu'elle ne connaît pas ces gens...

J'adore ce chapeau ! fit-il en regardant Berthe. Quel beau temps !

Un peu de brise caressait le visage, et Berthe se sentait emportée sur la route ensoleillée dans un mouvement berceur, une fuite joyeuse.

— Croyez-vous que nous verrons le père ? dit-elle.

— Je l'espère. Je veux le voir. J'aime beaucoup la tête des gens célèbres.

— C'est un avocat ?

— Ah ! un grand avocat !

L'idée qu'elle pourrait rencontrer M. Pacaris frappait Berthe subitement; et elle eût voulu revenir à la maison, arrêter cette course qui lui apparaissait tout à coup inconsidérée, grave peut-être, tandis qu'André, de sa main gantée d'un gros cuir usé par les guides, montrait la Picauderie dans un bouquet d'arbres.

A onze heures, M. Pacaris descendait dans le parc et attendait le courrier. Quoiqu'il eût l'appréhension de recevoir des lettres, il arpentait chaque matin les allées en guettant le facteur. Il ne sortait jamais du jardin durant l'été. Sa nuque avait engraissé, et le faux col, qu'il écartait d'un doigt en marchant, le gênait. Sa haute stature, sa face rasée, prenaient à la campagne une vigueur épaisse.

Albert s'approcha de son père. Désignant Berthe et André, il murmura :

— Ce sont les amis dont je t'ai parlé... cousins des Quatrefage...

M. Pacaris regarda Berthe, et, le corps très droit, il tendit à André sa grosse main.

— Avez-vous vu le facteur, jeune homme?

— Non, monsieur, dit André avec désinvolture, je n'ai pas vu le facteur. Mais il y a tant de traverses !... Il suffit d'un buisson...

— Non, dit M. Pacaris en fixant sur André son puissant regard, le facteur a un itinéraire précis. Il prend le chemin du Pont-Sauvaitre jusqu'à Saint-Hilaire, et, à partir de Saint-Hilaire, il suit la route.

— Je me formais du facteur rural une image plus poétique, dit André en souriant. Quels beaux arbres !... Je ne suis jamais venu ici...

M. Pacaris, déconcerté par cet enfant qui lui parlait si librement, baissa les yeux sur sa rosette de la Légion d'honneur et regarda son vieux pantalon. Albert s'approcha de Berthe.

— Vous voyez, ce jardin manque de jardinier, dit-il ; M. Brisson n'aime pas les dépenses. Mais il y a de jolis coins... Nous avons aussi notre tennis ; seulement il ne reste que le grillage... Vous savez que je vous attendais hier matin, poursuivit Albert, en s'éloignant avec Berthe. J'avais bien dit mercredi à André. J'ai supposé que l'orage vous avait effrayée... mais il n'a pas plu ici. Ce matin je suis retourné à mon poste... quand j'ai aperçu votre robe mauve

dans la voiture!... Quelle chance que Marie-Louise ait boudé! André a l'air de s'entendre très bien avec mon père... Regardez... Ils vont se promener comme de vieux amis... Il est merveilleux ce garçon!

— Votre père est très intimidant, dit Berthe. Vous croyez qu'il ne trouvera pas drôle que je sois venue?

— C'est tout naturel... je lui expliquerai...

— Il faut que nous partions à onze heures et demie, dit Berthe en se tournant du côté d'André. Quelle heure est-il?

— Vous venez d'arriver!... Tenez... voici le potager. Il n'y pousse pas de légumes depuis cinq ans, mais dans la saison ces bordures d'œillets blancs embaument... Aimez-vous les figues? Il en reste deux ou trois au sommet de l'arbre. Je vais monter sur l'échelle de cette pauvre serre... Vous ne regrettez pas votre visite?

— Mais non, c'est très amusant... Je crois qu'il faudrait rejoindre André, dit Berthe quand ils eurent dépassé un petit bois de chênes.

— Attendez, nous revenons par cette allée... Dans ces chemins, je me suis promené bien souvent en pensant à vous...

Albert s'arrêta :

— Laissez-moi vous regarder...

— Je vous aime beaucoup, fit-il en la rejoignant. C'est tout ce que je voulais vous dire... Il ne faut pas vous en souvenir... On n'est jamais sûr

de cela. Je vous trouve exquise... Voilà tout... J'avais pensé que si vous veniez ici nous pourrions causer... et, maintenant que nous sommes seuls, je n'ose plus vous parler...

Ils passaient sous une charmille. Berthe marchait les yeux fixés sur le sable, où remuait par endroits l'ombre découpée du feuillage. Dans ce jardin inconnu, elle sentait une douce sécurité auprès d'Albert, une intimité de pensée qui les enveloppait, et elle aurait aimé à le suivre longtemps de cette démarche lente dont elle n'avait pas conscience, comme portée par cette voix tendre et sérieuse.

Ils arrivèrent derrière le château.

— Mon père et André sont sur le perron, fit Albert... Traversons la maison, voulez-vous? Vous verrez la cheminée de la salle à manger...

— Voici, fit Albert qui prit un grain de raisin sur le buffet aux sculptures noircies. C'est une belle cheminée. Je ne vous montre pas le salon ; il est pareil à celui de Fondebaud... L'escalier est imposant, n'est-ce pas?... Suivez-moi, dit-il en montant les marches... ; ces couloirs sont interminables... Tout cela n'est pas très joli... C'est immense... Ma chambre, dit Albert en poussant une porte qu'il ferma aussitôt. La chambre de mon père... La serrure est curieuse... toutes les portes sont très épaisses... Nous trouverons un escalier dans la tour...

Il s'assit sur un coffre.

— Reposons-nous, dit-il.

Il regarda Berthe comme s'il voulait parler, puis détourna les yeux timidement.

Ils reprirent leur course, montèrent sur la tour, suivaient d'autres corridors, ouvraient des portes, descendirent dans le sous-sol aux voûtes formidables, plein de ténèbres emmurées, et ils marchaient rapidement comme poussés par quelque chose qu'ils fuyaient.

— Vous croyez que nous sommes perdus ? dit Albert, mais cette lumière, c'est le vestibule... Vous n'avez pas eu froid en bas?

— Non, fit Berthe à voix basse, nous ne sommes pas restés longtemps.,.

Albert s'arrêta et regarda Berthe ; ils demeuraient immobiles tous les deux, avec un air d'attendre.

— Vraiment? vous n'avez pas eu froid? fit-il en prenant la main de Berthe.

Il toucha son bras.

— Cette étoffe est si légère...

Il baissa les yeux et dit d'une voix hésitante, changée :

— Si fine... Vous avez une jolie robe... laissez-moi vous embrasser...

Il avait passé son bras derrière l'épaule de Berthe. Elle ne bougeait pas. Transie d'émoi et de honte, elle était prise dans ce brusque mouvement, dans ce grand corps d'homme dont elle sentait la force, la brutalité et l'odeur ; elle vit des yeux troubles se fermer sur ce baiser.

Puis, elle fut délivrée ; et ils allèrent vers la sortie, côte à côte, tout le long du couloir, sans parler, très vite.

*
* *

Pour la fête d'Antoinette, les Ducroquet avaient invité beaucoup de monde à déjeuner. Il pleuvait, et la grande salle à manger, avec ses fenêtres étroites, enfoncées dans la muraille, était fort sombre ce jour-là.

— Ah! voici de la lumière! dit M. Ducroquet quand on posa devant Antoinette le gâteau illuminé de vingt bougies.

— Le beau gâteau! fit madame Chaurant de sa voix virile.

Tous les convives fixaient les yeux sur la couronne de petites flammes, qui éclairait le visage rose d'Antoinette.

Assis entre Emma et Lucie, Albert lançait discrètement un regard vers Berthe, à travers la longue table ; mais durant tout le repas elle ne semblait pas le voir.

M. Ducroquet passa dans le fumoir, suivi de Chappuis et de Roger. Berthe entra dans la salle du billard et regarda les rayons de livres sur les murs.

Albert, qui l'observait du petit salon, la rejoignit.

— Je vois que vous ne me pardonnez pas, fit-il doucement. Écoutez... Il ne faut pas m'en vouloir... Je pars cette semaine. Nous quitterons-nous sur ce méchant adieu?

Il s'approcha de Berthe, et s'accouda au billard.

— Voulez-vous me faire cette peine?... Dites-moi que vous n'y pensez plus?... Répondez-moi?... J'ai peur qu'on ne vienne! dit-il en s'avançant brusquement vers la porte ouverte, puis il retourna auprès de Berthe :

— Eh bien! sommes-nous des ennemis?

Berthe sourit.

L'homme qu'elle détestait après la Picauderie avait disparu, et le souvenir d'un instant d'effroi s'effaçait parmi tant d'humble tendresse.

— Vous êtes gentille... fit-il en lui prenant la main.

Elle lui abandonnait ses doigts, surprise d'éprouver un attachement si doux pour cet homme qu'elle connaissait peu. « C'est mal », songea-t-elle en se rappelant soudain la Picauderie ; mais elle se dit qu'il allait partir et que ces choses étaient finies.

Albert jeta un coup d'œil par la porte ouverte ; Emma était toujours assise dans le petit salon avec madame Ducroquet. Il revint vivement auprès de Berthe et lui reprit la main.

— Est-ce que nous ne pourrons pas nous revoir à Paris? dit-il.

— Non! dit Berthe, qui retira sa main avec une sorte de terreur.

— Pourquoi? je ne vois pas souvent les Quatrefage... Raymond est un de mes amis, mais il n'est jamais chez lui...

— Non!...

— Vous dites non, parce que vous me voyez... mais lorsque je serai parti... vous regretterez peut-être...

— Non! fit Berthe d'un mouvement de tête obstiné.

— Vous habitez au premier... Vous regardez bien quelquefois par la fenêtre?... Je passerai à six heures...

— C'est le salon qui donne sur la rue... Je n'y suis jamais le soir...

— Rappelez-vous que je passerai à six heures.

Apercevant Laurent qui entrait, il reprit d'une voix forte en faisant rouler une boule sur le billard :

— Vous regarderez à six heures! N'est-ce pas, Laurent, que le soleil se couche à six heures en octobre?

III

— A quelle heure arrive-t-on à Paris? dit M. Pacaris.

— A six heures quarante, fit l'employé en touchant sa casquette, et il referma la porte du compartiment.

— Tu as pris les places pour le déjeuner? dit M. Pacaris.

— Oui, fit Albert, qui cherchait discrètement dans les poches de son veston.

— Quand on a un portefeuille, on ne regarde pas dans toutes ses poches, fit M. Pacaris.

— Veux-tu le journal? dit Albert.

— Non, merci.

Tassé dans l'angle du compartiment, M. Pacaris lisait une brochure, le regard si fortement attaché à la page que les secousses du train ne semblaient pas l'ébranler.

Albert prit un des journaux épars sur la banquette. Pour reposer ses yeux, il contempla un moment, au delà du proche défilé des poteaux et des arbres, la campagne doucement remuée.

Soudain, quelques gouttes de pluie s'éparpillèrent sur la vitre et l'inondèrent d'un ruissellement silencieux.

— Je crois que nous approchons d'Angoulême, fit Albert.

Sur la glace embuée d'un continuel jaillissement de gouttelettes, passaient, en ombres rapides, la forme d'un bois ou d'une maison.

Le train s'arrêta. Albert sortit dans le couloir.

Un porteur trempé de pluie hissait une valise.

— Là, vous serez seule, dit-il à une jeune dame qui le suivait.

Il regarda dans sa main l'argent qu'elle y déposa précipitamment.

— Le train part, fit-il.

La jeune femme courut vers la portière et tâcha d'abaisser la glace.

— Elle est dure... Permettez... fit Albert en tirant à son tour sur la poignée.

Sans répondre, la jeune femme effaça fiévreusement la vapeur sur la vitre, jetant son regard de tout l'élan d'un adieu impossible vers des choses déjà enfuies; et elle demeura immobile dans le couloir, à cette même place, les yeux songeurs fixés sur la vitre, où la buée gardait la trace claire de ses doigts.

Albert l'observait. Elle avait des yeux pâles et

vifs, qui semblaient comme décolorés dans un visage un peu bistré.

« Second service », cria le garçon qui longeait le couloir.

— C'est ici, dit Albert dans le wagon-restaurant, en s'arrêtant devant une table.

M. Pacaris examina le menu de son regard attentif.

Un homme gros, à forte moustache noire, l'œil doux, était assis à côté d'Albert. Il versa dans son verre un peu de vin qu'il goûta du bout des lèvres avec réflexion, puis, fourbissant sa fourchette et son assiette en habitué des tables d'hôte, il se mit à manger voracement. Auprès de M. Pacaris, une demoiselle aux cheveux très blonds, les gestes discrets, semblait se retirer en elle-même, loin de cette table d'hommes ; mais peu à peu ses joues roses s'animèrent d'une rougeur expansive qui faisait briller ses yeux timides.

— Il fait chaud, dit Albert à voix basse.

Il se tourna vers la vitre et regarda s'éloigner, dans le déroulement des prairies, une rivière figée en un gris d'étain.

Le train, comme pris de hâte devant une gare, obliqua en tressautant. Les gens groupés au hasard des petites tables se taisaient ; seul, un homme à barbe noire, en face d'Albert, entretenait son voisin d'une voix forte qu'on entendait distinctement. Albert regarda le parleur et aperçut la jeune femme du couloir qui sembla le reconnaître.

— Est-ce que Vagnièze est prévenu ? dit Albert.

— Il est rentré depuis quinze jours, fit M. Pacaris que les vantardises de l'homme loquace rendaient sombre.

Derrière l'homme à la barbe, apparaissait par intervalles le visage de la jeune femme, et chaque fois Albert rencontrait ses yeux.

Quand il retourna dans son compartiment, M. Pacaris reprit sa brochure et dit : « Allons ! ne perdons pas de temps. »

Albert marchait dans le couloir.

Il jeta un coup d'œil dans le compartiment de sa voisine ; elle touchait un petit sac, et leva les yeux sur lui avec un air d'interrogation plein de douceur.

Il passa de nouveau devant elle, s'arrêta près de la porte comme s'il contemplait le paysage, et tourna la tête vers elle.

« Je ne connais pas le son de sa voix, se disait-il. Est-elle mariée ?... Peut-être que je vais lui parler tout à l'heure, ou peut-être que je n'oserai pas, quoiqu'elle paraisse accommodante... »

Ils se frôlaient dans leurs regards mêlés, comme un peu grisés par une émanation forte et chaude.

Albert songeait : « Il est trompeur ce parfum de l'être qu'on croit respirer dans un regard... ; on le chercherait en vain sur la personne... Est-ce que cette femme ressemble à ses yeux ?... J'en doute... la bouche est niaise et commune... Mais cet inconnu est charmant. Quand on est marié, et que l'avenir s'étale plat et découvert, quel ennui ! »

La jeune femme se leva, s'avança dans le cou-

loir, puis s'arrêta. Albert se tenait debout à côté d'elle.

Devant la vitre, comme reprise par une image lointaine, elle ne semblait plus remarquer Albert. Il continuait à la regarder.

La plaine de Beauce s'obscurcissait sous un ciel pur, un peu rouge à l'horizon. Parmi des labours de velours brun, le train roulait maintenant avec un ronronnement sourd engouffré dans la nuit.

— Pardon, madame, fit Albert qui regagnait sa place.

Il s'assit en face de son père. Fatigué par cette longue poursuite immobile, il ferma les yeux. « Singulière femme, se dit-il. Elle vient sans doute de quitter un amant... On voit qu'elle y pense... Elle regarde avec intérêt le premier venu, et puis elle ne le regarde plus... Que les femmes sont mystérieuses!... Étrange, aussi, cette petite Berthe... Que cache ce regard âgé qui m'a étonné la première fois? Le baiser, dans le château, c'est une certaine expression de ses yeux qui l'a attiré sur nous, presque malgré moi, comme si elle le désirait. Elle en a été fâchée... Mais il a suffi d'un mot pour la reconquérir... N'est-ce pas inconscient mélange de deux natures?... Premier mouvement de la femme enveloppée dans l'enfant? Je l'entraîne peut-être trop tôt dans sa voie... Mais quelles raisons me retiendraient? Qui me dit que dans cette aventure je ne trouverai pas enfin l'amour? Je peux craindre qu'elle ne s'enflamme trop vite... L'amour n'est pas si prompt. C'est

l'imagination qui est dangereuse... Je veillerai sur son esprit... Je ne lui mentirai pas... Je la dirigerai... »

*
* *

Vagnièze plaça le courrier du matin sur le bureau de M. Pacaris, rangea les lettres accumulées depuis trois jours, redressa la pile des journaux, et se retira dans son cabinet. L'oreille tendue vers la cloison, il prit le dossier Kint et relut la dernière lettre que M. Pacaris lui avait écrite de Noizic. Il entendit un pas brusque et lourd sur le tapis, le bruit d'une fenêtre ouverte puis refermée, et, après un silence, la crépitation amortie du timbre qui l'appelait.

Il était déjà debout près de la porte, le dossier Kint sous le bras, la physionomie anxieuse. Il frappa et entra vivement.

— Bonjour monsieur! fit-il d'un air souriant, vous avez passé de bonnes vacances? Vous êtes revenu par Bordeaux?

— Très bien... merci, dit M. Pacaris, assis devant son bureau, sans quitter des yeux une lettre qu'il tenait à la main. Qu'est-ce que c'est que ce Tarasqui?... Il s'annonce pour dix heures; vous savez bien que je voulais me réserver cette matinée.

— Je ne connais pas Tarasqui, dit Vagnièze.

— Vous direz à Albert de le recevoir. Il faut

qu'il se mette au travail cette année. Il n'est pas là encore ?

Albert s'approcha discrètement de la table de son père.

— Répondre qu'il m'envoie la pièce en question, dit M. Pacaris en continuant d'ouvrir des lettres qu'il marquait d'un mot au crayon bleu. Rendez-vous mardi matin, ou à cinq heures mercredi.

Vagnièze dit soudain, avec animation :

— J'ai examiné le cas que vous envisagiez dans votre dernière lettre... Vous aviez raison.

— Nous verrons cela tout à l'heure. Donnez-moi le dossier Fontaine... Fontaine doit venir à neuf heures.

— Il est arrivé.

— Passez-moi le jugement.

M. Pacaris prit la feuille que lui tendait Vagnièze et se mit à lire avec attention.

Debout, près du fauteuil de M. Pacaris, Vagnièze murmurait, en frottant ses ongles luisants :

— L'affaire est venue en appel mercredi... Nous avons demandé le renvoi à quinzaine...

— Albert est parti ? fit M. Pacaris, sans lever les yeux. Il ne peut pas rester en place... Je voulais l'envoyer chez Poncin.

Albert s'était assis à sa table dans le cabinet de Vagnièze, et il ouvrit un journal.

— Votre père désire que vous receviez Tarasqui, fit Vagnièze en entrant précipitamment. Notez l'essentiel. Comme pour madame Moret.

Il posa des lettres sur la table d'Albert, et, d'un

geste empressé de ses bras courts, les yeux brillants au bout de ses moustaches retroussées, il ouvrit la porte de la salle à manger. Un homme très grand, l'air préoccupé, traversa hâtivement la pièce en touchant sa cravate. On entendit le : « Bonjour monsieur Fontaine », que M. Pacaris lança d'un ton bref et autoritaire.

— Venez me voir, dit Albert en s'adressant à Vagnièze. Ne vous agitez pas. Vous êtes allé dans les Pyrénées?...

— Mon cher, je n'ai pas une seconde! Il faut que je retrouve une lettre de Maurestin... Vous savez, avec votre père, on ne comprend pas facilement, et il faut toujours avoir compris.

A travers la cloison, résonnaient, par intermittences, les lentes explications de M. Pacaris.

Albert prit les lettres. Il rédigea les réponses en s'appliquant à reproduire les formules affectionnées de M. Pacaris, redoutant le moment où il faudrait les présenter à son père, qui les déchirait pour un mot défectueux, avec des gémissements.

On apercevait par la fenêtre, dans le jardin des Cachin, les petites allées toujours désertes, la pelouse où sautillait un merle, les branchages de suie à demi enveloppés de lierre. Bien souvent, Albert avait contemplé de sa chambre d'enfant cet austère bocage; maintenant, devant une tâche où le cœur n'entrait pas, il se sentait encore écolier.

Vagnièze introduisit M. Tarasqui.

— Asseyez-vous, dit Albert gravement en désignant une chaise.

M. Pacaris accompagna M. Fontaine jusqu'au vestibule; en revenant, il s'arrêta auprès de son fils.

Albert se leva.

— C'est M. Tarasqui, dit-il.

M. Pacaris s'éloigna; bientôt un bruit de crécelle étouffée appela Albert.

— Qu'est-ce qu'il raconte ce Tarasqui? fit M. Pacaris lorsque Albert se présenta.

M. Pacaris jugeait d'avance critiquable toute parole prononcée par une personne qu'il pouvait rudoyer.

— Puisque tu ne peux pas t'exprimer clairement, fit-il à bout de patience au premier mot de son fils, rédige-moi une note, mais brève et précise. Envoie-moi Vagnièze. Je t'appellerai tout à l'heure pour les lettres. Je ne viendrai pas ce soir.

— Dites donc, Vagnièze, je viens de lire votre rapport. Il n'y a aucune jurisprudence...

— Permettez, fit Vagnièze.

M. Pacaris arpentait son cabinet en silence, attentif aux objections de son secrétaire.

— Relisez-moi le contrat, fit-il en s'asseyant sur une chaise, au bout de la pièce, et il passa la main sur sa figure, tandis que Vagnièze, assis dans le fauteuil patronal, commençait d'une voix onctueuse :

« Entre les soussignés, Léopold Contesse... »

Autrefois, pendant ses repas, M. Pacaris s'astreignait à manger lentement, et se délassait avec les

siens dans une conversation insignifiante. Depuis la mort de sa femme, il ne parlait plus que pour presser Hugot; aussitôt après le déjeuner, il retournait dans son bureau.

— Je prendrai le café dans la bibliothèque, dit Albert en se levant de table.

Il sentait l'image de sa mère plus présente dans l'appartement après une absence, et il ouvrit la porte du grand salon; même dans cette pièce, ornée par madame Pacaris avec tant de soins et de goût, les objets avaient pris insensiblement, sous la main du domestique, un air de nudité qu'on retrouvait partout dans cette habitation d'hommes.

Albert entra dans sa chambre pour rechercher un poème de Verlaine. Debout, près de la fenêtre, il parcourait ce volume de pages choisies, qu'il n'avait pas regardé depuis huit ans. Ces vers, si souvent lus autrefois, lui revenaient à la mémoire aux premiers mots; il y retrouvait son âme d'adolescent restée comme intacte entre les feuillets, et il ferma le volume avec dégoût.

Dans la bibliothèque, il regarda les murs tapissés de livres; il voulait étudier l'histoire de Napoléon. « Trop tard, se dit-il en parcourant les rangées de volumes. Je ne serai jamais savant. Et puis, que vous donne un livre quand on a peu de mémoire! »

Il aperçut dans la boiserie la marque d'un clou. Lorsqu'il était enfant, il avait conduit jusqu'ici la ficelle d'un téléphone. Son père l'avait sur-

pris pendant qu'il creusait le lambris. « A ce moment-là, je n'ai pas compris sa colère, et il ne connaissait pas mon innocence, songea Albert. Il ne pouvait concevoir l'importance de ce téléphone. Nous n'étions pas dans le même monde. »

Albert se rappela combien il avait de vie dans son enfance. Ensuite, la jeunesse vint comme un malaise plein de torpeur et d'angoisse. Ensénat, son plus cher ami, lui dit un jour : « Le gamin passionné et inventif que tu regrettes reparaîtra dans l'homme. Le jeune homme que tu es durant quelques années n'est qu'un étranger mal à son aise chez toi. » En se souvenant de cette phrase, Albert revit le regard de son ami.

— Ah! je vous attendais! fit Vagnièze, lorsque Albert entra dans son bureau. Votre père vous prie d'aller chez Poncin. Je n'ai pas eu le temps d'y passer... Il est nommé liquidateur de la banque Chardon. Vous lui direz que Frapin a des traites en dépôt. Je vous ai rédigé une note.

— Bon. Cela ne presse pas, dit Albert en s'asseyant. Vous avez vu que Léon est nommé conseiller d'État?

Albert considérait sans irritation la sottise de Vagnièze, parce qu'elle le dévoilait entièrement. Elle était comme la franchise ingénue d'une âme ouverte. On le perçait dans ses yeux brillants, ses petits doigts, son zèle de courtisan, sa vanité. D'un bon jugement dans les questions juridiques, il

apportait ailleurs un esprit vétilleux et buté qui enrageait Albert lorsqu'ils discutaient. Parfois, comme pour s'exténuer dans un débridement de paroles, Albert ferraillait avec lui tout un jour.

Bien qu'Albert méprisât son contradicteur, il entendait le convaincre et il sortait de ces joutes souvent vainqueur, mais humilié.

— Comment! mon pauvre ami! mais Mongours le dit! vous n'avez donc pas lu *les Lois sociales!* cria Albert en cette fin d'après-midi, où ils avaient ergoté durant trois heures.

En invoquant ce titre, Albert s'aperçut qu'il ne se souvenait plus du livre. Mais Vagnièze, qui respectait les maîtres, fut déconcerté.

— Allons! je vais chez Poncin, dit Albert.

Il sortit, l'esprit vide et la bouche agacée, humant l'air frais, la solitude, le mouvement engourdissant des rues. « Cette petite est encore là? » se dit-il en regardant une fillette à l'entrée d'un bazar. Il suivait inconsciemment le chemin qu'il prenait autrefois pour se rendre à l'École de Droit. « J'irai plus tard chez Poncin », se dit-il.

Sous les Galeries de l'Odéon, devant un étalage de livres neufs, des passants stationnaient dans un courant d'air. Albert ouvrit un livre de Maurisset. Pendant qu'il tâchait de lire, une sorte de crampe lui montait des jambes, comme une envie de marcher et de jeter le livre.

Dans le jardin du Luxembourg, il se détourna pour éviter un groupe de jeunes gens. Ici, il se

sentait trop près de l'École de Droit, trop près d'un âge trouble et qui ne connaît pas son mal.

Il continua sa route au hasard, puis s'assit à la terrasse d'un café. Il regardait la flamme d'un réverbère contre le ciel rouge, au bout de la rue assombrie, songeant : « Ce réverbère, avec quelle tristesse avide je l'aurais contemplé autrefois. Maintenant les choses ont résorbé leur nuance tragique. Elles ne me déchirent plus. Je ne suis plus triste, et je ne suis plus gai. Mais cette jeunesse torturée m'a donné une voix intérieure avec qui j'aime à m'entretenir. La solitude me parle. »

*
* *

En sortant de la boutique, Albert s'arrêta devant une glace et regarda encore son chapeau neuf.

Raymond Quatrefage lui toucha le bras et dit :

— Vous allez bien?... Est-ce que vous déjeunez aux environs?

— Non, je vais au Palais.

— En effet, vous mangez comme les boursiers... Si vous n'êtes pas pressé, accompagnez-moi jusqu'au café de la Paix. J'attends un financier à midi et demi.

Il reprit :

— Je suis content de vous rencontrer. Je voulais justement vous demander votre avis sur un point de droit ; je n'aime pas à raconter mes affaires à mon père. Il s'agit d'un brevet...

— Mon père vous renseignerait mieux ; je suis un ignorant.

— Regardez cette plaque, dit Quatrefage en s'approchant d'un kiosque. C'est de l'émail. L'émail conserve son brillant, mais s'écorne facilement ; vous voyez, cette plaque est déjà endommagée. Combien pensez-vous qu'elle coûte?... Elle n'est pas grande. Elle vaut au moins soixante francs.

Ils s'arrêtèrent devant le café de la Paix.

— Asseyons-nous dehors, dit Quatrefage ; ici je pourrai guetter Sombart.

Il alluma une cigarette au bout de ses longs doigts un peu tremblants et se tourna vers Albert, le regard vif :

— Évidemment, il y a beaucoup de procédés. Mais il fallait imiter l'éclat de l'émail.

L'air réfléchi, il tira de sa poche deux petites plaques bleues qu'il posa sur la table.

— Vous pouvez regarder de près ; vous ne trouverez pas de différence, dit-il sans quitter ces objets des yeux.

Il révélait le prix de revient et certains détails sur la fabrication, sachant que le premier venu peut être utile ; et il jouissait de ses propres paroles qui remuaient de fortes senteurs de gain.

Tout à coup, il se leva, prit par le bras un homme qui leur tournait le dos, et l'entraîna à l'intérieur du café, avec des gestes caressants; puis il revint auprès d'Albert :

— Vous croyez que les affaires sont une morne comptabilité, ou un exploit de bandit? Moi, j'ai vu surtout d'honnêtes gens. Les trompeurs ne vont pas loin. Les affaires, voyez-vous, c'est de la psychologie, de l'imagination, de la ténacité, et le sens des grands courants de la vie... Quand vous proposez une affaire à un homme, ce n'est pas la valeur de l'entreprise qui le décide — souvent il n'y connaît rien — mais un hasard étrange, où entrent certaines dispositions d'humeur et de tempérament, certains fluides...

— Et cette tuilerie dont vous m'aviez parlé? dit Albert, intéressé par l'activité de Quatrefage.

— Ah! la tuilerie de Monastir, dit-il en observant le défilé des passants; c'est ma première affaire... une très bonne affaire... Castagné y avait mis quarante mille francs. Voulez-vous dîner avec moi? fit-il soudain. Castagné viendra peut-être.

— Non, dit Albert. Je ne suis pas libre. Ensénat arrive aujourd'hui et nous dînons ensemble.

— Venez nous rejoindre au théâtre Antoine?

— Peut-être.

— Peut-être, dit Quatrefage en allumant une cigarette, sans quitter du regard, sur le trottoir, la procession emportée en son continuel renouvellement de foule; je ne compte pas sur vous.

Je vous dirai que je ne compte pas davantage sur les « peut-être » de Castagné. Mais lui est poète et amoureux. Je me doute que son Hélène lui donne des soucis. Elle est toujours jolie.

Il se leva, la physionomie subitement fixe et grave, et murmura : « Voici Sombart... »

— Albert monta lentement l'escalier du Palais de Justice.

Dans le grand vestibule, des personnages en robes noires circulaient, majestueux ou furtifs. On remarquait des têtes de marins étiolés, à favoris courts, des ébauches de physionomies puissantes, des faces glabres, des barbes qui surprenaient comme un masque ajusté à la robe. Çà et là, des bourgeois se mêlaient à cette figuration, visiteurs inquiets qu'on distinguait dans la foule des draperies sombres. Sur des marches, un groupe plus compact stationnait.

Albert traversa l'immense salle dallée, au jour pauvre, où le glissement des pas s'effaçait dans le murmure résonnant des voûtes.

Aux abords de la chambre des référés, dans un passage engorgé, chacun se pressait en entrant ou en sortant, la figure animée, le bras levé contre une porte battante poussée en tous sens. Dans la salle, des femmes et des hommes se tenaient debout, serrés en un cortège immobile devant l'escalier où le président Branchu, éclairé par une lampe, expédiait les sentences d'une voix tranchante, rapide et basse.

Albert devait attendre son tour pour remettre un papier, et détournait les yeux de tous les visages, sans pouvoir éloigner de lui la pression et la puanteur de ce troupeau acculé. Son emploi de scribe et de commissionnaire lui pesait. Il pensait à Quatrefage, à une occupation qui réveillerait ses forces de vie. Il l'imaginait hors de tout ce qu'il connaissait ; en Orient, peut-être... dans un labeur exubérant et primitif... Interrompant ce songe, il se dit, comme en souriant : « Je ressemble à ces gens qui dorment sur une mauvaise digestion, et rêvent de mangeailles. »

Vers six heures, avant de regagner son appartement, M. Pacaris s'arrêtait parfois dans le bureau de Vagnièze ; on causait de politique ou de littérature. Vagnièze, sémillant et contracté, comme suspendu à M. Pacaris par ses yeux flatteurs, flairait de loin l'opinion du maître.

Lorsque M. Pacaris se fut éloigné, Vagnièze sortit et il continua de sourire en descendant l'escalier.

Albert resta assis devant sa table. Il essayait de lire, mais songeait à Ensénat, qu'il attendait ce soir.

Il se leva et passa dans la bibliothèque ; il guettait ce bref coup de sonnette, à peine appuyé, qui tout à coup allait jaillir du silence.

Il entra dans la salle à manger, regarda la bouteille de vin qu'il avait placée sur le buffet depuis le matin, retourna dans la bibliothèque, traversa

de nouveau la salle à manger, puis s'assit sur une chaise comme s'il réfléchissait. Il écoutait, tendu vers l'instant qui venait, vers cet élancement de sonnette, imminent, différé, suspendu dans le silence.

Soudain, il entendit la voix de Hugot dans l'antichambre, ouvrit la porte, et aperçut Ensénat.

— Ça va? dit-il en lui pressant doucement le bras.

Ensénat entra dans la bibliothèque de son pas discret.

— Mon train n'arrive qu'à cinq heures et demie, fit-il.

— Tu as été à Crouans? dit Albert.

Cet accueil restait calme et presque muet, mais leurs yeux étaient contents.

Ils s'informèrent l'un et l'autre des événements de l'été, légèrement, comme pour les écarter, et atteindre plus vite le plaisir d'être ensemble.

— Ton père ne dîne pas avec nous? fit Ensénat.

— Il dîne chez les Dubroca... Il sort beaucoup, tu sais... Ma mère lui tenait compagnie... Il n'a jamais pu rester seul...

Ensénat s'assit près de la lampe, qui éclairait ses cheveux; il abritait son visage de ses doigts, et fixait sur Albert ses petits yeux affectueux. Il se tut par une sorte de pudeur. Mais les deux amis se comprenaient; les mêmes choses baignaient pour eux dans l'enfance infinie.

— Je n'ai pas revu Castagné, dit Albert, une

main posée sur l'épaule d'Ensénat, qu'il conduisit vers la salle à manger. On le dit toujours rongé d'amour. Je crois que tu connais son Hélène ?

— Non, mais Quatrefage m'en a parlé. C'est la fille d'un peintre ? Il l'a rencontrée en Allemagne.

— Te rappelles-tu notre arrivée à Francfort ? dit Albert.

— Ton porte-monnaie ! fit Ensénat, qui mangeait toujours très lentement comme s'il n'avait pas faim.

Ils sourirent tous les deux à ce souvenir, en se regardant.

— Castagné n'était pas avec nous à Francfort ; c'est à Bonn qu'il nous a rejoints, dit Albert en repoussant le plat que lui présentait Hugot, sans quitter Ensénat des yeux. Nous ne le connaissions pas à ce moment ?

— C'est vrai, dit Ensénat, les années se mêlent vite. On devrait inscrire les dates. Les souvenirs n'ont pas d'âge.

— C'est du Haut-Brion-Larrivet, fit Albert en regardant Ensénat qui se servait d'un geste soigneux. Castagné avait bien du talent à dix-huit ans... Je n'ai rien lu de lui depuis longtemps. Je suppose qu'il se recueille... à moins qu'il ne pense trop à sa belle...

— Il avait du talent, mais il pourrait le perdre...

— Je crois que la volonté lui manquera. Il est trop riche.

— Quand la volonté manque, c'est autre chose qui fait défaut.

— Oui... fit Albert, autre chose...

Ils s'entendaient à demi-mot et ne cherchaient pas dans leurs propos un objet de discussion, mais le contact de leurs pensées.

— Mon petit, dit Ensénat en se levant de table, je vais aller me coucher. Une journée de train m'abrutit.

— Je t'accompagne, fit Albert vivement, tout à son ami, sans même s'apercevoir que sa soirée était gâtée.

Ils longeaient le boulevard Saint-Germain, désert et obscur. Une automobile en démarrant s'ébrouait avec des pétarades.

— J'ai l'intention de préparer l'agrégation de droit, dit Ensénat.

Albert prit le bras de son ami et le questionna. Mais Ensénat laissa tomber ce sujet, parce qu'il ne concernait que lui.

Devant la maison d'Ensénat, Albert dit :

— Tu as une jolie concierge...

— Cette brave Cornefer est partie, fit Ensénat en pesant sur la porte...

Ils se séparèrent sans se toucher la main.

Le long des boutiques closes passait hâtivement un peuple d'ouvrières. Albert songeait : « Ce gibier trop pourchassé n'est pas facile à prendre... Et pourquoi faire ?... Que reste-t-il d'une femme qu'on a déshabillée ? » Il pensait à la fleuriste de la rue Vaneau. « A moins d'en changer tous les

jours !... Mais alors, la poursuite finirait par rebuter autant que la capture. »

Il traversa le pont des Saints-Pères et suivit l'avenue de l'Opéra. Les passantes devenaient plus rares, plus fuyantes, et, sous les hauts globes électriques, les rues aux murs sombres se vidaient.

Devant l'église de la Trinité, il regarda l'heure. « Cette ville vous pousse à entrer on ne sait où... Le théâtre Antoine ?... Non... Je ne veux pas être bousculé, tiré hors de moi par un drame étranger... »

Il suivit encore d'autres rues, puis pénétra dans une salle enfumée, très éclairée ; sans regarder la scène, enfoncé dans son fauteuil, il se laissa bercer par un orchestre trivial, la pensée ruminante.

*
* *

Un reploiement douloureux du cœur, une sensibilité des nerfs qui l'éloignait même d'un ami, retint Albert enfermé chez lui durant trois semaines. Puis, une après-midi, il monta chez Ensénat.

Ensénat ne le questionna pas sur cette crise de solitude et l'accueillit seulement d'un regard plus attentif.

— Tu travailles... dit Albert en s'asseyant. Je t'admire... Apprendre !... Moi, je ne peux même

plus lire... La pensée des autres n'entre plus en moi... Je suis trop plein de moi-même... J'éprouve surtout le besoin de me dépenser. Je voudrais agir... mais avec les bras... avec une force plus intime que l'esprit... Être marchand... fermier...

— C'est une impression qui passera, dit Ensénat. Je te parle en homme de trente ans. A cet âge, on recommence à aimer les livres...

Il vit une expression d'inquiétude dans les yeux d'Albert, et ajouta aussitôt :

— Peu importe, d'ailleurs. Il faut d'abord sentir vraiment, c'est-à-dire l'esprit ouvert... Une idée n'est rien tant que nous ne l'avons pas nourrie de notre expérience... Maintenant tu ne lis pas, mais tu vis sans le savoir, et ces journées que tu méprises rempliront plus tard une idée qui aura peut-être traversé beaucoup de cerveaux où elle ne s'est pas arrêtée, faute de subsistance.

Ensénat avait toujours eu confiance dans le destin d'Albert; il s'abandonnait à cette certitude divinatrice et ne cherchait qu'à raffermir son ami sans mesurer ses encouragements.

Albert attendait peu de lui-même. Sans croire aux paroles d'Ensénat, dont il sentait l'excès, il était tout de même fortifié par cette estime qui les unissait tendrement.

— Eh bien! nous verrons! dit-il.

Il prit machinalement, sur un code, les *Pages choisies* de Pascal, ouvrit le petit livre scolaire, qu'Ensénat avait conservé depuis son enfance, le

referma, puis le posa sur la table avec recueillement.

Ensénat suivit des yeux le geste d'Albert, et son regard se porta sur le crucifix qui surmontait le modeste lit.

Albert connaissait ce regard instinctif jeté vers le mur comme une brève méditation. Il ne se demandait pas comment cette croyance pouvait s'accorder avec un esprit si logique. Ils se connaissaient l'un et l'autre par une vue profonde où tout était clair.

Albert rentra chez lui. Il résolut de consacrer chaque jour un moment à la lecture. Mais sitôt qu'il fut installé à sa table, devant le volume ouvert, il songea au flot sombre des rues, dont le mouvement lui plaisait à cette heure, et sortit.

Il crut apercevoir madame de Solanet dans la boutique d'un horloger, et revint sur ses pas; des pendules dans le magasin marquaient six heures. « La petite Berthe est peut-être à sa fenêtre », se dit-il.

La maison que les Degouy habitaient se détachait dans l'avenue obscure. Avec ses murs blancs, elle semblait isolée. On remarquait deux fenêtres éclairées au premier étage. « C'est le salon », se dit Albert.

Il pénétra dans le petit vestibule couvert de glaces. Apercevant la concierge dans sa chambre vitrée :

— Madame Degouy ? dit-il.

— Au premier au-dessus de l'entresol.

— Est-ce que mademoiselle est rentrée ?

— Elle vient de rentrer.

Il monta l'escalier, et s'arrêta devant la porte de madame Degouy.

Il écouta. On entendait un piano, sans distinguer si les sons venaient de cet appartement ou de plus haut. Deux personnes descendirent l'escalier en parlant, et Albert s'éloigna.

Il se posta devant la maison et regarda la fenêtre. Berthe devait savoir qu'il était là. Elle allait apparaître sur le balcon, ou sortir par hasard, ou venir vers lui, simplement. Il remarqua une rue sombre et se dit : « Nous irons de ce côté. »

Il attendit. Il regardait une horloge au cadran illuminé sous un arbre. Il voulait partir. Il se fixait une heure. « A six heures et demie, je m'en irai. »

Il demeurait à cette place, rivé par une impatience, une lâcheté brûlante. Enfin, il s'éloigna. Il avait faim. Il acheta des pastilles dans une pharmacie et retourna devant la maison. Il regardait les deux fenêtres éclairées, et mangeait ses pastilles rapidement avec une gloutonnerie rageuse. L'esprit comme vidé par cette fébrilité bourdonnante, cette tension des nerfs qui le maintenait debout, enraciné, il ne pensait à rien, les yeux fixés sur la fenêtre en une fascination hébétée ; ou bien il rêvait de fantastiques coïncidences : « Madame Degouy est invitée en ville. Berthe attend qu'elle sorte. »

Il aperçut une ombre derrière la vitre. La lumière s'éteignit. Une fenêtre s'éclaira un peu plus loin. « Elles dînent », songea-t-il.

Comme si ce reflet de forme humaine lui suffisait maintenant, il partit.

Plus tard, songeant à cette ombre, il se dit : « Je reviendrai. »

*
* *

— Cette correspondance est curieuse, dit Castagné en continuant à parler pour retenir Albert. Les grands hommes d'action sont des passionnés.

— Je connais ces lettres, fit Albert qui sentait Castagné distrait. Je les trouve un peu puériles... Tu n'écris rien en ce moment?

— Non.

Castagné se tut et regarda vers la porte.

— Tu attends peut-être une visite? dit Albert en se levant.

— Reste! fit Castagné vivement; je t'en prie... Elle ne viendra pas maintenant... Il est six heures et demie... D'ailleurs je ne comptais pas sur elle aujourd'hui...

Il s'interrompit, et, comme pour chasser une idée :

— Tu as passé tout l'été à Noizic? dit-il.

— Oui. C'est un pays agréable. Mon père a loué pour cinq ans une propriété que les Quatrefage

nous ont indiquée. Nous y retournons forcément. Je ne m'en plains pas.

Tout à coup, regardant Castagné, il dit d'une voix profonde, un peu basse :

— Tu es très amoureux...

— Ah! mon ami! fit Castagné dont le mince visage rasé se contracta. Tu vois... Je l'attends... Je sais qu'elle ne viendra pas... J'essaye de me distraire... Je regarde ce livre... Mais rien n'a de goût, excepté attendre...

Albert l'interrogeait avec douceur, en l'observant, comme pour approcher ce cœur plein d'amour, toucher sur lui ce feu singulier.

— Est-ce que je ne la connaîtrai donc jamais? dit-il. Tu m'as montré une fois sa photographie...

— Je n'ai rien, dit Castagné en ouvrant un tiroir. Je n'aime pas cette photographie...; les yeux sont bons...

Albert prit le carton des doigts de Castagné, avec précaution, comme une chose fragile.

— Oui..., dit-il, des yeux admirables.

Il ajouta :

— Il me semble que j'ai vu cette figure...

— C'est une physionomie qu'on croit apercevoir souvent...

— Est-ce qu'elle n'a pas des yeux très clairs... un teint brun... un air délicat?

— Sa santé me préoccupe...

— Je l'aurai peut-être rencontrée en venant ici, dit Albert qui reconnaissait la dame du train.

Il regarda le portrait à nouveau, longuement,

et le rendit à Castagné en disant d'une voix grave :

— Très belle...

— Ne pars pas encore ! dit Castagné avec inquiétude, lorsque Albert se leva.

— Je dîne chez les Bellanger. Il faut que je m'habille. Accompagne-moi.

— Je voudrais lire un moment avant le dîner.

— Tu liras après le dîner... Allons !... viens ! dit Albert, qui savait Castagné entraînable.

— As-tu vu dernièrement les Quatrefage ? fit Albert, tandis qu'ils descendaient l'escalier, les pas amortis par le tapis très épais.

Ils longeaient le chemin de fer de Ceinture, dont le sombre canal exhalait entre des grilles ses fumées souterraines.

— Raymond est toujours absent, dit Castagné en ralentissant sa marche à mesure qu'ils s'éloignaient de chez lui.

Il s'arrêta :

— Je préfère rentrer, dit-il ; j'ai une nouvelle cuisinière à qui je prêche la ponctualité.

— Eh bien ! va ! mon bon.

Albert se retourna et vit Castagné qui courait.

Il songeait au dîner des Bellanger, mais l'idée de revêtir une chemise en ce moment lui glaçait les chairs. Il avait envie d'être seul. Il entra dans un bureau de poste, expédia un message, sans se soucier des conséquences, et se dirigea vers le restaurant Carriou pour prendre un repas de choix.

— Une sole grillée... fit le garçon qui répétait les ordres d'Albert d'une voix brève.

— Après, nous verrons... Servez d'abord les huîtres.

Un homme fruste et vigoureux, en tablier bleu, s'approcha de la table d'Albert, déboucha délicatement une bouteille, puis essuya sur les bords du goulot la poudre de cire.

La petite salle blanche au tapis rouge était garnie de dîneurs. Albert observait des physionomies avec une acuité amusée du regard.

Il but son plein verre de vin.

Avec un sentiment de bien-être et de légèreté, comme isolé par une vapeur bourdonnante, l'esprit vif, échauffé, il se disait à voix presque haute : « Pour comprendre l'amour, il faut que je me reporte à mon enfance. Quand j'apercevais seulement le domestique de cette grande fille, je suffoquais... J'ai voulu mourir de faim... Oui, j'ai connu l'amour... Au temps de la petite Quatrefage, j'avais déjà passé l'âge de la vraie passion... Elle m'intriguait, quand elle venait le soir dans le jardin de Saint-Malo... Si sa terrible mère s'était doutée!... Mais les parents ne connaissent pas leurs enfants... Que sait-on de ceux qui nous entourent!... Toutes sont faibles, prêtes à tomber sous la main qu'il suffit de tendre : les petites filles... madame Verneuil... cette femme aussi qui me regarde sous son chapeau. Une Américaine? on le dirait : l'accent nasillard, le menton fort, le teint pâle... Son benêt de com-

pagnon ne soupçonne même pas ce qu'ils demandent, ces yeux... Pauvre Castagné ! Il peut attendre son Hélène !...

— Je voudrais une bécasse, fit Albert.

— Une bécasse à l'étouffée?

Il but, et contemplait fixement un monsieur assis tout seul à sa table et qui regardait les gens.

« Maintenant, Odette est devenue une personne sage. Se souvient-elle seulement de ce passé?... Non, sans doute... Elle ne saurait pas le voir... Et peut-être qu'elle a raison. Il y a tant d'innocence dans le péché ! »

Albert se leva et prit son chapeau sur des barres de cuivre.

L'air du dehors excita la sensation d'énergie que dégageait en lui ce dîner chaleureux, et il marcha par les rues, rapidement.

IV

— Tu rentres trop tard! dit madame Degouy, avec cet air bourru qu'elle prenait soudain quand elle avait décidé de montrer plus d'autorité.

— Il n'est pas tard, dit Berthe.

— Il fait nuit. Je ne veux pas que tu sortes seule la nuit... Ces avenues sont trop sombres. Hortense ira te chercher.

— Je veux bien, si elle a le temps. Mais il vaudrait mieux qu'elle ferme les contrevents.

— C'est inutile, dit madame Degouy, nous n'avons pas de voisins en face.

Berthe, agacée de sentir que sa mère justifiait par faiblesse les négligences d'Hortense, dit aigrement en s'approchant des portes-fenêtres :

— Tiens ! les plantes sont encore sur le balcon... Est-ce qu'Hortense va les laisser là toute la nuit?

On ne distinguait pas la pluie et on ne l'entendait plus. Dans une flaque, sous le réverbère, Berthe regardait bouger comme les multiples ronds d'insectes d'eau.

— Tu ne vas pas travailler! fit madame Degouy qui tricotait près de la lampe.

L'agilité des longues aiguilles contrastait avec son air un peu assoupi.

— J'y vois moins bien le soir, dit-elle après un silence et comme se parlant à elle-même. Louise n'est pas rentrée? Je l'ai envoyée à la poste... Je crois qu'on peut donner les lettres jusqu'à six heures...

— Six heures et demie, fit Berthe en observant un homme sous le réverbère.

— Je ne suis pas contente de cette fille...

— Qu'est-ce que c'est! dit madame Degouy, comme réveillée en sursaut par un courant d'air qui fit battre la porte.

— Je rentre la fougère, dit Berthe en posant la plante sur la cheminée, et elle alla s'asseoir dans le fond de la pièce, comme si elle se cachait.

Elle venait de reconnaître Albert. Cet homme qu'elle croyait avoir oublié apparaissait tout à coup dans le saisissement d'une émotion immense. Que voulait-il?... Dans la nuit, avec ce pardessus d'hiver, il avait l'air d'un passant inconnu.

Puis, elle se dit qu'il était peut-être venu tous les soirs; elle pensa à ce regard doux et chaud, à ce cœur constant.

*
* *

Le lendemain, Berthe était distraite à son cours. Elle avait comme une envie de finir cette leçon,

d'user vite ces heures inutiles pour avancer vers le soir. A mesure que la journée s'écoulait, le souvenir d'Albert prenait plus de force; ce n'était plus cette image un peu vague que la pensée repousse, mais sa voix, son regard retrouvés, sa présence revenue.

Berthe noua les rubans du petit tablier qu'elle portait à la maison et ouvrit la porte de la cuisine où Louise repassait.

— Est-ce que madame est sortie depuis longtemps?

— Madame vient de sortir avec Hortense, dit la bonne aux yeux langoureux, les joues très rouges, en dirigeant son fer dans les plis d'une chemise de nuit.

Berthe entra dans le salon. Elle regarda l'heure par la fenêtre. Anxieuse, mais sans définir ce qu'elle attendait, elle marchait dans la pièce, alluma l'électricité, écarta une chaise qu'Hortense plaçait toujours trop près du canapé, puis rangea ses cahiers de musique sur le piano.

Elle traversa la salle à manger, prit sa serviette sur le buffet, et posa dans sa chambre des livres recouverts d'un papier bleu. Apercevant son chapeau, elle se rappela qu'elle voulait le modifier; elle le mit sur sa tête et se regarda dans la glace. « Ce nœud est trop plat; il me donne un air fatigué », se dit-elle, étirant le nœud en hautes coques.

Soudain, comme si elle avait oublié l'heure dans cette occupation, elle courut au salon et s'approcha de la fenêtre. Il était près de six heures. Une

sorte de frayeur la saisit et elle recula vers le fond du salon.

Elle remarqua sur le dossier d'un fauteuil une dentelle défraîchie et l'emporta dans la cuisine.

— Il faudra laver cette dentelle, dit Berthe.

Mais rapidement elle retourna dans le salon. Elle éteignit la lumière. Une lueur jaune du dehors éclairait les fenêtres et la cheminée.

Cachée dans l'ombre, les yeux contre la vitre, elle attendit. Elle regardait l'heure ; il lui semblait que l'horloge réglait les événements et qu'Albert surgirait sous le réverbère à six heures.

Il ne vint pas. Elle attendit longtemps.

— Tu es là, Berthe? fit madame Degouy, dont on distinguait, dans la porte, la silhouette noire. Tu n'y vois pas.

*
* *

Il venait quelquefois. Maintenant, Berthe se montrait hardiment derrière la vitre, et même elle souriait comme s'il pouvait distinguer son visage. Il demeurait un instant bien en vue sous le réverbère, s'éloignait vers la rue qui s'enfonçait entre des enclos, puis il reparaissait dans la lumière « Il veut que je descende, songeait Berthe. Quelle folie ! » Quand elle était seule dans le salon, elle disait : non, d'un signe de tête.

Elle se sentait en sécurité, amusée par ce colloque muet; mais elle redoutait de le rencontrer dans la rue. Elle évitait de passer chez Alice après son cours, de peur de le croiser devant la maison, et elle avait raconté à Odette une longue histoire, afin qu'elle renonçât au projet de les réunir.

*
* *

— Qu'est-ce que tu regardes donc toujours à cette fenêtre? dit madame Degouy.

— Rien. Je regarde la pluie.

Berthe savait qu'elle ne verrait pas Albert, mais elle ne pouvait détacher ses yeux de la rue.

Il n'était pas venu depuis un mois. Chaque soir, en quittant la fenêtre, elle se disait : « Je ne regarderai plus. » Elle voulait l'oublier. Il lui semblait que c'était facile. Mais le lendemain, quand les chambres commençaient à s'obscurcir, la nuit venait la reprendre, et elle s'approchait de la fenêtre, songeant : « Il est peut-être malade. »

— Je me demande si Brigitte n'aura pas peur du voyage, dit madame Degouy.

— Il fallait attendre la réponse d'Emma avant de renvoyer Louise, dit Berthe.

— Non... je ne veux plus de ces filles de Paris!... Il faut surveiller leur travail... surveiller leurs sorties.

Une voiture s'arrêta devant la maison; Albert en descendit. Il s'approcha du réverbère et leva la tête vers la fenêtre. Berthe ne put retenir un geste d'accueil, le cœur bondissant vers cette ombre humaine, dans la nuit, sous un parapluie.

— Il me semble que tu négliges ton piano, fit madame Degouy dont les lunettes étaient dirigées sur son ouvrage qu'elle ne regardait pas.

Elle reprit :

— Je suis sûre que Louise voulait partir... Je m'en suis aperçue quand je l'ai renvoyée... Ces petites ne songent qu'à changer de maison, quand elles sont dans une place... Elle cousait bien... Mais elle mentait autant que Nathalie. C'est inouï ce qu'elle pouvait inventer pour rester dehors une heure de plus.

Madame Degouy posa son ouvrage.

— La lampe éclaire mal, ce soir, dit-elle.

Berthe vit qu'Albert entrait dans la maison. Il croyait sans doute qu'elle pourrait lui parler. Elle sentait qu'il montait vers elle.

Elle s'assit au fond du salon dans un fauteuil tout près du mur, comme blottie contre Albert à travers des choses qui les séparaient à peine, et qui semblaient vibrantes et brûlantes.

— Tu ne trouves pas que cette lampe éclaire mal? dit madame Degouy en posant de nouveau son ouvrage.

— Tu devrais acheter une lampe électrique, dit Berthe avec effort.

— Où es-tu donc? fit madame Degouy.

Éblouie par la flamme de la lampe qu'elle venait de regarder, elle chercha Berthe des yeux dans le fond obscur du salon.

— Je suis assise.

— A ton âge, je n'étais jamais assise... J'avais toujours une occupation.

— Eh bien!... je me lève! Tu ne veux pas que je sois debout... Tu ne veux pas que je sois assise...

Berthe s'avança dans le vestibule, à pas silencieux, les yeux fixés sur la porte, comme si elle le voyait.

— Berthe !... Appelle Hortense!

Berthe regarda par la fenêtre et aperçut Albert qui remontait dans la voiture.

L'atmosphère se glaça autour d'elle dans les murs éteints. Les paroles accoutumées, les silences, le visage de la vieillesse, les bruits connus, semblèrent plus mornes.

— Allons, va! ma fille.

— Tu veux qu'elle vienne!... dit Berthe en s'éloignant d'une démarche alourdie. Mais pourquoi faire!

Quand elle eut fini de dîner, madame Degouy posa son bras sur la table.

Berthe se leva brusquement. Elle avait besoin de parler. Elle entra dans sa chambre, s'installa à son petit bureau, et écrivit à Marie-Louise.

« Je t'écris encore aujourd'hui et tu vas penser

qu'on a beaucoup de temps à Paris pour écrire à ses amies. Et c'est vrai qu'on a beaucoup de temps, parce qu'on est souvent seule. Mes soirées se passent dans le tête-à-tête que tu connais. Et pourtant, il semble qu'on aurait tant de choses à dire à sa mère, si elle savait vous répondre. Mais les parents ne s'intéressent pas vraiment à leurs enfants. Ils ont fini leur vie et tout ce qui est vivant les ennuie un peu. Ce soir, à propos d'une phrase que je disais sur Emma, maman a répondu : « C'est la vie. » Ces mots résonnèrent comme une formule vide, enfantine, répétée par habitude du bout des lèvres. La vie est trop loin d'elle. Ce qui l'occupe, c'est un petit souci du moment, qui efface tout ce qu'elle a pu sentir dans une longue existence, parce qu'il est aujourd'hui. Moi aussi, je suis dans le présent, mais un présent plein de force et de pensée. Et je suis plus près de la vie, de ma vie — plus clairvoyante en cela, avec ma jeunesse — que ceux qui parlent d'expérience... »

Comme elle ne trouvait pas la fin de cette phrase, elle relut sa lettre.

*
* *

Berthe marchait dans le couloir. Elle s'arrêta pour écouter ; on entendait la voix de madame Degouy.

Berthe retourna dans le salon, puis passa de nouveau devant la chambre de sa mère.

« Elles parlent encore, se dit-elle. Je ne les inquiète donc pas? Maman peut causer tranquillement... Elle ignore ce qui pèse sur moi de grave ; elle ne voit pas que je suis triste, agitée, muette... »

Elle ouvrit brusquement la porte de la chambre, comme pour jeter un cri d'alarme à travers cette conversation puérile.

Mais elle regarda seulement Hortense, qui, discrètement, recula vers le lit.

— Qu'est-ce que tu as? fit madame Degôuy en voyant la figure boudeuse de Berthe.

— Rien.

Elle toucha un chandelier sur la cheminée.

— Il fait un temps affreux, dit-elle.

Elle sortit en traînant le pas, entra dans le salon, et, machinalement, s'approcha des fenêtres. Il était cinq heures.

— Il pleut tous les jours ! se dit-elle à voix haute.

Elle aperçut Albert.

Jamais il n'était venu de si bonne heure. « Il a peut-être une chose importante à me dire », songea Berthe.

« Pourquoi ne descendrais-je pas? A Noizic, je ne trouvais pas extraordinaire de lui parler ! »

Cette idée, qu'elle avait écartée jusqu'à présent comme inimaginable, lui apparut soudain toute simple. Elle courut mettre son chapeau, à pas

étouffés, puis ouvrit sans bruit la porte d'entrée, qu'elle tira doucement derrière elle sans la fermer.

Albert regardait vers la fenêtre, quand il aperçut Berthe près de lui. Il s'éloigna de la clarté du réverbère et se glissa sous le parapluie de Berthe.

— Approchons-nous du mur... dans ce coin noir... Enfin vous voilà! Quelle pluie! dit-il en touchant la main mouillée de Berthe.

— Je ne peux pas rester, dit-elle.

Des ruissellements les environnaient comme une solitude sauvage. Serrée contre Albert, perdue dans cet abri, Berthe sentit son brusque baiser, rapide et doux, et elle disparut.

En rentrant, elle se dit : « Je lui parlerai demain. Il ne faut plus qu'il revienne. Je l'ai encouragé en me montrant à la fenêtre. Je lui dois une explication loyale. » Elle se répétait avec force : « Mon devoir est de lui parler. »

Par moments, sa pensée revenait à la caresse de ce baiser furtif, imprégné d'air nocturne, mais elle ne s'y arrêtait pas.

*
* *

Lorsque Albert aperçut Berthe, il contourna l'angle de la rue et l'attendit.

Il parla vite, à voix basse :

— Vous voyez, cette rue est tout à fait déserte. C'est ici que nous pourrions nous rencontrer. Ah ! j'ai pensé à tout ! J'ai eu le temps de réfléchir... J'étais sûr que vous auriez pitié de ce mendiant...

— Maman peut rentrer dans une minute.

— Certainement, nous sommes imprudents... J'espère qu'on ne m'a pas remarqué devant votre maison ! Écoutez, fit-il en lui prenant le bras, pendant qu'ils marchaient le long d'un enclos. Il faut que je vous retrouve un peu... Je ne vous reconnais plus avec ces fourrures...

Berthe sentait fuir dans son émotion les paroles qu'elle avait préparées et ressassées tout un soir.

— Cela vous ennuie peut-être de sortir à cette heure-ci ? Mais je suis occupé toute la journée... Je m'échapperais bien un moment dans l'après-midi, si j'étais certain de vous voir... Il faudrait convenir d'une heure... Avez-vous une amie dans ce quartier ? Naturellement, je ne songe pas à Odette. Je pense à une amie de cours... Je ne peux pas deviner ce qui est commode pour vous... Vous le savez, vous... C'est à vous de me le dire... Vous ne me dites rien... Allez-vous seule à votre cours ? Vous prenez bien des leçons en ville ? Enfin, vous sortez...

— Non, ce n'est pas possible, dit Berthe.

Il insista ; il proposait des plans et des itinéraires.

— Ce n'est pas possible, répétait Berthe.

— Je ne vous comprends pas, dit-il en retirant son bras. Je vous attends pendant trois mois ; vous

venez enfin, et puis vous repartez ; tout cela n'est rien pour vous...

Berthe fut surprise par ce ton, soudain froid, détaché, un peu brusque. Elle craignit de l'avoir peiné.

— Je vous verrai à Noizic, dit-elle.

— Je ne retournerai pas à Noizic si vous devez être, comme à présent, changeante, indécise... Mon rôle est ridicule. Si vous le désirez, ne nous voyons plus. Je vous jure que je ne retournerai pas à Noizic. Mon père s'y rendra seul. J'irai dans les Pyrénées.

— Mais naturellement que nous pourrons nous voir à Noizic...

— Comment l'entendez-vous ?

— Nous nous verrons comme autrefois...

— Sur le banc du tennis ? Entre Marie-Louise et Laurent ? Non. Je ne recommencerai plus ces visites chez les Ducroquet.

— Que voulez-vous alors ?

— Écoutez, fit-il d'un ton radouci en lui reprenant le bras, vous êtes très libre à Noizic... Après le déjeuner, votre beau-frère sort. Les autres dorment. Derrière votre jardin, il y a un chemin qui mène à la route de Saint-Hilaire...

V

A Noizic, certains jours d'été, quand la brise de mer tombe, le soleil brûle comme sur une terre d'Afrique.

Madame Degouy s'assit dans un fauteuil, appuya sa tête au dossier, et dit à son gendre :

— Je vous plains, Édouard, de sortir après le déjeuner par cette chaleur.

— Ah ! les affaires ! dit Chappuis qui collait un timbre sur une enveloppe, son chapeau de paille sous le bras.

Madame Degouy se tourna vers sa fille.

— J'espère que tu as fermé les contrevents dans ta chambre ?

— Oui, dit Berthe sans lever les yeux.

Elle avait un livre sur ses genoux et semblait captivée par sa lecture. Une sourde clarté blanche, un reflet amorti du dehors dans les persiennes closes, rendaient plus sensibles l'ombre et la fraîcheur du salon.

Madame Degouy dissimula un bâillement sous le journal qu'elle tenait à la main. Elle se leva, comme préoccupée d'un souci domestique, traversa la salle à manger, puis monta dans sa chambre, dont elle ferma doucement la porte.

Emma entra dans le salon. Elle remit son ouvrage dans la corbeille, prit sous son bras une robe du petit Louis qu'elle arrangeait avant le déjeuner, et dit à Berthe, qui gardait toujours les yeux baissés sur son livre :

— Tu ne feras pas de bruit en haut. Les enfants dorment. J'ai laissé leur porte ouverte pour qu'ils aient un peu d'air.

Elle remonta dans sa chambre. On entendit son pas au-dessus du salon, et le silence se fit dans la maison.

Berthe posa son livre, attendit un moment, puis, effleurant le dallage du vestibule de ses pieds chaussés de légers souliers de toile, elle pénétra dans le billard très sombre. Devant la glace, elle mit son chapeau garni de marguerites, tira les pans un peu chiffonnés de sa ceinture, et, sans qu'on perçût le bruit d'une porte ou d'un pas, elle s'approcha de l'escalier pour écouter. Tous dormaient. Du sous-sol montait seulement la voix gasconne de Victorine et un tintement de couverts brassés.

Elle sortit par la porte du jardin. Dehors, après cette ombre, un éblouissement azuré l'aveugla. Elle fermait les yeux devant la blancheur de la route et sentait aux joues une chaleur de four.

Elle prit le chemin de Saint-Hilaire entre les buissons, traversa un ruisseau tari, et suivit un sentier plus découvert, mais où elle était encore isolée dans le jour torride.

Elle gravit un monticule ombragé de quelques pins, s'assit auprès d'une haute touffe de genêts, et, frottant ses mains moites contre son mouchoir, elle ouvrit un livre qu'elle avait apporté.

Par moments, elle regardait la route, les champs, les arbres épanouis sous l'éclatante torpeur, une petite maison aux murs très blancs dans un jardin plein de feuillage et de grandes fleurs jaunes. Une femme travaillait devant la maison. Berthe savait que cette femme la voyait et ne la reconnaissait pas ; et ce coin de campagne, où elle n'allait jamais autrefois, lui semblait une contrée lointaine.

Au tournant de la route, jetant les yeux vers les pins, Albert aperçut la robe blanche.

— Vous n'êtes pas rentrée trop tard? dit-il en prenant le bras de Berthe. Je suis sûr que vous auriez pu rester plus longtemps avant-hier...

Ils traversèrent un pré et atteignirent un bouquet d'arbres.

— Ici, nous serons très bien, dit Albert en s'asseyant. Si quelqu'un survenait, je disparaîtrais par ces fourrés, et vous continueriez à lire.

Il se souleva pour étendre une jambe, et s'assit de nouveau auprès de Berthe.

— On croit qu'on est bien sur l'herbe, dit-il. Mais c'est un bien-être fugitif. Il faut corriger constamment sa posture... Cela vous ennuie que

je touche vos mains, parce que vous avez chaud... Ça ne fait rien... J'aime beaucoup ce petit bracelet... Cette mince chaîne à votre cou... Ces gentils petits bijoux de rien... c'est un éléphant qui pend à votre bracelet... oui... un éléphant, une clochette, un sabot...

Il passa son bras autour de Berthe, la pressa contre lui, et ferma les yeux, longtemps ; un grand silence brûlant les enveloppait.

Quand il écarta les bras, il vit les yeux de Berthe, ouverts et tranquilles, qui semblaient l'observer, et tout de suite elle se dégagea de lui et s'assit un peu plus loin.

— Quelle chaleur! dit Albert en redressant une mèche de cheveux sur son front. Vous voyez que nous sommes en sécurité ici. Nous étions bien imprudents de nous poster en face d'une maison. J'y ai songé hier, subitement. J'ai pensé aussi que je retournerai à Fondebaud. Voilà près d'un mois que les Ducroquet ne nous voient plus. J'irai jeudi. Tâchez de venir. Pour la première fois, je ne m'occuperai pas de vous.

— Jeudi? dit Berthe en regardant un insecte dans la mousse jaunie. Si les Chaurant vont à Fondebaud, je pourrai les accompagner.

— Marie-Louise ne vous a pas dit qu'on nous soupçonnait...

— Non, dit Berthe, qui écartait les herbes où la bestiole cherchait à fuir. On ne fait aucune attention à nous.

— Les insectes vous intéressent beaucoup.

— C'est le carabe, dit Berthe.

— Le carabe! que vous êtes savante!...

— Je sais le nom de quelques bêtes, parce que je suis une campagnarde et que mon beau-frère m'a instruite. Nous allons le délivrer. C'est un insecte très utile. Il mange les chenilles, dit Berthe en s'allongeant sur le sol.

— Que de carnage sous les herbes! dit Albert. Si le carabe s'avisait d'être charitable, nous n'aurions plus de légumes. Que feraient les doux végétariens? Je consulterai madame Vidar sur la moralité de ce serviteur sanguinaire. Est-il bon? Est-il méchant?... Vous savez que Marie Brun est morte.

— Oui, Emma me l'a dit. Je crois qu'elle est morte subitement.

— Il paraît qu'Essener avait fait construire pour elle un château en Périgord. On venait de poser des tapis. Et elle est morte... Quelle jolie femme! vous rappelez-vous?... Il faudra nous en souvenir quelquefois... C'est un devoir de se rappeler les beaux visages disparus. Après nous, on ne les verra plus .. A quoi pensez-vous, petite songeuse?...

— Je pense à ce que vous dites, fit Berthe en se rapprochant d'Albert qui lui tenait les mains. J'aime beaucoup penser à ce que vous dites.

Soudain, se serrant contre Albert d'un mouvement espiègle et câlin, elle toucha son gilet.

— Vous avez une quantité de poches! dit-elle.

Elle tira la montre d'Albert, puis, fouillant dans

une autre poche, elle en sortit un papier qu'elle déplia gravement.

— Que vous êtes enfant! c'est un billet de tramway.

— Je croyais que vous les jetiez toujours trop tôt?

— Ce jour-là, j'ai tâché de me perfectionner. Laissez ce vilain papier... Donnez-moi vos mains, charmante petite...

De nouveau, il entoura Berthe de ses bras comme pour la bercer, et son enlacement se resserra tout à coup. Effrayée, docile, sans force, mais l'esprit lucide, Berthe sentait sa coiffure glisser, son vêtement craquer, et la brûlure de son visage contre les joues rugueuses.

Affolée de honte et détestant cet homme, elle se releva.

— Ne partez pas! Vous restez encore moins longtemps aujourd'hui.

Les yeux baissés, sans une parole, elle avait déjà fui par la prairie. Elle marchait vite sur la route, entre les buissons blancs de poussière. Le souvenir qu'elle cherchait à rejeter de sa personne demeurait comme attaché à elle dans sa moiteur, ses joues en feu, une sensation de désordre. Il lui semblait qu'un passant allait surgir au tournant de la route et la questionner. Elle voyait la famille alarmée par son départ, sa mère marchant dans le jardin. Peut-être qu'on avait prévenu Édouard?

Elle ouvrit la porte d'entrée, doucement, avec angoisse, mais tout de suite elle vit que rien

n'avait bougé depuis son départ, et la maison l'accueillit dans son ombre paisible, son silence plein de fraîcheur et de mansuétude.

Elle monta l'escalier en arrangeant sa coiffure. Les enfants dormaient. Dans sa chambre, elle se laissa tomber sur une chaise, les yeux encore éblouis par le rayonnement de la route ; fatiguée, comme distraite, sans penser, elle touchait ses tempes un peu humides sous les cheveux. Elle se leva et, plongeant une éponge dans l'eau, elle rafraîchit son visage.

Elle entendit le bruit d'une voiture. Aussitôt madame Degouy accourut de son pas saccadé et lourd.

— Voilà madame Ducroquet! fit-elle, sans regarder Berthe. Descends vite. Dis à Rose de préparer le thé. Donne le plum-cake et aussi les petits gâteaux.

Un grand bruit de voix et d'exclamations s'éleva dans le salon.

— Eh bien! ma chère amie, disait madame Degouy, toute réjouie, en secouant la tête. Vous n'avez pas craint la chaleur?

— Je ne crains pas du tout la chaleur, fit madame Ducroquet; dans la victoria il y a toujours de l'air.

— Vous avez encore votre cheval si impatient! dit madame Degouy, assise sur le bord de son fauteuil comme pour se rapprocher de madame Ducroquet.

— Oui. C'est une brave bête. Les automobiles, c'est très bien, mais quand Charles est parti avec le chauffeur, je veux pouvoir sortir à mon tour. Vous savez, on reviendra aux voitures. Nous aurions dû garder notre vieux Massacré. J'ai pris le fils de Parisot, qui n'entendait rien au jardin.

— Ah! c'est un garçon si bien! dit madame Degouy tout attentive aux propos de madame Ducroquet, qui continuait à parler d'elle-même avec entrain, la voix forte, un air fringant, enjoué et qui voulait plaire.

Elle se retourna au bruit de la porte.

— Ah! dit-elle en apercevant Berthe dans une nouvelle robe blanche. Qu'elle est jolie, cette petite!...

— Madame, je pensais aller à Fondebaud jeudi prochain, si Marie-Louise et André peuvent m'y conduire. J'irai voir Marie-Louise demain. La semaine dernière, j'ai rencontré Marguerite... disait Berthe, très vite; et, posant les tasses sur des tables légères qu'elle rapprochait des dames, elle s'adressait à sa mère et à madame Ducroquet, avec un besoin de parler beaucoup, de se mêler aux gens qui entouraient sa vie habituelle dans la sécurité.

— Tu as prévenu Emma? dit madame Degouy à voix basse.

— Elle descend.

La porte s'ouvrit, et Emma fit passer devant elle ses deux enfants, qui avançaient timidement dans

leurs robes fraîches, les cheveux bien peignés. Elle tenait dans ses bras la petite Marie.

— Quel amour! dit madame Ducroquet. Elle a un an, n'est-ce pas?... Elle a tout à fait les yeux de son père.

— Vous trouvez? dit Emma, cherchant des yeux le regard mobile de sa fille, qui se détournait vers tout ce qu'elle apercevait.

— Nous allons remonter, dit Emma.

Déjà, les jambes trépignantes, le bébé tendait ses petits bras et son regard vers la porte ouverte.

Avant le dîner, Berthe releva le store du perron. Malgré l'ombre, on respirait le soir un air plus étouffant, qui montait du sol pénétré de chaleur. Berthe prit la petite Jeanne par la main et descendit au jardin.

— Tu vas te mouiller! dit-elle en voyant Jeanne qui s'approchait d'un massif d'héliotropes environnés de fines gerbes d'eau.

Elle se dirigea vers le potager. Le soleil jetait ses derniers rayons, encore éblouissants, sur cet espace plus découvert. Le vieux Jean portait des arrosoirs, les pieds nus et boueux dans ses sabots. Berthe remarqua des œillets près d'un carré d'artichauts, et elle se rappela une phrase d'Albert : « Dans la saison, ces bordures d'œillets blancs embaument. » Aussitôt, elle revit la Picauderie, le visage d'Albert, toute cette matinée si charmante, puis elle pensa à leur promenade dans ce chemin où il parlait avec tant de douceur. Elle se

répétait les mots d'Albert qui lui plaisaient, et, lentement, comme s'il marchait à côté d'elle en ce moment, elle cueillit d'un geste un peu distrait les rares œillets encore fleuris dans les touffes vertes.

Mais pendant le dîner, silencieuse, très droite sur sa chaise, le visage éclairé par la lampe, elle eut soudain la vision de l'horrible enlacement. « Comment puis-je l'aimer? » se dit-elle avec un frisson de honte.

Édouard Chappuis remarqua la figure sérieuse de sa belle-sœur.

— Berthe devient une grande jeune fille. Bientôt il faudra lui chercher un mari, dit-il, avec un air taquin, en essuyant son front qui se couvrait de sueur quand il mangeait.

— Pas encore, dit Berthe en souriant.

Après le dîner, elle monta dans sa chambre. Elle se déshabilla sans lumière, revêtit un peignoir blanc, et s'assit devant la fenêtre. Sous une clarté d'étoiles, où persistait comme un reste de jour, dans l'air chaud, les plates-bandes noires exhalaient un parfum de fleurs et de terre humide. On entendait le bruit des grillons comme un bourdonnement de fièvre dans l'oreille.

Berthe avait gardé ses cheveux épars, mais, les trouvant trop lourds et chauds à sa nuque, elle se leva pour les nouer. Passant devant la glace, elle vit dans la chambre obscure sa silhouette pâle et le petit bouquet d'œillets blancs sur la table.

« Que fait-il, maintenant? » songeait-elle en s'as-

seyant près de la fenêtre. Il avait dit qu'il viendrait un soir dans le jardin, et elle regardait les bosquets sombres. Soudain, une petite flamme brilla dans l'allée, éclairant le visage d'Édouard qui allumait un cigare. « Peut-être qu'il est là », se dit-elle, en se rappelant sa voix et tout ce qu'elle aimait en lui.

Accoudée au rebord de la fenêtre, elle laissait pendre une main, comme s'il la tenait; elle sentait que cette nuit, qu'il contemplait aussi, les rapprochait. Lentement, elle releva jusqu'à l'épaule la manche de son peignoir, et regarda sur son bras nu, à la faible clarté du ciel, une marque brune.

*
* *

Ce jour-là, ils continuèrent à suivre le sentier, vers Saint-Hilaire, puis traversèrent un champ de blé. Ils marchaient lentement, comme s'ils réfléchissaient, les yeux fixés sur les pailles rases couvertes de petites coquilles blanches, qui craquaient sous les pas. A la place où ils posaient le pied, la striduleuse rumeur des grillons s'interrompait pour reprendre un peu plus loin, çà et là, avec une résonance de fil métallique dont la vibration s'accélère.

— ... Bientôt, je pense, dit Albert. Nous attendons une réponse de Vagnièze. Je ne peux pas laisser partir mon père seul; vous le comprenez bien. Je

tâche de le persuader que cette affaire n'a pas d'importance, mais depuis quelque temps il s'inquiète pour peu de chose... Sûrement nous ne reviendrons pas cette année.

Ils s'arrêtèrent sous un noyer.

— N'est-ce pas? reprit Albert, nous ne pouvons pas nous quitter si vite... Il me semble que nous n'avons pas parlé... que je vous connais mal... il faut nous écrire.

Il ajouta sur un ton négligent :

— Demandez à Marie-Louise qu'elle mette votre adresse sur des enveloppes et vous me les donnerez.

— Marie-Louise?... dit Berthe.

— Je dis : Marie-Louise, parce qu'elle est ici, et vous la déciderez facilement. Il est vrai que la lettre portera le cachet de Paris. Est-ce que votre mère est très perspicace?

— Maman ne regarde jamais une lettre qu'on m'envoie, même pas l'enveloppe.

— Sainte confiance! cela me plaît. Il vaut mieux que les mères restent pures...

VI

Assis devant son bureau, Albert ouvrit un de ses anciens manuels de droit pour approfondir une question de doctrine. En retrouvant sur les pages des marques au crayon qui dataient de l'époque de ses études, il s'apercevait que ces théories prenaient un autre sens devant les faits. Il fallait tout apprendre de nouveau.

Il interrompit sa lecture pour répondre au téléphone.

« Je ne vous entends pas bien », dit-il en pressant l'appareil contre sa joue.

La voie de Quatrefage s'éteignit dans un grésillement et reprit plus distincte et comme rapprochée : « Hélène lui a écrit en juillet. Je m'y attendais. Je vous l'avais dit à Pâques. Une simple lettre. Le jour même elle partait très adroitement. Je vous expliquerai cela chez les Hériard. Le coup a été terrible. Il était le seul à ignorer que cette femme le trompait depuis deux ans. »

« Le malheureux! dit Albert en étendant le bras pour prendre des papiers que lui apportait Vagnièze. Je lui avais écrit de Noizic. Il ne m'a pas répondu. Je comprends maintenant. Je vais chez lui tout de suite. »

— Je terminerai ceci dans l'après-midi, dit Albert en posant les mains sur la table. Je vais chez Castagné. Il est dix heures et demie. Je ne rentrerai pas avant le déjeuner. Si mon père me demande, vous lui direz que j'ai été obligé de partir. Cela ne vous dérange pas que je sorte?

— Aucunement, mon cher, dit Vagnièze qui entra dans le bureau de M. Pacaris, où il aimait à se tenir en l'absence du maître. Je recevrai Daviaud ici. C'est plus convenable.

Dans la rue Albert marchait vite, l'air souriant. Il songeait : « Le voilà débarrassé d'Hélène. Comment pouvait-il l'aimer? Lui qui est si fin, il ne voyait ni la sottise, ni les mensonges de cette femme volage. »

Mais, sur le luxueux palier de Castagné, Albert se représenta plus vivement la douleur de son ami. Pendant qu'il appuyait un doigt sur la sonnette, son visage prit une expression de recueillement sévère.

— Est-ce que M. Castagné est chez lui? dit-il d'une voix faible au domestique qui ouvrait la porte brusquement.

Castagné parut en costume matinal à raies vertes, les pieds nus dans ses pantoufles.

— C'est toi! fit-il avec entrain. J'ai reconnu ton

coup de sonnette. Entrons dans mon cabinet; ma chambre est en désordre. C'est honteux, dit-il en passant les mains sur ses cheveux; je ne suis pas habillé, pas rasé...; la matinée fuit prodigieusement vite. Je me demande comment les gens trouvent le temps de travailler. Sérieusement, je me demande comment on peut étudier quoi que ce soit avec conscience et se laver tous les jours. Figure-toi que j'ai décidé d'apprendre l'anglais... Cet été, je me suis rappelé le son d'un vers de Longfellow. C'est un vers que mon père a dit une fois devant moi, lorsque j'étais enfant. Je ne sais ce qu'il signifie, mais son murmure avait un accent de poésie et de douleur infinie. Je veux lire Longfellow en anglais...

Albert, appuyé au bras d'un fauteuil en cuir, feuilletait une grammaire anglaise, évitant de regarder Castagné.

— J'ai travaillé depuis deux mois comme un écolier, dit Castagné en souriant. Je prends deux leçons par semaine. Quatrefage a voulu m'entraîner à Saint-Malo...

En prononçant le nom de Quatrefage, Castagné rencontra le regard d'Albert, et il se tut, le visage grave.

Il s'assit devant sa table. Après un silence, les yeux baissés, il dit :

— Naturellement, Quatrefage t'a raconté... C'est fini.

La voix douce, hésitante, Albert répondit :

— Je sais qu'elle t'a écrit...

— Oui... Elle m'a écrit une lettre très franche.

Le visage de Castagné parut s'amincir dans un brouillard, les yeux morts.

Il se tourna vers le fauteuil de cuir :

— Si on m'avait dit, il y a trois mois, que je serais à cette place, devant ce fauteuil... et qu'elle ne viendrait plus jamais...

Il ramena son regard vers la table avec une expression de souffrance et se tut de nouveau.

Il reprit :

— Cette minute... Cette chose dont je n'aurais pas supporté l'idée si j'avais pu l'imaginer — entends-tu, dont je n'aurais pas supporté l'idée — je l'ai vécue... et je suis là... et je te parle. C'est étrange.

Albert le regardait attentivement avec un air de bonté, sans répondre.

— Il faut croire que la réalité nous réserve des adoucissements qu'on ne soupçonne pas lorsqu'on tâche de se figurer un malheur, dit Castagné.

Il se leva, le visage tout à coup plus animé, et reprit comme s'il avait besoin de parler :

— On transporte, en idée, devant un événement imaginaire, l'homme qu'on est aujourd'hui. Mais on ne se rend pas compte que cet homme sera immédiatement modifié par les circonstances. Nous ne pouvons pas prévoir exactement les souffrances d'un être que nous ne connaissons pas encore. Cela paraît épouvantable de rester la jambe immobile, prisonnière d'un plâtre, mais si nous avions la jambe brisée, nous éprouverions un grand sou-

lagement dans cette gaine, et c'est la perspective de gambader qui nous serait pénible... Quand Hélène m'a écrit, quand j'ai su... A ce moment, elle était pour moi une personne nouvelle... Je n'étais plus...

Il s'assit, le regard vif, et poursuivit :

— Eh bien, non. Au fond, cela n'est pas vrai. Ce qui est étrange, c'est la consolation qu'on se crée dans le malheur. L'ancienne femme, celle que j'avais aimée fidèle, survivait à l'évidence. Jusque dans sa lettre d'adieu, il y avait un ton de loyauté où je la reconnaissais tout entière, où je la retrouvais. Je me disais : « Qu'elle a dû souffrir! »... Je relisais sa lettre, et je l'entendais; je la voyais toujours tendre, noble... Il me semblait qu'elle allait venir. J'ai compris, peu à peu... Mais, en même temps, cette disparition dans l'inconnu, cette nuit si soudaine, ce saisissement où le cœur se perd sans prises, et qui reste comme vague... Cela me rappelle un mot de votre ami Natte. Il me disait : « La mort tarit la passion chez l'amant qui subsiste. Devant un cadavre, l'amour n'a plus d'aliments. »

— C'est peut-être exact pour un amour sensuel, dit Albert.

— Il n'y en a pas d'autre, mon ami. Il n'y a pas d'amour qui ne soit à base de sensualité. Oui, je sais : l'admiration, la tendresse, l'harmonie des âmes, on fabrique de l'amour avec cela. Mais c'est l'amour des cœurs desséchés.

— Ce n'est pas certain.

— Tais-toi donc, dit Castagné en souriant, tu n'y connais rien. Tu n'as pas de tempérament. N'est-ce pas vrai ? Tu es un glaçon.

— Il est vrai qu'une maîtresse exigeante me ferait peur.

Albert se leva et toucha l'épaule de Castagné.

— Je suis content de te retrouver, dit Albert en souriant... J'admire depuis un moment ta liberté d'esprit, et ce regard froid de psychologue sur tes propres sentiments... Tu n'étais pas fait pour être amoureux. Tu es trop intelligent.

— Tu te trompes, dit Castagné en fronçant les sourcils pour réprimer un sourire de satisfaction qu'il sentait briller dans ses yeux.

Albert poursuivit :

— Quelquefois, je parlais de ta passion avec Quatrefage, qui n'est pas mon ami; mais avec toi, il fallait changer de langage. On te ménageait comme un infirme. C'était pénible.

— Que veux-tu dire ? fit Castagné.

— Je dis ce que tu n'ignores plus, ce que nous savions tous depuis longtemps... Tu aimais une femme qui ne le méritait pas. Je l'ai rencontrée... Un jour, tu croyais qu'elle revenait d'Aix. Eh bien ! nous avions voyagé dans le même train : elle était montée à Angoulême.

— Angoulême... dit Castagné à voix basse.

Le regard pensif tourné vers la fenêtre, les dents serrées, il tenait le rebord de la table dans ses doigts comme pour surmonter une douleur en silence.

Il répéta :

— Angoulême...

Puis il dit :

— Non... Elle a été sincère... Elle ne m'a jamais trompé. Je le sais... Tu ne la connais pas... Elle a une fraîcheur d'âme, une droiture... Elle ne pouvait pas mentir. C'est pour cela qu'elle m'a quitté. Elle s'est cru perdue, elle a eu peur de mentir, et tout de suite elle est partie. Elle était trop libre... Elle sortait seule, elle n'avait pas de foyer. On ne doit pas laisser les femmes libres. Vois-tu, il faut épouser la femme qu'on aime, et la garder! La garder de tous les passants, de tous les amis, de tous les yeux.

— Elle peut revenir, dit Albert, cherchant à adoucir le coup qu'il avait porté à son ami et qui restait comme marqué sur son visage. Elle a eu peur. Quand elle saura que tu as pardonné, elle reviendra; vous oublierez...

— Je ne pense pas qu'elle revienne, dit Castagné.

— Sais-tu où elle est?

— Non, dit Castagné qui demeurait silencieux et distrait.

*
* *

Sous prétexte que la petite Hériard avait l'âge de Mercédès et que le bal commençait par un

concert, madame Quatrefage permit à sa fillette d'aller à la soirée des Hériard. Odette fit son entrée dans le monde ce jour-là, quoiqu'elle eût neuf ans de plus que sa sœur.

Le concert était terminé et on retirait rapidement les chaises de la grande salle, tandis que les invités se répandaient dans les salons et vers le buffet, en attendant le bal. On entendait une valse derrière les portes fermées.

Odette se tenait à l'écart près d'un palmier, admirant de loin madame Quatrefage dans une robe de velours, et Mercédès qui passait entre les groupes, très excitée, avec ses magnifiques cheveux blonds sur les épaules. Odette voyait sa jeune sœur grisée par cette fête, qu'elle goûtait elle-même si tranquillement parce qu'elle y venait trop tard ; et elle était surtout gênée par sa grande taille et inquiète de sa robe. Elle aperçut Albert.

Il se dirigeait à travers la foule vers l'aigrette de madame Célerier, et heurta un vieillard à barbe noire qu'il prit pour Rosny et à qui il tendit la main. Il s'aperçut de sa méprise et allait s'excuser, lorsque le vieillard, croyant le connaître, lui dit :

— Quel est le monsieur qui parle à Cavalieri, près du buffet ?

— C'est Le Varlet, le directeur des Affaires étrangères, dit Albert qui sourit à Odette avec étonnement.

— Ah !... fit le vieillard en ouvrant largement la bouche. Le Varlet... Je me figurais que c'était Anatole France. On prétend qu'il est ici. Je vous

dirai que c'est la première fois que je viens chez les Hériard. J'aime beaucoup ces salons où l'on rencontre des gens de tous les mondes.

Albert recula devant une dame qui protégeait d'un geste effaré sa traîne de dentelle, puis il s'approcha d'Odette.

— Eh bien! fit-il en retenant dans ses doigts la main un peu large d'Odette. C'est votre première soirée...

— Je regardais Mercédès, dit Odette. Elle est ravissante ce soir.

— Comment? cette gamine est ici!

Odette se tenait très droite, malgré sa haute stature, par une habitude d'enfance où on reconnaissait comme le signe d'une éducation rigide.

Il jeta les yeux sur les épaules d'Odette.

— C'est vous qui êtes belle ce soir, dit-il.

— Ne regardez pas ma robe, elle va très mal. Je croyais que vous n'alliez plus dans le monde?

— Au début de l'année, cela m'amuse de retrouver quelques Parisiens... Cette valse est jolie... Je sais peut-être encore danser. Voulez-vous?

— Non, fit-elle vivement, je ne danse pas.

— Alors, ne restons pas ici. Nous gênons et nous sommes écrasés. Près du buffet, il y a plus d'espace... C'est Cavalieri qui est à côté de vous, dit-il à voix basse.

— Avez-vous aperçu mon frère? dit Odette; je le soupçonne d'être caché dans cette pièce où on joue aux cartes.

— J'ai entrevu votre père, qui jouait avec une superbe gravité. Je me demande comment on peut se distraire si sérieusement. Dès que je réfléchis sur une carte, il me prend des impatiences, un malaise. Je songe à toutes les choses importantes auxquelles je n'ai pas donné assez d'attention... Mais lorsque je vous parle négligemment, dans cette cohue — c'est la valse de Groze — je ne sens pas le prix du temps... Je vous regarde sans remords... Vous n'avez pas l'air de m'écouter, dit-il en fixant son regard dans les yeux d'Odette, qui étaient d'un bleu sombre à la lumière.

— Je vous écoute très bien, dit Odette. Vous n'aimez pas les cartes. Mais je voulais vous dire que nous organisions un tennis pour cet hiver.

— Vous voulez jouer au tennis en hiver ?

— C'est Mercédès qui a eu cette idée. Avec les Roquebert, nous sommes cinq.

— Votre mère vous laisse jouer au tennis avec des jeunes gens ? Quelle nouveauté ! fit-il en prenant une assiette sur le buffet.

— C'est un projet de Mercédès... Nous sommes cinq avec les Roquebert, six en comprenant Berthe. Je ne compte pas mon frère.

Madame Quatrefage s'approcha d'Albert, tenant des deux mains un éventail de plumes comme pour en menacer son interlocuteur.

— Vous ne dansez pas, Albert !

— Je ne peux pas le décider à jouer au tennis, fit Odette.

— Voyons! Albert! dit madame Quatrefage sans regarder sa fille, vous viendrez bien quelquefois?

— Hélas! madame, quelques fois seulement... J'ai passé l'âge des jeux. Mais je propose mon ami Castagné.

— Ah! Castagné! il est très gentil. C'est un ami de Raymond. On dit qu'il a un appartement superbe.

— Oui, madame, cet orphelin est très bien logé.

— Une grosse fortune, je crois, dit madame Quatrefage, et elle tourna la tête vers M. Pacaris, qui s'avançait, très droit, la poitrine large dans l'habit de soirée, le visage rasé de frais et reposé.

— Il paraît que votre fils est trop occupé pour jouer au tennis, dit-elle en souriant.

— Vraiment! dit M. Pacaris en tendant la main à Odette. Je ne m'en aperçois pas.

Albert demeura un instant immobile et silencieux devant son père, puis s'éloigna, comme si on l'appelait. Il s'approcha de la grande salle, écoutant une valse avec un léger balancement intérieur, et suivit des yeux la robe rose de mademoiselle Dubroca, qui tournoyait avec aisance parmi les couples un peu sautillants et cahotés. Il se trouva face à face avec Dutrieux. Les deux hommes échangèrent de nouveau une poignée de main, et se séparèrent sans prononcer une parole. Albert traversa le salon, mais apercevant pardessus les têtes l'aigrette de madame Célerier, il revint sur ses pas. Il remarqua madame Roinart, qui semblait se diriger vers lui, et il s'arrêta subite-

ment en baissant les yeux, puis sortit par une porte qui donnait sur le vestibule où Talliens endossait rapidement son pardessus devant un sombre échafaudage de chapeaux. Il retourna dans le salon, l'air pressé et rêveur, s'adossa contre la porte de la bibliothèque et regarda les tables de jeu ; mais voyant le vieillard qui ressemblait à Rosny s'avancer vers lui, à l'autre extrémité de la pièce, il fixa un instant les yeux sur un abat-jour, et se déroba vers le buffet.

Quand il rentra chez lui, en allumant l'électricité du vestibule, il jeta les yeux sur le plateau et reconnut, à l'enveloppe, une lettre de Berthe. Il l'ouvrit en hâte, son chapeau sur la tête, parcourut les pages d'un coup d'œil avec une impression de surprise et de plaisir, puis la glissa dans la poche de son habit et ôta tranquillement son pardessus.

Il aperçut de la lumière dans le cabinet de son père. Quand il revenait de soirée, M. Pacaris lisait toujours avant de se coucher quelques pages d'un ouvrage de littérature classique.

— Tu n'as rien à me dire ? fit Albert.

— Non. Tu verras Petitot demain matin.

— Bon... Je ferme la porte, dit Albert.

Il entra dans sa chambre, ôta son habit, mit une veste de laine brune, puis, s'asseyant devant sa table, il rapprocha la lampe, prit la lettre de Berthe et la lut lentement. Chaque mot l'étonnait et l'enchantait ; il entendait comme pour la première fois

la voix de cette enfant silencieuse. Il découvrait une pensée, une grâce de langage, toute une femme qu'il ne soupçonnait pas.

*
* *

Castagné se laissa conduire par Albert au tennis des Quatrefage, quoiqu'il détestât prendre de l'exercice.

— Vous n'avez pas de raquette ! cria Odette, sans interrompre sa partie.

— Aujourd'hui je ne jouerai pas, dit Albert. Je vous regarderai.

Il s'assit sur un banc, auprès d'une cabane où les joueurs déposaient leurs souliers, et se releva pour présenter Castagné à Berthe.

— Odette est inabordable. Et vous, mademoiselle, vous ne jouez pas? dit Albert.

— Je me repose, dit Berthe.

— La petite Mercédès t'amusera, dit Albert à mi-voix en se tournant vers Castagné. Elle est très délurée.

S'adressant à Berthe sur un ton de cérémonie :

— Je vous demanderai de me présenter aux Roquebert, dit-il.

Avec la même attitude respectueuse, il ajouta dans un murmure :

— Vous m'avez écrit une lettre admirable.

Il fit le tour du tennis le long d'un haut grillage, puis s'approcha de Berthe, et dit en ramassant une balle qu'il jeta aux joueurs :

— C'est singulier de vous retrouver ici devant un tennis, comme à Fondebaud... Il me semble qu'il y a si longtemps que je vous connais... Quatre ans, je crois... Vous rappelez-vous la première fois que je vous ai vue ? Je me promenais avec M. Ducroquet...

Berthe, qui s'apprêtait à jouer, appuyait un pied contre le banc pour attacher sa sandale.

— Écoutez... dit Albert en s'asseyant sur le banc. Je ne veux plus revenir ici, cette attitude d'étranger me gêne. J'attendrai Noizic. Je me contenterai de vos lettres. Mais c'est long... tous les jours de l'hiver.... tous ceux du printemps...

Berthe tourna la tête vers Odette. Albert reprit :

— Il me semble que ce serait facile de nous voir comme je vous l'ai demandé.

Berthe regardait Castagné comme si elle n'entendait pas.

L'air détaché, elle dit à mi-voix, distinctement :

— Venez dans le square, mardi à six heures.

*
* *

Albert attendait Berthe dans un carrefour de petites rues désertes. Il l'aperçut passant sous la clarté d'un réverbère.

— Il fait déjà froid, dit-il en la conduisant vers un banc.

Il défit une agrafe au poignet de Berthe et arracha doucement le gant de ses doigts.

— Vous n'avez pas froid? dit-il en pressant la main qu'il tenait sous son manteau. L'hiver sera dur aux amoureux.

Il avait remarqué l'assurance de Berthe quand elle était arrivée, et son air calme l'inquiéta. Il dit tout à coup :

— Nous sommes très coupables... ou plutôt, moi, je suis très coupable et je n'ai pas d'excuse. Il faudra nous quitter un jour. Vous devrez m'oublier. Peut-être que vous regretterez ces moments?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que plus tard, lorsqu'il faudra nous séparer, si vous m'aimez, je deviendrai une entrave à votre bonheur...

— Ne vous préoccupez pas de moi, dit-elle.

Il passa un bras derrière Berthe et la serra contre lui.

Un homme longea le trottoir, et ils se turent, blottis en une seule masse d'ombre.

— Il ne nous a pas vus, dit Albert.

Il reprit :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui? Vous venez de chez Alice Bonifas? Vous avez eu un cours cette après-midi?... et maintenant, vous allez

rentrer... Vous travaillerez avant le dîner... dans votre chambre? Je voudrais vous suivre chez vous. Racontez-moi votre soirée.

— Elle n'est pas intéressante. Maman me dira : « Tu rentres bien tard. » Je répondrai : « Je rentre comme d'habitude... » Nous dînerons...

— Vous m'avez écrit une bien jolie lettre sur votre mère. Je sais qu'il est difficile de vivre avec les siens. On les pénètre trop facilement; du moins on le croit. Il faudrait se retenir de les juger et les aimer un peu aveuglément, de peur de se méprendre.

— Vous êtes bon...

— Non.

— Si, vous êtes bon, dit Berthe, et elle lui pressa les doigts en cherchant à voir son visage dans l'obscurité.

— Croyez-moi, je ne suis pas bon. Si j'étais bon, au lieu de vous prêcher la piété filiale, je vous dirais de retourner bien vite chez vous et de ne plus revenir. Les hommes tâchent de cacher leurs faiblesses par des paroles. Ils troublent l'esprit et c'est leur plus grande faute. Il faut reconnaître maintenant que nous agissons mal. Tout à l'heure vous allez mentir. Vous sacrifiez la pureté de votre conscience parce que nous croyons nous aimer; mais moi, qui n'ai jamais aimé personne, je ne vous aime pas comme vous pensez, et il demeure entre nous deux de subtils mensonges. Tout cela est laid. Il faut en convenir. Il

— Il fait déjà froid, dit-il en la conduisant vers un banc.

Il défit une agrafe au poignet de Berthe et arracha doucement le gant de ses doigts.

— Vous n'avez pas froid? dit-il en pressant la main qu'il tenait sous son manteau. L'hiver sera dur aux amoureux.

Il avait remarqué l'assurance de Berthe quand elle était arrivée, et son air calme l'inquiéta. Il dit tout à coup :

— Nous sommes très coupables... ou plutôt, moi, je suis très coupable et je n'ai pas d'excuse. Il faudra nous quitter un jour. Vous devrez m'oublier. Peut-être que vous regretterez ces moments?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que plus tard, lorsqu'il faudra nous séparer, si vous m'aimez, je deviendrai une entrave à votre bonheur...

— Ne vous préoccupez pas de moi, dit-elle.

Il passa un bras derrière Berthe et la serra contre lui.

Un homme longea le trottoir, et ils se turent, blottis en une seule masse d'ombre.

— Il ne nous a pas vus, dit Albert.

Il reprit :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui? Vous venez de chez Alice Bonifas? Vous avez eu un cours cette après-midi?... et maintenant, vous allez

rentrer... Vous travaillerez avant le dîner... dans votre chambre? Je voudrais vous suivre chez vous. Racontez-moi votre soirée.

— Elle n'est pas intéressante. Maman me dira : « Tu rentres bien tard. » Je répondrai : « Je rentre comme d'habitude... » Nous dînerons...

— Vous m'avez écrit une bien jolie lettre sur votre mère. Je sais qu'il est difficile de vivre avec les siens. On les pénètre trop facilement; du moins on le croit. Il faudrait se retenir de les juger et les aimer un peu aveuglément, de peur de se méprendre.

— Vous êtes bon...

— Non.

— Si, vous êtes bon, dit Berthe, et elle lui pressa les doigts en cherchant à voir son visage dans l'obscurité.

— Croyez-moi, je ne suis pas bon. Si j'étais bon, au lieu de vous prêcher la piété filiale, je vous dirais de retourner bien vite chez vous et de ne plus revenir. Les hommes tâchent de cacher leurs faiblesses par des paroles. Ils troublent l'esprit et c'est leur plus grande faute. Il faut reconnaître maintenant que nous agissons mal. Tout à l'heure vous allez mentir. Vous sacrifiez la pureté de votre conscience parce que nous croyons nous aimer; mais moi, qui n'ai jamais aimé personne, je ne vous aime pas comme vous pensez, et il demeure entre nous deux de subtils mensonges. Tout cela est laid. Il faut en convenir. Il

— Il fait déjà froid, dit-il en la conduisant vers un banc.

Il défit une agrafe au poignet de Berthe et arracha doucement le gant de ses doigts.

— Vous n'avez pas froid? dit-il en pressant la main qu'il tenait sous son manteau. L'hiver sera dur aux amoureux.

Il avait remarqué l'assurance de Berthe quand elle était arrivée, et son air calme l'inquiéta. Il dit tout à coup :

— Nous sommes très coupables... ou plutôt, moi, je suis très coupable et je n'ai pas d'excuse. Il faudra nous quitter un jour. Vous devrez m'oublier. Peut-être que vous regretterez ces moments?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que plus tard, lorsqu'il faudra nous séparer, si vous m'aimez, je deviendrai une entrave à votre bonheur...

— Ne vous préoccupez pas de moi, dit-elle.

Il passa un bras derrière Berthe et la serra contre lui.

Un homme longea le trottoir, et ils se turent, blottis en une seule masse d'ombre.

— Il ne nous a pas vus, dit Albert.

Il reprit :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui? Vous venez de chez Alice Bonifas? Vous avez eu un cours cette après-midi?... et maintenant, vous allez

rentrer... Vous travaillerez avant le dîner... dans votre chambre? Je voudrais vous suivre chez vous. Racontez-moi votre soirée.

— Elle n'est pas intéressante. Maman me dira : « Tu rentres bien tard. » Je répondrai : « Je rentre comme d'habitude... » Nous dînerons...

— Vous m'avez écrit une bien jolie lettre sur votre mère. Je sais qu'il est difficile de vivre avec les siens. On les pénètre trop facilement; du moins on le croit. Il faudrait se retenir de les juger et les aimer un peu aveuglément, de peur de se méprendre.

— Vous êtes bon...

— Non.

— Si, vous êtes bon, dit Berthe, et elle lui pressa les doigts en cherchant à voir son visage dans l'obscurité.

— Croyez-moi, je ne suis pas bon. Si j'étais bon, au lieu de vous prêcher la piété filiale, je vous dirais de retourner bien vite chez vous et de ne plus revenir. Les hommes tâchent de cacher leurs faiblesses par des paroles. Ils troublent l'esprit et c'est leur plus grande faute. Il faut reconnaître maintenant que nous agissons mal. Tout à l'heure vous allez mentir. Vous sacrifiez la pureté de votre conscience parce que nous croyons nous aimer; mais moi, qui n'ai jamais aimé personne, je ne vous aime pas comme vous pensez, et il demeure entre nous deux de subtils mensonges. Tout cela est laid. Il faut en convenir. Il

faut garder un jugement droit. Une vue claire. C'est l'égarement de l'esprit qui est le grand mal irréparable... Vous avez un esprit très rare, que j'aime beaucoup. Je ne voudrais pas l'abîmer. Le reste ne compte guère... Je serai toujours sincère avec vous. Nous parlerons de la vie... Je vous apprendrai à la regarder... On ne parle jamais de la vie aux jeunes filles.

— Il me semble que vous avez froid, dit-il tout à coup, et, l'entourant de ses bras comme pour la réchauffer, il se pencha sur son visage.

Vivement, Berthe porta son mouchoir à sa bouche pour étouffer sur ses lèvres la sensation aiguë de ce baiser, et se leva.

— Je vous accompagne jusqu'à votre avenue, dit Albert. Le long de ce mur, on ne peut pas vous reconnaître...

Il s'arrêta au bout de la rue et la regarda marcher dans l'ombre où elle disparut.

*
* *

— C'est l'homme qui passe à six heures, dit Albert à mi-voix.

Ils se turent, serrés l'un contre l'autre dans l'obscurité.

— Êtes-vous allée au tennis? dit Albert en s'écartant de Berthe.

— J'y vais toutes les semaines. On vous réclame chaque fois.

— J'irai un dimanche. Est-ce que Castagné n'a pas l'air de s'ennuyer?

— Non. Il taquine Odette. Ma tante est venue nous chercher et nous a tous emmenés chez elle. Elle a beaucoup d'attentions pour Castagné. Que pensez-vous de ma tante Quatrefage?

— Je pense qu'elle a dû être jolie.

— Croyez-vous que son mari l'ait aimée? Il est si vieux.

— Je me représente M. Quatrefage, à quarante ans, comme un très bel homme, avec ses grands yeux, sa barbiche blonde, ses airs nonchalants, sa cravate d'artiste. Il a rencontré une jeune fille : il a toujours aimé les gravures et les bibelots. Après trois mois, il était fatigué de son babillage, mais comme il est sage et bel esprit, il a supporté son ennui, et depuis vingt-cinq ans il se borne à regarder les femmes et d'abord la sienne avec mépris. Je suppose que madame Quatrefage, avec sa cervelle d'oiseau, a tout de même jugé cet amateur d'art un peu sec. La rancune ouvre les yeux. Elle a vu le plus morne et le plus positif des vieillards. Elle s'est sentie dédaignée et incomprise, et elle a pris ses soupirs pour la révolte d'une grande âme. On ne le croirait pas : la frivole madame Quatrefage a souffert de son âme méconnue. Elle s'est vengée par un air audacieux dans les salons. On prétend qu'elle a un amant, mais j'en doute. Ses façons évaporées ont éloigné d'elle l'homme

sentimental qui pouvait lui plaire. On lui parlait toujours en riant. Dans le monde, on ne voit pas souvent les mêmes personnes et il ne faut pas se tromper de langage la première fois qu'on s'adresse à une femme.

— Vous découvrez tant de choses dans les gens !

— Voyez-vous, dit Albert en prenant sur le banc la serviette de Berthe, dont il retira un cahier, le mariage est un engagement sérieux : méfiez-vous d'un mariage d'amour. Il est vrai qu'un mariage de raison est bien dangereux. On appelle raison l'opinion des parents, mais sur ce chapitre ils sont plus étourdis et aveugles que les enfants. Moi, par exemple, j'ai l'apparence d'un gendre accompli : jeune homme sérieux, de bonne famille, avec de la fortune. Eh bien ! je serais le pire des maris. Heureusement que je le sais... Les jeunes filles doivent se prononcer sur la vie avant de la connaître, et, dans cet instant si grave, leur jugement est bien troublé. Il faut qu'elles discernent, dans leur inclination, ce qui appartient à la faiblesse, aux illusions, à l'ennui, au dépit, à la vanité, ce qui passera et ce qui dure.

— Ne croyez-vous pas que le cœur devine ? dit Berthe.

— Est-ce qu'il peut deviner, à travers l'homme qu'on aime, l'homme qu'on aimera, et qui n'est pas le même ? Ce n'est pas impossible. A tout prendre, je crois que le cœur a cet instinct lorsque la tête est bonne,

Il sortit du cahier de Berthe un papier qu'il regarda à la clarté du réverbère.

— On vous a donné une mauvaise note... vous allez douter de mes avis. Vous avez tort de me consulter pour vos compositions françaises. J'ai été un élève médiocre. Je crois que je suis né pour être professeur... C'est votre tante qui vous a conseillé le cours de M. Piffeteau? Ce n'est pas la peine de venir à Paris pour entendre des leçons aussi banales. Vous méritez beaucoup mieux... Vous devriez au moins suivre quelques cours à la Sorbonne.

— Est-ce permis ? dit Berthe.

— Certainement. C'est très facile. Vous arrivez à l'heure du cours, vous écoutez, vous prenez des notes. Je vous recommande le cours d'Hoffé sur Véronèse. Vous voyez des tableaux chez M. Quatrefage et dans les musées. Vous apprendrez à les reconnaître. Vous vous intéresserez à la vie de l'artiste, à son époque, et vous pénétrerez ainsi dans l'histoire par une voie un peu capricieuse, personnelle, beaucoup plus profitable que les schémas de M. Piffeteau. Il faut partir de soi pour s'intéresser à l'univers. On s'en aperçoit trop tard et on s'ennuie à l'école... Le cours d'Hoffé est commencé depuis un mois. Je m'informerai des heures. Je vous renseignerai dans quelques jours. Mais, d'abord il faut vous préparer à cette étude. Il existe un excellent petit manuel que vous lirez facilement et qui formera la meilleure introduction à ce cours. C'est un bon guide... Je le trouverai sûrement

— Il fait déjà froid, dit-il en la conduisant vers un banc.

Il défit une agrafe au poignet de Berthe et arracha doucement le gant de ses doigts.

— Vous n'avez pas froid? dit-il en pressant la main qu'il tenait sous son manteau. L'hiver sera dur aux amoureux.

Il avait remarqué l'assurance de Berthe quand elle était arrivée, et son air calme l'inquiéta. Il dit tout à coup :

— Nous sommes très coupables... ou plutôt, moi, je suis très coupable et je n'ai pas d'excuse. Il faudra nous quitter un jour. Vous devrez m'oublier. Peut-être que vous regretterez ces moments?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que plus tard, lorsqu'il faudra nous séparer, si vous m'aimez, je deviendrai une entrave à votre bonheur...

— Ne vous préoccupez pas de moi, dit-elle.

Il passa un bras derrière Berthe et la serra contre lui.

Un homme longea le trottoir, et ils se turent, blottis en une seule masse d'ombre.

— Il ne nous a pas vus, dit Albert.

Il reprit :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui? Vous venez de chez Alice Bonifas? Vous avez eu un cours cette après-midi?... et maintenant, vous allez

rentrer... Vous travaillerez avant le dîner... dans votre chambre? Je voudrais vous suivre chez vous. Racontez-moi votre soirée.

— Elle n'est pas intéressante. Maman me dira : « Tu rentres bien tard. » Je répondrai : « Je rentre comme d'habitude... » Nous dînerons...

— Vous m'avez écrit une bien jolie lettre sur votre mère. Je sais qu'il est difficile de vivre avec les siens. On les pénètre trop facilement; du moins on le croit. Il faudrait se retenir de les juger et les aimer un peu aveuglément, de peur de se méprendre.

— Vous êtes bon...

— Non.

— Si, vous êtes bon, dit Berthe, et elle lui pressa les doigts en cherchant à voir son visage dans l'obscurité.

— Croyez-moi, je ne suis pas bon. Si j'étais bon, au lieu de vous prêcher la piété filiale, je vous dirais de retourner bien vite chez vous et de ne plus revenir. Les hommes tâchent de cacher leurs faiblesses par des paroles. Ils troublent l'esprit et c'est leur plus grande faute. Il faut reconnaître maintenant que nous agissons mal. Tout à l'heure vous allez mentir. Vous sacrifiez la pureté de votre conscience parce que nous croyons nous aimer; mais moi, qui n'ai jamais aimé personne, je ne vous aime pas comme vous pensez, et il demeure entre nous deux de subtils mensonges. Tout cela est laid. Il faut en convenir. Il

— Il fait déjà froid, dit-il en la conduisant vers un banc.

Il défit une agrafe au poignet de Berthe et arracha doucement le gant de ses doigts.

— Vous n'avez pas froid? dit-il en pressant la main qu'il tenait sous son manteau. L'hiver sera dur aux amoureux.

Il avait remarqué l'assurance de Berthe quand elle était arrivée, et son air calme l'inquiéta. Il dit tout à coup :

— Nous sommes très coupables... ou plutôt, moi, je suis très coupable et je n'ai pas d'excuse. Il faudra nous quitter un jour. Vous devrez m'oublier. Peut-être que vous regretterez ces moments?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que plus tard, lorsqu'il faudra nous séparer, si vous m'aimez, je deviendrai une entrave à votre bonheur...

— Ne vous préoccupez pas de moi, dit-elle.

Il passa un bras derrière Berthe et la serra contre lui.

Un homme longea le trottoir, et ils se turent, blottis en une seule masse d'ombre.

— Il ne nous a pas vus, dit Albert.

Il reprit :

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui? Vous venez de chez Alice Bonifas? Vous avez eu un cours cette après-midi?... et maintenant, vous allez

rentrer... Vous travaillerez avant le dîner... dans votre chambre? Je voudrais vous suivre chez vous. Racontez-moi votre soirée.

— Elle n'est pas intéressante. Maman me dira : « Tu rentres bien tard. » Je répondrai : « Je rentre comme d'habitude... » Nous dînerons...

— Vous m'avez écrit une bien jolie lettre sur votre mère. Je sais qu'il est difficile de vivre avec les siens. On les pénètre trop facilement; du moins on le croit. Il faudrait se retenir de les juger et les aimer un peu aveuglément, de peur de se méprendre.

— Vous êtes bon...

— Non.

— Si, vous êtes bon, dit Berthe, et elle lui pressa les doigts en cherchant à voir son visage dans l'obscurité.

— Croyez-moi, je ne suis pas bon. Si j'étais bon, au lieu de vous prêcher la piété filiale, je vous dirais de retourner bien vite chez vous et de ne plus revenir. Les hommes tâchent de cacher leurs faiblesses par des paroles. Ils troublent l'esprit et c'est leur plus grande faute. Il faut reconnaître maintenant que nous agissons mal. Tout à l'heure vous allez mentir. Vous sacrifiez la pureté de votre conscience parce que nous croyons nous aimer; mais moi, qui n'ai jamais aimé personne, je ne vous aime pas comme vous pensez, et il demeure entre nous deux de subtils mensonges. Tout cela est laid. Il faut en convenir. Il

lui. La pensée d'Ensénat lui suffisait. Il ne désirait pas le voir. Que pourrait ajouter un moment d'entretien à un sentiment si profond et si complet?

Albert chercha dans la bibliothèque de son père un ouvrage de Gafre, qu'il avait remarqué sur la table de Castagné. Il entra dans sa chambre, s'arrêta devant la fenêtre, arrangea le rideau pour donner plus de jour, et s'assit dans un fauteuil, son livre à la main. Il lisait sans attention, et regrettait maintenant le goûter des Quatrefage. Il apercevait par la vitre la lueur humide d'un toit d'ardoises. Un mauvais goût de paresse le détournait de tout. Il pensa : « Quelle stupide journée! » Songeant de nouveau à Ensénat, il se dit : « Je ne vaux pas ce qu'il croit. »

Il s'assit devant sa table, alluma sa lampe, tira d'une pile de cahiers une grande feuille blanche, prit sa plume, et regarda vers la fenêtre écoutant en lui-même. Les yeux rêveurs, le cœur gonflé d'une sorte de détresse qui montait à ses lèvres comme un chant, il écrivit : « Ma chérie... »

Il entendit du bruit dans le vestibule. Interrompant sa lettre, il pensa : « C'est l'oncle Arthur. »

Arthur Pacaris quittait rarement sa ville natale. Lorsqu'il venait à Paris, il se croyait obligé de rendre visite à son frère.

Dans le vestibule, il s'écartait de Hugot qui voulait l'aider à retirer son pardessus. Il passa une main sur ses cheveux, porta les doigts à l'ouverture de son faux col, et, toussant légèrement lors-

que Hugot l'introduisit dans le salon, il baissa les yeux et remarqua ses bottines tachées de boue.

— Bonsoir, dit M. Pacaris en entrant par la porte de son cabinet. Tu dînes avec Natte ce soir. J'ai pensé que tu serais content de le voir.

— Ah! ce bon Natte!... Je serai enchanté! dit Arthur Pacaris en se frottant les mains avec une gaieté un peu nerveuse. Ce brave Natte, je l'ai aperçu avant-hier à la gare de l'Est, mais il a disparu avant que j'aie pu le rejoindre... J'avais peur d'être en retard, dit-il, en tirant sa montre. Je sais que tu es très ponctuel. Ce n'est pas facile de prendre un tramway à Clichy.

— Nous ne dînons qu'à huit heures, dit M. Pacaris, d'un ton un peu froid, en remarquant la grosse tête de son frère, aux cheveux gris coupés très courts.

M. Pacaris reprochait à Arthur ses déboires en affaires, qu'il attribuait à la paresse, et son mariage avec la fille d'un paysan.

— Excuse-moi un instant. J'ai un travail à terminer. Albert te tiendra compagnie.

— Je t'en prie! ne te dérange pas pour moi!... Je sais ce que c'est. Ah! voilà Albert. Eh bien! mon garçon, tu peux embrasser ton oncle! dit Arthur, qui cherchait à vaincre par une jovialité bruyante la gêne qu'il éprouvait dans cette maison.

— Mon père a dû vous dire que vous dîniez avec Natte. Je ne savais pas que vous le connaissiez, dit Albert avec amabilité en s'asseyant.

Il se souvenait que sa mère avait de l'affection pour son oncle Arthur et il discernait une fine intelligence chez cet homme dédaigné.

— Comment! si je connais Natte! Nous avons été au lycée ensemble. Ma tante Cécile était très liée avec la mère de Natte. Je l'ai perdu de vue dans la suite. Il a été médecin de campagne dans le Cher pendant vingt ans. Depuis qu'il est établi à Souing, je le vois chaque fois que je passe à Paris... Ton fils ne savait pas que je connaissais Natte, dit-il en s'adressant à M. Pacaris qui entrait dans le salon. Je lui raconte... ça me ramène à notre enfance. Tu te souviens du père Ganaud?

— Oui, je me rappelle, dit M. Pacaris, sans regarder son frère. Natte est en retard... Il y a des gens qui ne sont jamais exacts.

— Ah! un médecin! dit l'oncle Arthur avec un rire un peu contraint, c'est naturel.

Ce retard permettait à M. Pacaris de manifester, par un air soucieux et un va-et-vient agité, le léger agacement que lui causait la présence de son frère.

On se mit à table sans attendre Natte.

— Excellent potage! bien chaud, dit Arthur avec entrain, pendant qu'il aspirait prudemment une cuillerée brûlante en plissant son front. Tu as toujours bon appétit?

— Je mange peu le soir.

— Voilà Segnitz ministre des Finances! C'est

un de tes amis, dit Arthur qui tâchait d'être agréable à son frère.

Mais M. Pacaris gardait une attitude pleine de réserve chaque fois qu'un interlocuteur trop complaisant lui rappelait son importance.

Natte survint au milieu du repas.

— Excusez-moi! ces trains de banlieue! J'ai manqué le train de sept heures. Souing est à vingt minutes de Paris, à la condition de trouver un train. Vous avez bien fait de ne pas m'attendre.

— Ne te presse pas, tu as tout le temps, dit M. Pacaris gravement.

Natte se fit servir tous les plats à la fois, sans changer d'assiette, malgré l'insistance de Hugot. Il mangeait très vite, assis sur le rebord de sa chaise, les jambes croisées, essuyant sa barbe grisonnante d'un coup rapide, sans cesser de parler, ses petits yeux vifs tournés vers Arthur.

— Ce cher Arthur! dit Natte en ramassant sa serviette qu'il piétinait depuis un moment. C'est bon de causer!

Après le dîner, Arthur et Natte suivirent Albert au fumoir, où la conversation reprit aussitôt sur les souvenirs de collège, les mœurs de campagne, la ville, des sujets de philosophie et de politique.

Natte fumait contre son habitude; son cigare le gênait pour parler, mais ajoutait à l'excitation de l'entretien. Il se tenait tout ramassé au fond d'un grand fauteuil, et ses yeux noirs pétillaient de jeunesse dans sa face de poils gris.

— Ah! mes amis! c'est beau Paris! dit-il en humant un verre de cognac dans son poing fermé; ici, on vit!... On pense!... De temps en temps, j'ai besoin de m'évader. Je ne peux plus rester à Souing. Il y a une senteur d'humanité bouillonnante et intelligente qu'on ne trouve qu'ici.

M. Pacaris s'approcha du groupe des causeurs, puis s'éloigna vers le salon.

— Mon père a l'air fatigué, dit Albert en se penchant vers Natte. Je vous dirai que sa santé m'inquiète depuis l'année dernière.

— Il a peut-être besoin de repos, mais ne vous tourmentez pas, il est solide... Nous sommes tous solides, fit-il en saisissant la bouteille de cognac dont il regarda l'étiquette, l'homme a tant de ressort! On ne s'en doute pas. Si vous saviez combien j'en ai vu revenir à la vie que j'avais cru perdus!

Natte voulait entretenir M. Pacaris d'un litige où toutes ses économies étaient engagées, mais il trouvait tant de plaisir à causer qu'il oublia ce souci, et à dix heures il se leva précipitamment pour prendre son train.

— Quel brave homme! dit l'oncle Arthur en revenant au salon. J'espère que tu ne l'as pas tué avec tes liqueurs. Cette médecine ne lui vaut rien. Il a une maladie de cœur depuis son enfance. Il se grise d'optimisme; au fond il n'est pas tranquille.

M. Pacaris accompagna son frère jusqu'au vestibule et lui tendit son chapeau. Puis il retourna

dans le salon pour chercher un volume qu'il voulait lire dans son lit.

— Tu te fatigues trop, dit Albert. Natte ne te trouve pas bonne mine. Tu devrais le consulter.

M. Pacaris éteignit l'électricité du salon. Dans la soudaine obscurité, il trébucha avec une sensation d'étourdissement, et s'appuya contre un fauteuil.

— Fatigué? dit-il en sortant du salon. Je ne suis pas fatigué. Il n'y a que les paresseux qui soient fatigués.

Au lieu de monter dans sa chambre, M. Pacaris se dirigea vers son cabinet et prit un dossier sur la table de Vagnièze; la réflexion d'Albert venait de lui rappeler une vague inquiétude que lui causait sa santé. Il s'assit devant son bureau et ouvrit le dossier. Songeant à son frère, il interrompit sa lecture et considéra avec satisfaction le succès de sa propre carrière qu'il devait entièrement à son énergie. De nouveau, il fixa les yeux sur la feuille étalée devant lui; cette tension de l'esprit, cette ardente et continuelle diversion du travail lui procuraient, surtout le soir, un sentiment de force, et il croyait triompher aussi de l'âge par la puissance de sa volonté. En ce moment, il lisait avec plus de soin que de coutume ces documents qu'il aurait pu sans inconvénient examiner le lendemain, et, à mesure qu'il en prenait connaissance, il déposait les papiers sur la table et les sièges de son cabinet pour les classer ensuite selon sa méthode.

*
* *

Le cours d'Hoffé finissait lorsque Berthe aperçut Albert auprès de la porte de l'amphithéâtre; elle chercha à l'éviter et à se cacher dans la foule des élèves qui sortaient devant elle. Il l'arrêta en disant :

— C'est tout naturel, je suis un cousin... un frère... qui vient vous prendre. Je passais devant le Luxembourg, cette après-midi; j'ai songé que c'était l'heure de votre cours et j'ai eu envie de vous amener au Louvre. Je voudrais vous montrer les tableaux que j'aime.

Elle résista, puis se laissa conduire par lui, acceptant ce qui l'effrayait d'abord et qui paraissait possible dès qu'il en parlait. Elle monta dans une voiture qui les attendait dans une rue voisine, et se sentit rassurée dès qu'elle fut assise à côté de lui.

La voiture s'arrêta. Albert descendit rapidement, jeta les yeux vers le jardin des Tuileries et pénétra dans le musée; puis il fit signe à Berthe de le rejoindre.

— J'ai peur de rencontrer madame Quatrefage, dit Berthe pendant qu'ils gravissaient les marches d'un escalier de pierre.

— Ne vous inquiétez pas, elle ne vient jamais

ici... Nous allons regarder un seul tableau et nous partirons; autrement, on se fatigue, on ne voit rien.

Il baissa la voix en entrant dans une salle très haute au jour plus sombre et comme recueilli.

— Celui-ci, dit Albert.

Il toucha le bras de Berthe et s'approcha d'un tableau, marchant doucement sur le parquet où les pas résonnaient.

Il s'intéressait peu à la peinture, mais il prenait plaisir à lui montrer ce tableau, qu'elle regardait longuement avec un sourire de bonheur, un sentiment de plénitude et d'élévation intérieure, émue par la découverte de cet art et la communion de leurs pensées dans une atmosphère de pureté et de beauté.

Albert soutenait le bras de Berthe, et ils s'éloignèrent d'un même pas lent, sans délier leurs doigts, unis encore par l'impression des choses qu'ils avaient contemplées ensemble; et elle baissait les yeux sans chercher à voir le visage d'Albert, parce qu'elle sentait sa tendresse dans sa voix et l'accord de leur marche pensive. Ils croisèrent des visiteurs. Elle ne songeait pas à s'écarter de lui, comme s'ils voyageaient tous deux dans un pays lointain au milieu d'inconnus.

Ils traversèrent une galerie et jetèrent un coup d'œil, par la fenêtre, sur une perspective de palais et de jardins, immobile comme une peinture, mais vivante par sa lumière grise et les petites

formes humaines, mouvantes et sombres, éparpillées sur le sol.

— Je vous disais qu'il faut apprendre à voir... à comprendre. Il n'existe pas d'autre bonheur, dit Albert en s'asseyant sur une banquette devant un assemblage de meubles entourés d'une corde. Je viens de prononcer un mot dangereux qui a perdu beaucoup de femmes : bonheur. Rappelez-vous ceci : il ne faut jamais demander le bonheur à personne. Je ne suis même pas sûr qu'on le trouve en soi. Nous sommes faits de trop de choses.

Il avança la tête pour regarder le gardien qui stationnait près de la porte, et reprit :

— Je crois qu'on atteint à une espèce de bonheur avec l'âge. Il vient comme un apaisement, un appauvrissement. Il ressemble à l'oubli, à l'indifférence, à la satiété... Quelquefois, à la folie... Je me défie des gens heureux.

Il se tut, le regard distrait par un tableau qu'on apercevait dans la salle voisine, et il dit tout à coup :

— Avez-vous remarqué que j'éprouve le besoin de vous dire exactement ce que je pense?... Je voudrais vous rendre sage.

Berthe l'écoutait, la tête penchée sous son chapeau, mais elle percevait seulement, dans ce langage, un murmure, une caresse, un accent d'intimité et de confiance qui les rapprochait mieux que des baisers.

Lorsqu'elle rentra chez elle, Berthe trouva madame Quatrefage avec sa mère dans le salon.

Elle s'assit, ôta ses gants, qu'elle mit dans son manchon, et, gracieuse, vive, parlant beaucoup, elle s'adressait à madame Quatrefage avec gaieté et assurance. Madame Degouy suivait du regard tous les mouvements de sa fille.

— Tu reviens de ton cours? dit madame Quatrefage en observant Berthe. Tu travailles?

— Elle se fatigue trop, dit madame Degouy, sans détacher de sa fille son regard admiratif et souriant. Elle ne mange rien.

—C'est comme Mercédès, dit madame Quatrefage.

— Je me porte très bien, dit Berthe en se levant.

Dans sa chambre, elle s'arrêta devant la glace, remarqua sa pâleur, ses yeux agrandis et fiévreux, et, longtemps, comme pour l'interroger, elle contempla cette image d'elle-même qu'elle ne reconnaissait pas complètement.

Elle s'approcha de la table, prit la lampe et la posa sur la commode, s'assit sur un petit fauteuil près de la cheminée, puis ôta son chapeau qu'elle garda un moment sur ses genoux, songeant à Albert; elle entendait sa voix et se sentait heureuse. Que la vie était légère et simple avec lui!... Que cette heure serait douce s'il était là! Elle aimerait encore l'entendre et elle savait qu'il aurait toujours à lui parler.

*
* *

Berthe voyait souvent Odette dans ce mois de décembre où elles travaillaient ensemble pour

l'arbre de Noël de madame Vidar. On prenait le thé dans la salle à manger en collant des guirlandes qui s'entassaient sur le tapis. Lorsque Blanche Célerier ou Yvonne Dubroca arrivaient à quatre heures, elles interrompaient le plus souvent une conversation animée.

Un jour que Blanche répétait une réflexion de madame de Solanet sur Albert, Odette dit :

— Albert est un homme orgueilleux et sec. Il n'a aucune indulgence, aucune bonté, et il manque quelquefois de tact, comme tous ceux qui ont peu de sensibilité. Qu'en penses-tu, Berthe?

— Je ne sais pas, répondit Berthe sans lever les yeux, en appliquant du papier doré sur une coque de noix. Je trouve qu'il a l'air moqueur.

Elle ne voulait pas défendre Albert devant des personnes qui se méprenaient si étrangement, mais elle sourit, les yeux baissés, heureuse de sentir qu'elle était seule à connaître la vraie nature d'Albert, justement si généreuse, si noble, si vibrante.

Durant plusieurs jours de grand froid, Berthe alla au patinage avec Blanche Célerier et les nouveaux amis de Mercédès : Alex Soubirant, qu'Albert appelait le Soupirant, et les deux Pascal. Elle fit partie du cours de danse organisé par madame Célerier et allait aux soirées de madame Fontanès avec les Quatrefage.

Elle s'apercevait qu'on la recherchait ; on s'occupait d'elle, on l'admirait. Elle voyait dans le succès et les compliments des hommes un sou-

rire de la vie, une sorte de confirmation de son amour qui rendait plus sensibles les louanges qu'Albert lui adressait en secret et qu'elle sentait ensuite comme brîller sur elle.

Une conversation avec des indifférents, une toilette nouvelle, les rues, un livre, tout l'intéressait maintenant par un certain rapport à son cœur. Le souvenir d'Albert, mêlé à son existence, ramenait à leur amour tout ce qu'elle rencontrait. Dans la maison vide, elle retrouvait sa compagnie quand elle relisait ses lettres, ou songeait, les mains distraites sur le clavier. Mais sa mère l'attristait. Elle tâchait de donner davantage à cette passion maternelle qui se contentait de si peu.

Elle voulait se dépenser pour le bonheur des autres. Chez les Bonifas, elle causait longtemps avec la grand'mère, sortait avec Alice, toujours privée de plaisir, l'emmenait à la promenade, au musée, aux expositions, et la journée se terminait par un goûter dans la chambre de Berthe, qui préparait le thé dans sa petite théière, en bavardant avec exubérance et drôlerie.

Par moments, elle parlait à la façon d'Albert, et Alice remarquait chez son amie, sans en deviner le motif, un geste de décision ou un ton un peu sentencieux qu'elle attribuait à une légère affectation.

Berthe dissimulait à tous ses relations avec Albert, sans se reprocher sa conduite, ni même s'apercevoir de ses mensonges. Comment eut-elle

jugé répréhensible une cause de force et de bonheur, suspecté cet amour d'où lui venait le goût de la vie, l'éclat de sa jeunesse, et même ses vertus.

*
* *

Berthe longeait le mur d'un enclos. Remarquant l'aspect inaccoutumé de cette petite rue, elle s'aperçut que les réverbères n'étaient pas encore allumés. Elle jeta les yeux vers un banc sous des arbres, contourna le square, suivit une ruelle, revint sur ses pas. Il était encore en retard. Cette attente l'humiliait : « Quelle honte d'errer ainsi, comme une coupable ! Je ne reviendrai plus », se dit-elle. Cependant, elle retourna vers le square, énervée à la fois par l'impatience de le voir et la volonté de partir.

— Pardon ! dit Albert, vous êtes fâchée ? Oui... Je vois que vous êtes contrariée, dit-il en lui prénant le bras. Mon père m'a retenu ; vous ne vous doutez pas que je suis un homme qui travaille.

— C'est trop dangereux de vous attendre ici, dit Berthe. Bientôt il fera jour à six heures. Nous sommes trop près de la maison. A l'instant, j'ai cru reconnaître notre papetière. Elle peut très bien passer dans cette rue.

— Écoutez, dit Albert en la conduisant vers

le banc. Il m'est venu une idée. C'est vrai, nous sommes très mal ici. J'ai trouvé beaucoup mieux. Nous pourrons nous voir chez Castagné.

— Chez Castagné? Quelle folie!

— Attendez. Ne vous effrayez pas. J'ai demandé à Castagné de m'abandonner son salon, de temps en temps, une heure. Il ne restera pas chez lui, naturellement. D'habitude, il sort à quatre heures. Je lui ai dit que je voulais recevoir une dame farouche. Je lui ai raconté une histoire extraordinaire. C'est très simple, je vous assure. Il renverra ses domestiques ce jour-là. Cette idée l'amuse. Il est très romanesque... Vous traversez l'entrée, sans rien demander. On ignore où vous allez. Vous prenez l'ascenseur... Non. Vous montez l'escalier. Il y a deux étages. Je serai là. Vous n'aurez même pas besoin de sonner.

Il ajouta pour la rassurer :

— Naturellement, nous ne pourrons pas nous voir bien souvent.

— Puisque je vous assure que Castagné ne saura jamais que vous êtes venue! dit Albert, un peu impatienté par l'objection persistante de Berthe. Vous pouvez me croire... Vous n'êtes pas gentille aujourd'hui. Êtes-vous retournée chez les Peyrecave? dit-il d'un ton radouci, mais sans sourire. Qu'est-ce qu'il raconte le Soupirant?

— C'est un brave garçon; il est très bien élevé.

— Il paraît que vous étiez exquise chez les Dubroca. Je l'ai entendu dire par madame Boissonade. Je ne savais pas que vous connaissiez les Bois-

sonade? Ça vous amuse de danser? Vous êtes entourée de jeunes nigauds.

Il prit un volume que Berthe avait posé sur le banc.

— Castagné a une bibliothèque splendide... Vous lisez là un roman que je n'aime pas, dit-il en passant les doigts sur la gaine de cuir. C'est vous qui avez fabriqué cette couverture?

— C'est un cadeau de Blanche.

— Vilain style, pauvre psychologie. C'est avec ces misères qu'on enflamme les cerveaux... Je voudrais vous donner quelques livres de mon goût...

Il parut réfléchir, puis il dit :

— Des livres vrais.

Il ajouta :

— Je n'ose pas vous les envoyer... Je pourrais les apporter chez Castagné. Vous les prendriez là facilement.

Il revint à son projet :

— Vous comprenez que si nous essayons de nous voir, même à l'autre bout de Paris, quand il fera jour, votre papetière peut nous rencontrer...

*
* *

Albert ne put convaincre Berthe; ils se retrouvèrent au même endroit le samedi suivant.

Dans la matinée, elle avait couru les magasins

avec sa mère, et, plus nerveuse ce jour-là, elle ne parvint pas à contenir sa mauvaise humeur devant l'air indécis de madame Degouy, ses façons lentes, son faux esprit pratique.

Elle se sentait fatiguée et insatisfaite d'elle-même.

— Je voudrais m'asseoir, dit-elle à Albert.

Mais une légère bruine mouillait les bancs et ils continuèrent leur promenade le long de la clôture, entre des espaces noirs et des réverbères aux lueurs brouillées. Berthe s'appuyait avec lassitude au bras d'Albert; elle sentait sa petite fourrure humide autour de son cou. La tristesse de la maison où il faudrait revenir, le dégoût de ces rues, une sorte de remords et d'inquiétude la pénétraient avec le froid de la nuit et lui donnaient envie de pleurer, quoiqu'elle fût contente d'être avec Albert. Ils arrivèrent à la rue Lecourbe, pleine de fracas et de populace.

— Ce quartier est lugubre, dit Albert. Nous ne pouvons pas continuer une existence de vagabonds. Vous êtes fatiguée, il va pleuvoir. Allons chez Castagné. Je sais qu'il est sorti. Il m'a donné sa clef.

Elle se laissa emmener, comme sans penser, avec un sentiment d'abdication et de vague indifférence à toute chose. Dans la voiture, elle appuyait sa tête contre l'épaule d'Albert, silencieuse et les yeux fermés.

— Je monterai d'abord, dit Albert en se pen-

chant vers la vitre pour regarder la rue. Vous attendrez cinq minutes, puis vous entrerez hardiment. Si par hasard vous rencontrez le concierge, mais j'en doute, dites que vous allez chez madame Dauzac.

Albert se tenait sur le palier de Castagné. Lorsque Berthe fut entrée, il ferma la porte sans bruit et l'aida à ôter son manteau.

— Asseyez-vous là, dit-il avec douceur en arrangeant des coussins autour d'elle. Étendez-vous... êtes-vous bien ? Il faut vous reposer. Je vais préparer le thé.

Il alluma la bouilloire, porta une tasse tout près d'elle sur une petite table, poussa la lampe et arrangea encore un coussin.

— Êtes-vous bien ? disait-il tendrement, revenant sans cesse auprès d'elle.

Puis il chercha des biscuits, des raisins, ajouta une bûche dans le feu qui flambait en susurrant, versa le thé, rapprocha la table, et ses gestes attentifs avaient l'air de caresses autour de Berthe. Oui, elle était bien dans ce salon, dont ils habitaient un petit coin, éclairés d'une lumière douce, enveloppés de cette atmosphère de jolies choses et d'intimité qu'ils n'avaient jamais connue ensemble.

— J'ai des livres pour vous, dit Albert en prenant la tasse des mains de Berthe.

Il se dirigea vers un meuble, et revint s'asseoir

auprès de Berthe avec plusieurs volumes sur les genoux.

— *L'Éducation des Filles*... Fénelon, dit Albert en regardant un des volumes qu'il posa sur une chaise. Vous remarquerez le style; c'est bien pensé et c'est écrit. *De l'Amour*, Stendhal; j'ai pris ce livre pour quelques pages sur la femme à la fin du volume; j'ai mis une marque... Je vous trouverai une autre édition de La Rochefoucauld... une jolie reliure. Il faut lire ce petit livre avec vénération; nous serions moins Français sans lui... J'ai choisi ces livres sans ordre... Il en manque beaucoup, poursuivit Albert en retournant vers le fond du salon.

Il continuait à regarder les titres, debout devant le meuble.

— Vigny... très bien, Vigny. Ah! *Guerre et Paix*, saluons : un monde. *Adolphe*. *Méditations sur l'Évangile*. Quel écrivain!... *Le Désert*. Oui, j'ai mis quelques modernes pour vous distraire. Les *Comédies* de Musset — c'est un sage délicieux... Je vous en apporterai d'autres, dit-il en se rapprochant de Berthe; il faudra relire tout cela, quand vous aurez trente ans.

Il s'assit sur le bord du divan où Berthe était étendue dans sa robe foncée, avec son petit chapeau brun qui lui couvrait le front, le visage légèrement vieilli par la fatigue, mais les yeux très lumineux sous la clarté de la lampe, le regard pensif, profond, avec un air de bonté et de

bonheur presque grave, comme déjà mûrie par la vie, mûrie par lui.

Il la contemplait avec une expression de tendresse émue, et dit en lui caressant la main :

— Vous ne trouverez pas dans ces ouvrages une doctrine morale très précise. Je n'ai pas de doctrine, ni de vérité absolue à vous proposer... Et pourtant vous suivrez une doctrine... La vôtre. Elle vaudra ce que vous valez... Vous trouverez dans ces livres, que j'appelle les bons livres, des vues sincères et à peu près exactes sur l'homme. Vous apprendrez à aimer le style, qui est aussi de l'exactitude et de la sincérité. Vous reporterez sur vous-même et sur les autres un regard exercé, plus net, plus difficile... Vous saurez mieux évaluer les sentiments... Je n'ai pas peur d'assombrir votre imagination. Vous conserverez celle qu'il faut pour voir profondément la réalité, la beauté des choses nécessaires, comme dit Maurisset. Au moins, j'aurai éloigné de vous les corrupteurs : je crois que l'affinement de l'esprit est une bonne sauvegarde...

Il se tut en gardant la main de Berthe dans la sienne.

— Maintenant, il faut partir, dit-il.

Elle ne songeait plus au retour. Pourquoi un moment si parfait devait-il finir?

— Il pleut, dit Albert en lui apportant son manteau. La voiture vous attend. On vous mènera rue d'Audenge. C'est tout près de chez vous.

Elle retourna chez elle, emportant comme une image toujours présente l'impression de ce salon paisible et des yeux d'Albert si tendrement fixés sur elle.

Elle ôta son chapeau devant la glace, et, regardant son visage, elle pensa avec émotion qu'il l'avait aimée encore davantage, bien qu'elle fût laide aujourd'hui.

*
* *

Après le dîner, Albert emporta sa tasse de verveine dans la bibliothèque. Il ouvrit un volume de poésie, et remarqua la tête de son père qui ressemblait à celle de l'oncle Arthur quand il venait de se faire couper les cheveux.

M. Pacaris se leva. « Il retourne dans son bureau. Il ne peut même plus lire son journal. Le calme lui est insupportable. Il y a une lâcheté, une recherche d'aveuglement dans cette force... Que je le vois bien!... Il ne se doute pas de ce regard de fils qui le perce, lui qui me connaît si mal!... » songeait Albert, qui baissa les yeux et dénoua ses jambes croisées lorsque son père passa devant lui.

Albert lut une poésie, puis posa le volume pour boire une gorgée de verveine, et se dit : « Je déteste ces pleurards. Ils parleraient moins de leurs

peines s'ils avaient connu la tristesse... Maintenant je ne sais plus si la vie est triste ou gaie... Est-elle même sérieuse ?... Cette jeune fille m'appartiendra quand je le voudrai... Quel crime, quand on y réfléchit!... Mais, pour voir ce crime, il est nécessaire de réfléchir; pour me condamner, il faut que j'envisage mon acte d'un point de vue extérieur, artificiel, à travers l'opinion des autres. A moi qui ai vécu chaque instant de cette aventure, comme elle m'apparaît naturelle, innocente! En réalité tout cela n'a aucune importance ; il suffira que je conserve assez d'adresse et de mesure... Cette enfant est délicieuse... Je ne sais si je l'aime, mais elle m'enchante... Quelle douceur!... Cette verveine n'est pas mauvaise. J'en prendrai tous les soirs. J'ai presque le sentiment d'être heureux... L'instant présent nous donne assez d'agrément pour qu'on ait plaisir à vivre. L'instant présent! Il contient tout ce que la vie a de bon : la sensation qu'on existe — un bonheur de bête... Le reste n'est qu'une variété d'illusions : pensées, actions, désirs. Il a fallu que les religions nous procurent une raison d'être. Même le prestige de l'idéal...

— Pardon, dit Albert tout à coup, presque à voix haute.

Une parole d'Ensénat lui revenait à l'esprit. Elle éveillait en lui une quantité d'objections qu'il formulait en marchant dans la pièce, comme s'il s'adressait à son ami.

— Je t'accorde qu'un homme qui s'expose à

la mort, par exemple pour défendre son pays, avec une grande idée en tête : le devoir, la patrie, la société, et j'ajouterai son Dieu, je t'accorde que cette idée ne résistera pas à une marche de cinquante kilomètres et au dégoût de ses compagnons. Mais ce même homme se fera tuer volontairement, par simple fierté, devant un de ses camarades. Je veux dire que la vie est plus riche qu'elle ne le paraît dans notre catalogue des grandeurs.

« J'ai raison, se répéta Albert en s'asseyant. La vie est plus vaste... Je n'ai pas le droit de la condamner dans mon être que j'ignore... Je me jugeais coupable. Il serait criminel en effet de pervertir une jeune fille. En réalité, je respecte sa pensée. Je ne voudrais pas la vicier. Tout ce que je dis a pour objet son bien. »

De nouveau, il se souvint de la parole d'Ensénat sur la misère humaine. Il devinait, dans cette opinion qu'il n'avait pas voulu combattre l'autre jour, la mentalité mystique de son ami. Pour la première fois, cette croyance religieuse l'irrita chez Ensénat.

Il regarda sa montre, prit sa clef et dit à Hugot :

— Ne mettez pas le verrou : je reviendrai dans une heure.

Ensénat ouvrit la porte de la loge de la concierge.

— Est-ce qu'il y a des lettres pour moi ? dit-il en regardant la jeune fille.

Elle s'approcha de lui :

— Non, dit-elle.

Il parut réfléchir, regarda de nouveau la jeune fille avec un sourire timide, puis s'éloigna.

Il monta lentement l'escalier, s'arrêta comme s'il voulait redescendre, et brusquement gravit les dernières marches et entra dans sa chambre. Il alluma sa petite lampe. L'atmosphère pauvre de cette pièce lui plaisait comme une excitation au travail. Il s'assit devant sa table, mais, songeant de nouveau à la fille de la concierge, il ouvrit le volume des *Pages choisies* de Pascal. Il relisait souvent les phrases où Pascal cherche à raffermir sa foi hésitante et se reproche « l'usage délicieux et criminel du monde ».

Il tressaillit en entendant frapper, mais reconnut aussitôt Albert à la façon de pousser la porte.

— Tu travailles ? dit Albert.

— J'allais travailler, mais j'ai le temps. Je prépare ma conférence pour la fin de la semaine.

— Je dors mal quand je travaille le soir, dit Albert.

Brusquement, après quelques mots prononcés d'un air distrait, il parla de l'idée qui le préoccupait.

Ensénat détourna les yeux vers la table, d'un air gêné, lorsqu'il comprit qu'Albert abordait un sujet dont ils avaient toujours évité de parler ensemble. Il passait le bout de ses doigts sur ses joues rasées, comme pour effacer les contractions

de son visage, tout en remarquant le ton embarrassé, mais volubile et résolu d'Albert.

Lorsque Albert se tut, Ensénat dit avec lenteur, tâchant de surmonter sa nervosité :

— Tu prétends qu'un homme normal trouve dans sa propre nature, dans la vie bien comprise, des motifs suffisants pour agir avec noblesse... D'abord, j'écarterai ton exemple du jeune homme et de la jeune fille. J'ignore l'origine des scrupules du jeune homme. Je peux supposer qu'il respecte, comme tu dis, l'esprit de la demoiselle, pour des raisons très basses. J'ignore s'il ne cherche pas à la façonner selon son goût, pour ses propres commodités, sa tranquillité de futur possesseur. Il l'épousera peut-être... Donc, j'écarte ton exemple. Non, dit Ensénat, parlant tout à coup plus vite et avec animation, on ne trouve en soi qu'un complice et un flatteur. La vie nous corrompt insensiblement, quand on ne s'appuie à rien de ferme... Tous les commerçants... Mallet (Lestapis nous le disait chez toi), Mallet, qui a détourné des fonds et mérité cent fois la correctionnelle avec sa belle figure honnête et ses discours d'apôtre, se juge sincèrement le meilleur des hommes, une victime... Mon cousin Bourdel — le docteur Bourdel — enfin un nom dans la science, je me rappelle très bien sa mort. Il est mort d'un cancer. Mon cher, un étudiant lui aurait dit le nom de sa maladie... Il ne s'est pas douté qu'il avait un cancer! Il disait : « C'est de la tuberculose. C'est une question de temps. » La nature embrumait ce cerveau

lucide d'homme de science pour lui donner la force de vivre quelques jours... Tu cherches un principe de conduite dans la vie!... Mais la vie est un chaos de nuées, une eau fuyante qui reflète ce qu'on veut. Mais, mon pauvre ami! la vie est si vaine qu'on ne peut pas la regarder... Le penseur, le marchand, l'artiste, tous les hommes agissent, c'est-à-dire qu'ils tâchent de s'oublier...

Il reprit d'une voix émue et basse, avec une subite pâleur sous ses yeux :

— Mais il existe une vérité...

— Oui, je sais, murmura Albert en se levant.

Il ne voulait pas répondre et regarda attentivement une photographie sur le mur ; mais il dit, comme malgré lui :

— Tu critiques la vie en pessimiste heureux, parce que tu crois la juger des hauteurs d'un autre monde, mais tu ne sors pas de la vie. Elle a formé même ton rêve.

Soudain, sachant qu'il blessait son ami d'un coup irréparable, il dit d'une voix acerbe qui lui serrait le cœur :

— Ta peinture des misères de l'homme n'est pas complète. Tu oublies sa principale infirmité. Je vais te dire sa vraie misère : on l'endort facilement. Il suffit de contempler avec obstination un point qui brille, sans penser à autre chose...

« Quelle stupidité! mais pourquoi? » se disait Albert en rentrant chez lui. Il revoyait ce mouvement d'animosité contre son ami, puis le visage

attristé d'Ensénat, son silence, son air déçu, mais tranquille et comme résigné. « Je sais que j'ai voulu lui faire mal, » se répétait Albert. Il tâchait de se rappeler son raisonnement pour trouver une excuse dans l'évidente vérité de son opinion et l'erreur d'Ensénat. Mais c'est pendant la discussion seulement que ses raisons lui paraissaient fortes et sincères. A présent, il n'y croyait plus, et il ne savait même pas ce qu'il avait pensé. Il sentait que leur amitié était changée dans son essence, parce qu'une ombre avait passé entre eux; ils se reverraient encore, mais ils ne se retrouveraient plus. Cette sympathie trop délicate, formée par le temps et le soin des cœurs, faite de respect, d'intuitions infaillibles, de ménagements, de scrupules, s'était flétrie tout d'un coup.

*
* *

Lorsque Berthe n'avait pas de leçon l'après-midi, excepté ce cours qui lui permettait de sortir pour rejoindre Albert, elle restait à la maison sans rien faire, trop vibrante pour penser à lui. Elle s'installait dans sa chambre et entreprenait un ouvrage; cette attitude de recueillement, cet effort d'attention, concentraient son esprit sur Albert dans une sorte de somnolence ardente. Soudain, elle relevait la tête, surprise par l'heure, et il fallait qu'elle se dépêchât pour s'habiller.

Dans le tramway, bercée par le mouvement de la voiture, elle regardait la rue, les gens autour d'elle, sans même penser où elle allait.

Il l'attendait derrière la porte entr'ouverte. Quand elle arrivait, il reculait dans le vestibule, les bras tendus vers elle, et il lui prenait les mains d'un geste qui la tenait un peu éloignée, pour l'accueillir d'abord avec son regard émerveillé, qui se posait sur chaque détail de sa toilette et l'enveloppait tout entière; puis il ôtait sa jaquette, rapidement, les doigts embarrassés dans les agrafes, et la recevait avec cérémonie : « Du thé... Non?... comme vos mains sont froides. »

Elle avait toujours froid aux mains en arrivant, froid dans son corps, comme si tout son sang refluait à son cœur qui battait très fort. « Dans ce fauteuil, vous serez bien », disait-il avec douceur d'une voix éteinte par l'émotion.

Elle s'abandonnait à son baiser, puis elle retirait sa bouche comme tout de suite rassasiée, étourdie, étouffée par un flot trop violent, se contractant pour résister à l'envahissement de quelque chose qui l'effrayait. « Ne bougez pas », disait-il en la retenant sous son baiser, où elle restait enfin attachée, tandis qu'il la caressait lentement d'une main, comme pour faire descendre sur elle tout le long de son corps la volupté des lèvres.

Brusquement, il se relevait et marchait dans la pièce. Puis il revenait auprès d'elle, s'agenouillait à ses pieds, prenait sa main et regardait ses yeux brillants qui semblaient alors âgés, pleins de cha-

leur et d'expérience. Ils demeuraient ainsi, tous deux confondus, perdus dans ce regard immense, et lorsqu'ils détournaient enfin la tête, ils se taisaient, ou bien prononçaient une petite phrase insignifiante par une sorte de timidité.

Plus tard, Berthe s'apercevait qu'elle n'avait pas parlé ce jour-là ; auprès de lui, elle ne trouvait rien à dire ; toute parole semblait inutile devant ce grand sentiment d'amour, cette fusion parfaite des pensées, et elle cherchait seulement à se serrer davantage contre lui.

A petits coups discrets, il effleurait des lèvres ses paupières tièdes, son front, ses doigts, puis l'étreignait dans un baiser. Il s'arrachait d'elle brusquement pour marcher encore dans le salon, revenait plus calme, et, de nouveau, plongeait son regard dans les yeux brillants et profonds, cerclés d'ombre. Il l'interrogeait doucement en lui tenant la main : « C'est si étrange une jeune fille ! » disait-il. Mais elle ne répondait pas, toute renfermée dans un monde impénétrable, seulement plus pâle dans ses bras, plus glacée, les mains sans vie.

Elle rentrait chez elle épuisée, maintenant brûlante et fiévreuse, l'esprit tendu et pourtant vide, comme fatiguée d'avoir trop pensé, et de longs bâillements la soulageaient. Elle se couchait aussitôt après le dîner, et sentait la joue d'Albert, ses bras, tout son corps contre le sien ; elle aurait voulu prolonger cette impression, ressusciter l'heure passée, mais dès qu'elle avait songé à lui,

un instant, avec effort, elle tombait dans un sommeil lourd qui la gardait toute la nuit.

Le matin, en chemise, elle allait devant la glace, pâle mais fraîche, les yeux doux et grands, avec un air reposé, pur, un peu enfantin, et qui était comme la clarté de son cœur heureux et jeune.

*
* *

Debout devant sa commode, Berthe examinait ses blouses une à une, et jetait sur le lit celles qui paraissaient défraîchies. Elle retrouva le corsage de linon qu'elle portait la semaine dernière. « Il n'y a rien à faire, l'étoffe est déchirée », se dit-elle en regardant un accroc dans la mousseline. Elle remit le corsage tout au fond du tiroir, et, songeant à Albert avec un sentiment de honte et de révolte, elle se dit : « Je n'irai plus chez Castagné. » Elle perdait sa fierté, son indépendance ; elle se dégradait par cette soumission. Et puis, Albert avait changé. Maintenant elle retrouvait en lui l'homme qu'elle détestait quelquefois à Noizic : un être brutal, avide, et tout plein d'une rage bizarre. « Je n'irai pas chez Castagné ce soir », se dit-elle de nouveau, et elle cessa de penser à Albert.

Comme délivrée d'un souci, contente, alerte, elle mit son armoire en ordre avec soin, puis étudia son piano et relut un de ses cours.

A quatre heures, quand elle rentra à la maison, elle prit ses cahiers de musique pour réparer des pages déchirées depuis plusieurs mois. Elle étendit un journal sur la table du salon et découpa un bout de papier avec les ciseaux d'or de madame Degouy, sans hâte, comme si elle avait beaucoup de temps pour achever ce travail; mais tout à coup elle sentit qu'Albert l'attendait. Elle sortit du salon, mit rapidement son chapeau et dit en passant devant Hortense : « Je vais chez les Bonifas. »

Elle marcha très vite jusqu'à la rue Pérey. L'omnibus venait de partir. Un cocher lui fit signe et elle monta dans la voiture : « Je lui parlerai ; il comprendra qu'il se méprend sur moi », se disait-elle, regardant l'heure à chaque horloge par la portière. Elle imaginait un long discours digne et sévère, dont elle se répétait sans cesse les premières phrases avec emportement. Elle se représentait le fauteuil où elle serait assise, ses gestes, son attitude en face d'Albert.

Lorsque Albert ouvrit la porte de l'appartement de Castagné, elle remarqua aussitôt son regard soucieux.

— Vous m'attendiez, dit-elle un peu inquiète en cherchant à deviner sa pensée.,

Il ne semblait pas s'apercevoir de son retard. L'air songeur mais calme, avec une réserve inaccoutumée, comme gêné, il entra au salon avec elle sans l'embrasser.

— Vous n'avez pas eu trop de difficultés en chemin ? dit-il, Il fait chaud ici...

Il ouvrit la fenêtre, puis la referma.

— Ce bruit est désagréable, dit-il. Votre sœur ne viendra pas cette année ? C'est vrai, elle attend un bébé. C'est pour septembre. Irez-vous à Noizic au mois de juillet ?

— Mais non, dit Berthe, qui s'apercevait qu'Albert parlait en songeant à autre chose. Je vous ai dit que maman voulait passer l'été au bord de la mer.

Elle se tut, embarrassée à son tour par l'air distrait d'Albert.

— Écoutez, fit-il soudain. Je voulais vous dire...

Il s'approcha de Berthe en souriant :

— Vous doutez-vous que vous êtes en danger ?

Il ajouta avec gravité, après un long silence :

— Je ne sais pas si vous comprenez ce danger ?

Il s'assit et, se tenant un peu éloigné de Berthe, sans lever les yeux sur elle, il dit d'une voix hésitante :

— On ne prépare jamais les jeunes filles... Il est vrai qu'elles sont en général moins exposées que vous. Pourtant, on devrait les instruire de bonne heure sur les côtés physiques de l'amour... la nature... Vous qui suivez une voie un peu particulière, vous ne devez pas ignorer... Mais peut-être savez-vous déjà... Je ne m'en rends pas bien compte... Il y a une région de votre pensée tout à fait obscure pour moi...

Il la regarda avec tendresse.

— Soyez plus confiante... Vous m'apparaissez

tantôt comme une femme... tantôt comme une enfant. C'est très nouveau pour moi une jeune fille... Je voudrais voir plus clair en vous...

Il prit un livre sur la table, l'ouvrit à une page qu'il avait marquée, et le tendit à Berthe en restant debout près de sa chaise.

— C'est *le Rouge et le Noir*, dit-il. Lisez ces lignes. Seulement ces trois lignes que j'ai soulignées... Dites-moi ce qu'elles signifient, exactement? D'abord, ont-elles un sens pour vous?... Je vous en supplie, dit-il avec douceur, répondez-moi... Dites simplement : oui ou non... Ou plutôt faites un signe de tête... Un signe de tête qui voudra dire : Oui, je comprends parfaitement.

Il se pencha pour regarder Berthe qui restait comme indifférente.

— Vous ne voulez pas me répondre?... Pas un mot?... Pas un signe?... Que vous êtes obstinée!... Eh bien! venez ici, fit-il en s'asseyant près de la table. Je vais vous parler comme si vous ne saviez rien... Asseyez-vous là, dit-il avec une grande douceur dans la voix. Regardez ce papier... Vous voyez, je suis beaucoup plus intimidé que vous, fit-il en reprenant sa respiration. Ne vous effrayez pas... Je vais d'abord vous parler des fleurs.

Elle voulait crier : « Je sais! » pour qu'il se tût et de peur de savoir. Elle restait accoudée à la table, les yeux fixés sur la petite pendule d'écaille, sans bouger, impassible, comme pour s'enfermer davantage en elle-même, s'écarter d'Albert, se re-

tenir d'entendre, épouvantée par la vie, par ces choses qu'elle croyait vaguement savoir sans jamais y penser; et qui lui paraissaient, surtout en ce moment, si abaissantes et si inutiles.

Mais il exigeait qu'elle écoutât; sans doute que c'était nécessaire, puisqu'il parlait d'une façon si sérieuse, et, parmi tant de dégoût et d'effroi, elle entendait sa voix apaisante, elle sentait sa tendresse, sa douceur, comme une protection plus chère.

*
* *

Berthe avait ce jour-là une nouvelle robe, longue et droite, couleur de sable. Elle se tenait debout près de la cheminée, une tasse de thé à la main.

— Vos petits gâteaux sont excellents. Mais répondez-moi! dit-elle en souriant, et, de sa main libre, avec un geste taquin, elle passa les doigts devant les yeux d'Albert pour détourner ce regard enthousiaste qu'il fixait sur elle depuis un moment.

— J'admire votre joli corps souple.

— A combien de femmes avez-vous dit la même chose? fit Berthe, les yeux baissés sur le bout de son soulier verni.

Elle avait prononcé ces mots distraitement, tout à coup, avec un sourire malicieux, pour cacher

un peu d'embarras, mais sans penser qu'il pouvait aimer d'autres femmes.

— Je veux vous répondre avec sincérité, dit Albert en se levant. Depuis l'âge de douze ans je n'ai aimé personne.

Il s'assit aux pieds de Berthe et poursuivit en lui caressant la cheville :

— Voyez-vous, il me semble que je dois vous dire toute la vérité sur moi... Une vérité absolue, minutieuse... Ah! il y a longtemps! j'avais vingt-trois ans, j'ai eu — ce fut la seule fois de ma vie — comment dire ?... le mot est bien gros pour quelques jours — disons : une liaison de quelques jours.

Il songeait à la fleuriste de la rue Vaneau, mais il substitua à cette image trop vulgaire le souvenir de madame Verneuil.

— C'était une dame que j'avais connue à Saint-Malo. Je l'ai retrouvée par hasard, à Paris, au théâtre...

Il regarda Berthe, craignant de la blesser par un aveu trop brusque. Il s'attendait à des questions inquiètes et pressantes, mais elle conservait un air calme, un peu intimidé, et il semblait que cette conversation l'ennuyait. Elle ne paraissait pas comprendre. Pour lui faire sentir plus exactement ce qu'il voulait dire, il exagéra ses torts.

— Cela dura un hiver, dit-il.

Abandonnant ce sujet, il se releva, et dit :

— En somme, tout cela n'est pas grave et vous voyez que ma confession tient en peu de mots.

Pourtant, ne me jugez pas trop favorablement. Je n'ai aimé personne, mais je ne vaux pas cher... Au moins je vous l'avoue, dit-il, et, s'agenouillant auprès de Berthe, il lui prit la main. Oui... J'ai perdu trop de temps auprès des femmes à croire qu'elles me plaisaient. On peut me distraire facilement. C'est toujours ce qui m'a effrayé dans le mariage...

Elle aimait ces moments où il parlait sur un ton de confidence et de sincérité, avec la caresse si profonde de ses mains dans les siennes. L'air songeur, regardant le tapis, elle dit :

— Je ne comprends pas qu'on fasse du mariage une espèce de tyrannie... Il me semble que chacun doit se donner en conservant sa liberté, sa personnalité...

Albert écoutait avec plaisir ces paroles de Berthe, remarquant que depuis quelque temps elle pensait souvent comme lui.

VII

Madame Degouy avait décidé de passer l'été au bord de la mer avec les enfants d'Emma. Berthe accepta l'idée de partir et de ne pas revoir Albert cet été, comme si elle était contente de se délivrer un moment de lui, de revenir à elle-même, de réfléchir, de reprendre haleine dans un trop grand bonheur.

A Médis, devant ce monde nouveau de la mer, elle éprouva d'abord un sentiment de paix; elle oubliait la ville, l'attente fiévreuse, cette espèce d'étouffement de l'amour.

Elle se baignait le matin et, avant d'entrer dans l'eau, elle s'étendait sur la plage tiède. Elle enfonçait ses mains dans le sable qu'elle ramenait sur ses jambes nues, pailletées d'une poudre brillante ; ce jeu lui rappelait une sensation d'enfance et elle retrouvait, un instant, son cœur léger d'autrefois. Puis elle pensait à Albert, et se relevait avec un petit soupir.

Les premiers jours, elle évita de rencontrer les Bercher. Elle faisait jouer les enfants d'Emma, comme s'il n'existait plus d'amusements pour elle, surveillait Charles, habillait Jeanne, l'air toujours grave et distrait. Quelquefois, après dîner, madame Degouy emmenait les enfants sur les rochers. On distinguait à peine la mer sous une lueur d'étoiles, au bord des rochers noirs. Berthe marchait lentement, à l'écart; dans cette nuit, elle sentait Albert à côté d'elle, comme s'ils se promenaient ensemble sans parler.

A onze heures, le matin, elle se trouvait toujours dans le jardin. Au tintement de certaines clochettes, elle ouvrait le portail. Le facteur traversait l'avenue, s'arrêtait devant une villa; elle s'approchait le long d'une haie de tamaris, la gorge serrée d'impatience.

— Vous n'avez rien pour nous?

Elle emportait sa lettre qu'elle lisait d'abord très vite, d'un regard à peine posé sur les mots, pour ne pas épuiser ce plaisir tout de suite, et elle se dirigeait du côté de la campagne, à travers la forêt de pins, et marchant longtemps avant de reprendre sa lettre.

Elle lui écrivait le soir, dans sa chambre, à la lumière d'une bougie; les paroles montaient à ses lèvres, et elle les murmurait d'une voix ardente et rentrée qui l'épuisait comme des cris.

Solange arriva à la fin du mois; Berthe allait la rejoindre quelquefois sous la tente des Bercher.

Dès qu'Abrial apercevait Berthe, il sortait de

la tente et commençait à parcourir la plage pour chercher une chaise.

— Vous prenez beaucoup de peine pour moi, disait Berthe en souriant avec une légère coquetterie, où se mêlait un peu de cruauté pour l'absent et un peu d'orgueil, comme si elle voulait rejeter la sujétion amoureuse, reprendre son indépendance à l'égard de l'homme qui avait tant de pouvoir sur elle.

Lili Bercher cousait sans lever les yeux. Bets, qui venait de passer un an dans une école anglaise, apprenait des tours d'adresse à Rodolphe Bercher, puis sournoisement creusait le sable sous le siège de Gardera. Brusquement, Gardera se cramponnait au fauteuil affaissé, en retenant le livre qu'il portait constamment sous le bras.

— Que vous êtes ennuyeux! disait-il, s'installant un peu plus loin, sans interrompre sa discussion avec mademoiselle Laurencin.

Berthe, joyeuse par ce beau temps, fermait son ombrelle en approchant de la tente, et jetait un coup d'œil malicieux sur le livre de Gardera ou les superbes souliers de Bets. Mais sa pensée se détachait de ces conversations, et elle retombait dans sa rêverie, les yeux distraits, l'air prostré. Tout à coup elle répondait à Gardera; elle parlait comme si Albert pouvait l'entendre, sans geste, parce qu'il aimait sa réserve. C'est à cause de lui, inconsciemment, qu'elle s'habillait avec tant de soin, et elle avait plaisir à mettre encore les robes qu'il préférait. En parlant, elle laissait pendre son bras

derrière la chaise, et elle sentait la main d'Albert lui saisir les doigts d'un frôlement rapide et dissimulé, comme à Fondebaud au milieu d'un groupe.

— Allons sur la pointe ! disait Berthe subitement.

Tous se levaient, sauf Lili Bercher, penchée sur son ouvrage. Berthe marchait en avant, à côté d'Abrial. Elle semblait entreprendre une longue promenade et gravissait la falaise d'un pas décidé ; mais bientôt elle rentrait à la maison et montait dans sa chambre, comme si Albert était plus près d'elle dans la solitude. S'il venait maintenant, de quel baiser jamais donné encore elle se suspendrait à lui ! Elle s'asseyait au bord du lit, puis s'approchant de l'armoire à glace, les bras tendus vers cette forme vivante, elle appuyait son front contre la surface froide.

*
* *

Un jour, aussitôt après le déjeuner, à l'heure brûlante où la plage est déserte, Berthe emporta un des livres que lui avait donnés Albert, et se dirigea vers la mer. En chemin, la paroi blanche du môle, le sable éclatant, un fourmillement d'étincelles sur l'eau l'enveloppaient de soleil ; mais l'air était léger, et la mer montante poussait ses flots enroulés avec un frais vacarme. Elle s'assit sous une tente et ouvrit son livre dans l'ombre étroite où la lumière d'alentour éblouissait.

Elle savait qu'Albert aimait ce livre et elle y cherchait une trace de sa pensée. Elle croyait deviner les passages qu'il préférait; elle les relisait pour goûter cet accord de leur esprit et entendait sa voix dans certaines phrases.

Vers le soir, une marchande de gâteaux s'approcha de Berthe. Levant les yeux, elle aperçut la petite Mathilde Bercher avec sa gouvernante.

— Tu vas manger un gâteau, dit-elle en prenant l'enfant par la main. Où sont tes petites amies?... La marée monte très haut ce soir. Nous allons bâtir un fort. Je vais chercher Carlo... Tu l'aimes bien, Carlo...

Une équipe de bambins fut vite en train, mais la petite Thérèse avait perdu sa pelle.

— Eh bien! nous allons jouer toutes les deux! dit Berthe. Tâche de m'attraper!

Elle s'enfuit, poursuivie par Thérèse, riait en se dérobant, s'arrêtait derrière une tente, puis courait plus loin avec une agilité d'enfant.

Elle s'aperçut qu'un homme l'observait. Il était grand, avec des cheveux gris, le visage rasé, et fixait sur elle ses yeux noirs d'un air obstiné. Elle s'arrêta, gênée, songeuse tout à coup, et retourna sous la tente.

*
* *

« Solange trouve que j'ai changé... Ce n'est pas de ma faute. Je l'aime... Comment est-ce arrivé?

Que fallait-il faire? Est-ce qu'on refuse sa vie?... La vie vous apporte ce qu'elle veut... D'autres sont calmes comme Lili Bercher dont le silence est vide et sage, et qui a l'air déjà résignée à son existence de femme parfaite, en brodant pour s'endormir... Moi, je l'aime. Et pourtant, on dit que j'ai l'air triste... C'est l'amour qui tend le cœur comme si on avait de la peine, comme un bonheur trop lourd... »

Berthe songeait ainsi, marchant le long de la mer. On était à la fin de septembre, et rien n'indiquait l'automne dans les herbes rares et toujours flétries, les ronces, les chênes verts entassés jusqu'au bord des rochers en petits bois touffus dont le feuillage rebroussé garde la forme du vent; mais une rougeur plus intense s'amassait au couchant et colorait le jour diminué d'un rayonnement triste.

Sortant d'un sous-bois déjà sombre, Berthe s'assit au bord d'une conche où flottaient de lumineuses dorures.

Quand elle était enfant, ces fouillis de branches lui paraissaient immenses, effrayants, et pleins de retraites sauvages. Elle apercevait quelquefois Essener et Marie Brun qui passaient à cheval, au loin, ou bien remontaient par ce sentier vers leur villa.

Maintenant, elle comprenait cet amour insouciant, cette force souveraine qui ne veut que son expansion et ses ravissements.

Elle rentra par les bois de chênes verts, baissant

la tête sous les branches, entre des fourrés sombres, et, dans la nuit feuillue, son pas éveillait par moments un court battement d'ailes comme un émoi de l'ombre.

*
* *

Albert rejoignit son père à Noizic, à la fin de septembre. Il n'avait pas averti Berthe de son arrivée, pour la surprendre, et il lui écrivit qu'il irait la voir le lendemain à Médis.

Elle allait vers l'endroit indiqué et marchait sans hâte en frottant contre son mouchoir ses mains glacées et moites; tout à coup, elle aperçut Albert sur la route. Elle remarqua le pardessus qu'il portait à son bras. Elle était si émue qu'elle sentait son visage vide d'expression, comme figé, et elle dut faire effort pour sourire.

— Vous avez emporté votre manteau, dit-elle d'une voix faible, et, levant les yeux vers lui, elle chercha l'homme qu'elle se représentait en lisant ses dernières lettres; elle avait un peu oublié sa figure, qui lui parut moins bien qu'elle ne pensait, et pourtant c'était à cause de ce visage qu'elle éprouvait tant de bonheur en ce moment.

— Il fait chaud, mais ce matin, à Noizic, j'ai eu peur de la pluie, dit Albert.

Il jeta son pardessus sur le bord de la route.

— Chérie! que tu es jolie dans tout ce blanc!

Il prit les mains de Berthe qu'il embrassa l'une après l'autre en l'attirant vers lui, et ils se regardaient, leurs visages très rapprochés, avec de petits rires.

— Tu as bruni... Cela te va bien...

— Allons vers la mer, dit Berthe qui parlait vite, tandis qu'Albert lui tenait la main. J'aimerais te montrer la côte où je me promène tous les soirs, mais j'ai peur de rencontrer les Bercher. Nous irons, par là, jusqu'à la plage de Talmyre.

La poussière de l'été, épaisse sur un côté de la route, couvrait les buissons. Au delà des champs moissonnés et plus flétris sous le soleil, surgissait, par intervalles, le bleu frémissement de la mer.

Ils arrivèrent à un bois. Pour éviter le sentier, ils s'enfoncèrent dans des fourrés de hautes fougères, si liés par leurs bras, si unis dans leur démarche, qu'ils traversaient les broussailles sans se séparer.

— Nous pouvons nous arrêter ici, dit Albert.

— Marchons encore, dit Berthe d'une voix troublée.

Ils longèrent un champ de vigne, puis un bois de pins.

— Maintenant je m'arrête, dit Albert en lui saisissant les bras, qu'il serra avec une légère crispation des doigts.

Elle détourna la tête, comme effrayée par le silence de leurs baisers, et continua à marcher.

Ils se rapprochèrent de la mer. Sur un promon-

toire de rochers éventés et brûlants, ils dominaient un long rivage ensablé d'une blancheur tendre et un peu rosée; l'Océan s'étalait vers la côte en nappes inertes à peine distinctes du bord de sable clair.

Ils descendirent sur la plage. Berthe tira Albert par la main et courut à l'assaut d'un haut rempart de dunes. Ils franchirent d'autres monticules de sable, plus tassés, semés de touffes de chardons, d'immortelles, de morceaux de bois mort qui semblaient à demi brûlés. Au creux des petits vallons blancs, on n'entendait pas la mer, on ne sentait pas la brise; on respirait une chaleur enclose, dormante, un arome sucré comme une odeur de soleil.

Ils arrivèrent à la forêt de pins. Berthe s'arrêta. Elle ne savait plus où aller. Elle s'assit, comme lasse d'une course inutile, comme vaincue, captive enfin de cette puissance qu'elle voulait fuir et qui l'entourait maintenant de trop de solitude. Elle ferma les yeux et Albert se pencha sur elle.

VIII

Lorsque Berthe revint à Paris, Castagné voyageait en Italie et elle ne pouvait plus rencontrer Albert chez son ami, comme l'année précédente. Ils se voyaient un moment à la nuit, en voiture, dans un jardin.

De ces embrassements courts et violents dont elle s'arrachait encore frémissante, elle conservait la sensation toujours vive. Loin d'Albert, elle demeurait sous l'impression d'un songe ardent, sans pouvoir se déprendre de ses caresses. Elle voulait le revoir. Elle avait besoin de lui parler; mais quand ils se retrouvaient, elle se taisait dans l'abattement des longs baisers inépuisables, et elle le quittait plus altérée et plus inquiète.

La nuit, sans dormir, elle se retournait dans son lit, cherchant une place fraîche; elle se levait, marchait pieds nus sur le parquet, d'après le conseil de madame Vidar, buvait un verre d'eau,

allait s'asseoir dans la salle à manger, puis retournait dans son lit quand un frisson la prenait.

— Quoi ! Qu'est-ce que c'est ? fit madame Degouy, une nuit, réveillée en sursaut par la lumière électrique.

— C'est moi, dit Berthe, je voudrais ton eau de fleurs d'oranger.

— Tu ne dors pas ? dit madame Degouy qui se souleva sur un coude, les yeux un peu égarés, ses mèches blanches et clairsemées aplaties contre la tête. Attends... va te coucher... Je te l'apporterai.

Vêtue d'un jupon, avec un châle qu'elle retenait sur ses épaules d'un mouvement des bras, madame Degouy entra dans la chambre de Berthe en tournant la cuillère dans un verre d'eau sucrée.

— Il faut dormir, ma chérie... dit-elle en arrangeant le lit, lorsque Berthe eut fini de boire. Il faut dormir... Tu penses trop... Tu te préoccupes... Je le vois bien.

Berthe écoutait, surprise ; est-ce que sa mère savait ? Elle avait l'air de comprendre. Jamais Berthe ne l'avait entendue parler ainsi. Elle disait des mots délicats, intimes, pleins de vérité profonde, et qui paraissaient se rapporter à l'amour, à sa fille, à elle-même, comme si l'ébranlement d'un réveil ébloui avait ranimé tout à coup une intelligence engourdie et le souvenir d'une expérience qu'on n'eût pas soupçonnée chez elle. Elle parlait avec tendresse et d'une façon si voilée

que Berthe n'osait pas l'interrompre, de peur de se trahir, et elle se laissait apaiser par cette voix si bonne ; elle ferma les yeux comme un enfant bercé et s'endormit d'un sommeil calme, heureux, purifié.

*
* *

Un matin, sortant de l'étude Malaval, Albert rencontra madame Quatrefage.

— Je viens d'acheter un remède pour Castagné, dit-elle en tirant un paquet de son manchon. C'est un remède merveilleux pour la gorge.

— Castagné est donc à Paris, dit Albert.

— Comment, vous ne le savez pas ? Il est rentré depuis huit jours avec une angine effroyable. Il va mieux maintenant. Je l'ai vu hier. Le pauvre garçon est à plaindre, tout seul, avec des domestiques.

— Je vais le voir, dit Albert en remettant son chapeau sur la tête. Voulez-vous que je lui apporte votre remède?

— Non! Je tiens à le lui donner moi-même. Ce remède est un secret de Mercanton. Vous pourriez le tuer.

« Étrange sollicitude! se dit Albert en montant dans le tramway qui le conduisait au boulevard Flandrin. Évidemment Castagné est un gendre en-

viable. Il y a longtemps qu'elle le choie... Après tout, pourquoi n'épouserait-il pas Odette? »

— Eh bien! mon pauvre ami, ça ne va pas? dit Albert en entrant dans la chambre de Castagné.

— Une angine, dit Castagné d'une voix éteinte et rauque.

Il se redressa sur son lit pour accueillir Albert.

— Ne te découvre pas, dit Albert en s'asseyant. Tu aurais dû me prévenir... Je vois que tu ne manques pas de boisson. C'est excellent... Beaucoup boire. Tu as demandé Natte?

— Non, dit Castagné à voix basse en touchant le col de sa chemise de nuit. Il habite trop loin... J'ai pris Mercanton. J'aurais dû me soigner plus tôt, mais j'étais pressé de rentrer.

— Tu as tort de parler. Je vais te laisser.

— Reste, dit Castagné d'une voix plus claire. Je vais mieux. Je me lèverai après-demain.

— Tu étais pressé de rentrer, et pourquoi?

— J'avais envie de revenir chez moi. En voyage, dans une ville, je songe toujours à la prochaine ville. Je suis resté cinq jours à Palerme, trois jours à Naples, deux jours à Rome. Au moins, ici, je suis fixé.

— Ici, tu es encore à l'hôtel. Sais-tu ce que je pensais en venant? Tu devrais te marier.

— Oh!... fit Castagné en agitant la main, tandis qu'il avalait avec effort, en grimaçant.

— Oui... te marier, justement parce que tu es Philippe Castagné. Tu as beaucoup de talent, mais tu es un paresseux. Il te faut une attache. Tu as

le malheur d'être riche. Il te reste le salut par le mariage, la réclusion, la bonne gêne familiale...

Il se penchait vers Castagné avec un air animé, prenant plaisir à agir sur cet esprit impressionnable.

— La liberté qui conduit aux aventures et à la flânerie ne vaut rien pour l'artiste. Un bourgeois peut se permettre une vie accidentée.

— Je n'aimerai plus, dit Castagné. Je ne peux pas oublier Hélène... A Bâle, figure-toi, j'ai cru l'apercevoir de mon compartiment dans le train qui était arrêté à côté de nous. Je suis descendu, j'ai laissé partir mon train. J'ai couru dans le wagon où il m'avait semblé la voir; j'ai couru, comme un pauvre chien qui cherche son maître

— Tu n'aimeras plus, répondit Albert en baissant le ton sous l'influence de la voix enrouée de Castagné, mais tu peux épouser une jeune fille qui te plaise... Une jeune fille attrayante... par exemple Odette Quatrefage... Elle est très belle, elle t'admire... Ce sera la meilleure des femmes... Une éducation!... As-tu remarqué comme elle a de jolies mains?

— Elle est déconcertante, dit Castagné. On dirait qu'elle ne comprend pas les plaisanteries.

— C'est une enthousiaste, une idéaliste! elle cherche un sens sérieux et sublime dans tes moindres paroles.

— Elle est très grande... dit Castagné avec un regard indécis, en se rappelant le visage d'Odette certain soir où elle souriait adossée au coffre à

bois du vestibule. J'aime beaucoup les femmes grandes...

— Vous avez des souvenirs en commun presque anciens; c'est un commencement d'intimité.

— Eh bien! je t'avouerai que j'ai déjà songé au mariage, dit Castagné en se soulevant contre son oreiller. Il est nécessaire qu'un écrivain se marie. J'ai connu l'amour, certes!... mais on ne connaît la vie que dans le mariage. Tant que cette expérience vous manque, on ne sait rien et on écrit des sornettes.

— Certainement, dit Albert sans écouter Castagné, il faut que tu l'épouses! Mais hâtons-nous. On veut la marier.

— Tu abuses de ma faiblesse.

— Laisse-moi faire. Je te sauve de la turpitude.

Albert s'était levé pour partir, mais il poursuivit avec passion, marchant dans la chambre :

— Il faut que tu sois guéri dans trois jours. J'arrangerai tout. Tu me remercieras plus tard... Tu ne trouveras jamais une pareille femme. Elle est bonne, charmante.

*
* *

Albert se proposait de rendre visite aux Quatrefage dans deux jours, mais le lendemain matin il ne cessait de penser à la surprise de madame

Quatrefage lorsqu'elle apprendrait que son vœu secret se réalisait par miracle. Il était curieux de voir l'attitude d'Odette. « Quel bouleversement dans cette âme paisible! » se disait-il en écoutant M. Lardit, qu'il suivait dans le bureau de Vagnièze. Brusquement, il quitta son cabinet et courut chez les Quatrefage.

Il monta l'escalier par grandes enjambées, sans attendre l'ascenseur.

— Mon père est à Rouen, dit Odette, qui s'avança dans le vestibule en reconnaissant la voix d'Albert.

— Et votre mère?

— Elle a été chercher Mercédès à son cours. Elle revient tout à l'heure.

Albert entra dans le salon.

— Alors, vous êtes seule? dit-il. Je voulais vous parler... Ne serons-nous pas dérangés ici?... Si nous allions dans le bureau de votre père?

— Dans le petit salon, voulez-vous? dit Odette d'un air sérieux, en regardant Albert pour deviner sa pensée. C'est donc bien grave...

Albert approcha une chaise du canapé où Odette s'était assise.

— Oui... fit-il en comprimant un léger essoufflement. J'ai une chose importante à vous dire.

Il regarda les grands yeux d'Odette qui se fixaient sur lui avec anxiété, puis il reprit :

— Avez-vous songé qu'un jeune homme que vous rencontrez quelquefois... un ami de votre

famille... que vous connaissez depuis longtemps, avez-vous songé que vous l'aimiez peut-être? Je vous épouvante... On se méprend souvent sur l'amour... On croit qu'il s'annonce par des impressions extraordinaires... Non. Quand on pense à une personne souvent, quand on la retrouve avec plaisir...

Il baissa les yeux sur les mains d'Odette, et reprit :

— Lorsque cet homme est estimé par vos parents et qu'il a de la fortune, de l'esprit, de la jeunesse, il ne faut pas attendre qu'une passion inouïe se déclare. Elle ne se produira jamais et on peut laisser perdre la seule chance de bonheur qui s'est présentée un jour à votre portée... Je vous parle comme un vieil ami, poursuivit Albert en touchant du bout des doigts la main d'Odette... Vous me trouvez brutal?...

— Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire, fit Odette d'une voix étranglée.

Albert se tut, puis il dit, comme à regret :

— Je vous parle de Castagné.

Odette parut subitement rassurée.

— Connaissez-vous donc ses sentiments?

— Vous supposez bien qu'il m'a autorisé à vous parler. Peut-être que j'ai devancé les mots que vous n'osiez pas prononcer l'un et l'autre. J'ai eu peur qu'une méprise ne vous séparât. Maintenant, laissez-moi vous dire toute ma pensée. On juge souvent ceux qu'on aime sur une fausse idée qu'on s'est formée de leur nature. On leur reproche en-

suite de ne pas s'y conformer et ce n'est pas de leur faute. Mais je sais que vous êtes très raisonnable. Castagné est un artiste...

Il s'interrompit soudain, et se retourna vers la porte du salon.

— Je crois que j'entends votre mère. Ne venez pas. Je veux lui parler seul.

Madame Quatrefage entrait dans la salle à manger lorsqu'elle aperçut Albert.

— Quelle surprise! dit-elle.

— Madame, je vais vous surprendre davantage...

Il la regarda en souriant :

— Je vous propose Castagné comme gendre.

— Qu'est-ce que vous dites? fit-elle en dégrafant nerveusement son manteau de fourrure. Castagné! Mais c'est un gamin!

— Ah! madame...

— Il a parlé à Odette?

— Non. Il est trop galant homme...

— Mon Dieu! dit madame Quatrefage avec un air de détresse, sans regarder Albert, ces enfants!... Qu'est-ce qu'ils ont fait!

— Excusez-moi, madame, j'avais cru comprendre... Excusez-moi. Je voulais vous consulter. J'ai dit à Odette... J'étais persuadé que vous m'approuveriez...

Mercédès ouvrit la porte.

— Laisse-nous, dit madame Quatrefage en ôtant ses gants rapidement, le visage consterné.

— Je suis désolé, madame... mais c'est réparable.

— Asseyez-vous, Albert... Non, je ne vous reproche rien. C'est une émotion, vous savez!... On se figure que nos enfants sont toujours des bébés. Tout à coup, j'ai vu Odette sortant de l'église. Que la vie passe vite, mon pauvre ami! Il me semble que je viens de me marier!... Je vois encore mon père dans ma chambre...

Elle se tut et soupira, puis reprit :

— Je lui souhaite plus de bonheur!... J'aime beaucoup Philippe. C'est un fils pour moi. Quand je l'ai soigné l'autre jour, il était si mignon dans son lit que je l'ai embrassé!... Mon mari rentre après-demain. Venez le voir un matin vers onze heures. Je ne lui dirai pas que vous m'avez parlé. Il sera enchanté, j'en suis sûre. Mais s'il pense que la chose a été complotée en dehors de lui, que j'y suis mêlée, il est si baroque...

Albert regarda la pendule.

— Oui, madame, mais je veux d'abord revoir Philippe.

— Il va mieux... ce n'est rien...

Elle reprit à voix basse dans le vestibule :

— Alors, venez jeudi matin. Parlez-lui tout bonnement comme vous m'avez parlé.

Madame Quatrefage traversa le salon, appela Odette, et entra dans sa chambre.

Debout en face de la psyché, elle retirait une à une les épingles de son chapeau, pendant qu'Odette s'avançait avec une attitude de coupable.

— Ferme la porte, dit madame Quatrefage, sans

se retourner, en passant un peigne sur ses cheveux. Albert m'a dit... je sais...

Elle regarda Odette :

— Vous ferez ce que vous voudrez! dit-elle d'une voix brisée, en s'asseyant tout à coup sur la chaise longue.

Devant l'émotion de sa mère, Odette éclata en pleurs, et s'agenouillant avec un élan passionné, elle s'accrocha au cou de madame Quatrefage.

— Maman! Je savais bien que cela vous ferait de la peine! C'est Albert... Je ne veux pas!

— Non, ma chérie... Je suis seulement émue... c'est bien naturel. Mais je suis contente, au contraire... Tu resteras près de nous... Je suis sûre que tu seras heureuse avec Philippe... On trouvera peut-être qu'il est trop jeune. Mon Dieu, ce n'est pas moi qui lui reprocherais son âge! J'ai bien plus peur de ces hommes desséchés, égoïstes, sans idéal, qui vous écrasent!... Il te comprendra, parce qu'il est jeune... Il n'aura pas que mépris pour tout ce qui est délicat, noble, vibrant dans un cœur de femme... Quand je me suis mariée, j'avais dix-sept ans. Ton père...

Mercédès avança dans l'ouverture de la porte sa chevelure ébouriffée et blonde surmontée d'un grand nœud noir.

— Vous ne déjeunez pas? dit-elle.

— Mets-toi à table! cria madame Quatrefage en l'éloignant du geste.

Elle poursuivit, exaltée et tout attendrie par ses réminiscences :

— Quand je me suis mariée, ton père était déjà vieux. J'allais tous les étés à Saint-Malo avec mes parents...

Odette, à genoux, les bras pendus à madame Quatrefage, les yeux brillants de larmes et de ferveur filiale, recevait dans un embrassement extasié ces paroles de confidence et d'abandon qui lui ouvraient le cœur maternel. En ce moment, elle ne songeait qu'au bonheur d'une intimité si nouvelle.

Madame Quatrefage s'approcha de la cheminée, et, relevant légèrement sa jupe, elle tendit au feu sa fine bottine.

— Nous étions une troupe de jeunes filles...

*
* *

— Vous connaissez son oncle, M. de Germinet, l'ancien gouverneur de Madagascar qui vient d'être nommé administrateur de la Compagnie du Nord.

Albert s'interrompit de nouveau, guettant un signe d'acquiescement dans le regard éteint de M. Quatrefage, puis il reprit en élevant la voix :

— Bien entendu que c'est M. de Germinet qui vous adressera une demande officielle. J'ai tenu à vous en parler d'abord, comme ami de Castagné... J'ai pensé que nous causerions plus libre-

ment... Tenez, j'ai inscrit ici — c'est très incomplet — quelques indications... Vous y trouverez à peu près les éléments de sa fortune.

M. Quatrefage mit son lorgnon et prit la feuille que lui présentait Albert. Son regard, voilé et pâle avant le déjeuner, se fixa sur le document avec une expression subitement aiguë. Puis il posa la feuille sur son bureau, négligemment, et, comme s'il n'avait retenu que ce détail :

— Batangara, dit-il en désignant un mot sur le papier, du bout de son lorgnon. J'ai huit titres de Batangara depuis plus de quarante ans. Je les garde comme souvenir... Comme fétiche. C'est pendant ma plaidoirie pour Batangara que Favre m'a remarqué... J'avais vingt-sept ans. Batangara était alors une bien petite société... Hogaire, le père de Lucien Hogaire, avait découvert sur sa propriété une source, une simple source d'eau pure...

D'un mouvement approbatif et respectueux, Albert hochait la tête à chaque parole de M. Quatrefage.

— Castagné, dit-il enfin pour ramener le vieillard au sujet de cet entretien.

M. Quatrefage ramassa une poignée de copeaux qu'il jeta sur les bûches, et, se courbant vers le feu, il étendit contre la flamme ses longues mains jaunâtres.

— Vous me dites que ces jeunes gens se plaisent, fit-il avec lenteur ; j'aimerais mieux que ce garçon

eût un métier... Il est riche, mais il faut une occupation... Un refuge honorable. On croit qu'une femme peut remplir la vie...

Il se redressa en souriant avec cette expression de finesse naguère charmante et qui maintenant grimaçait dans ses rides.

— On le croit quelques jours... Ainsi moi, qui suis un paresseux...

Il regarda Albert du fond de ses sourcils broussailleux pour jouir de la surprise de son interlocuteur.

— Oui, je suis un paresseux. Cela ne m'a pas empêché de plaider quelquefois, n'est-ce pas ? Eh bien ! moi, je ne regrette pas les obligations que m'a imposées mon métier... Une triste cuisine pourtant.

— Il est littérateur, dit Albert.

— Oui !.... la littérature !... Dans ce tiroir j'ai trois cahiers de poésies... Barboux m'a souvent dit : « Vous devriez les publier... » Pourquoi publier ?... Je considère que les arts sont la distraction de la vie... Aujourd'hui on ne songe qu'à se pousser. On travaille bêtement. On ne sait plus vivre... Moi, je suis un original...

Il se tourna vers le mur.

— Regardez ce portrait de femme... Est-ce beau !... J'ai placé cette toile dans mon bureau pour la voir souvent. Quand je m'ennuie, je la regarde...

— Eh bien, dit Albert, M. de Germinet pourra se présenter ?

— Je déteste les cérémonies. Que Castagné vienne me voir tout simplement ; il restera dîner avec nous.

M. Quatrefage retint la main d'Albert dans la sienne et dit en souriant avec une expression naïve et rêveuse :

— J'ai été un prodigue, vous savez... J'ai ma fortune sur les murs. Je ne donnerai pas grand'-chose, et puis j'ai une autre fille.

— Certainement, dit Albert qui détourna les yeux, pendant qu'il reculait vers la porte.

***

Castagné avait l'habitude de chantonner dans son cabinet de toilette très sonore. Ce soir-là, en se rasant, il fredonnait d'une voix profonde, sans remuer les lèvres :

Il était un roi de Thulé
Qui jusqu'au tombeau fut fidèle.

Il posa son rasoir et, inclinant la tête sur la cuvette, il se baigna la face dans l'eau brûlante. Puis il tapota doucement ses joues avec une serviette, en chantant :

Margot ! Margot !
Lève ton sabot,
La valse commence...

Il traversa la chambre et choisit dans l'armoire une cravate noire, suivi de son domestique qui attachait ses bretelles.

Quand il fut habillé, son pardessus boutonné, il prit sa canne, puis retourna devant la glace pour arranger le foulard qui encadrait son visage légèrement poudré, et il considéra un instant dans l'ombre du chapeau ses yeux agrandis par quelques jours de maladie.

Il se rendait chez les Quatrefage pour la première fois depuis que son mariage était décidé. Il acceptait volontiers cet événement, quoiqu'il n'eût pas songé à le provoquer. Lorsqu'il se remémorait les moindres circonstances de sa vie, il y trouvait un bienfait d'abord méconnu, mais qui se révélait plus tard. Il semblait que le hasard s'intéressât au développement de sa personnalité et ne lui fournît que des accidents utiles. Il se laissait mener par les choses avec orgueil.

En ce moment, il n'arrêtait pas son esprit sur les conséquences de sa détermination, et se bornait à songer que son existence prenait un tour curieux. Il dînait ce soir avec une jeune fille qui lui permettrait quelques libertés. « Elle est vraiment très bien », se disait-il en se rappelant l'enthousiasme d'Albert.

— Le voilà ! dit madame Quatrefage qui s'élança vers le vestibule, tandis qu'Odette se réfugiait dans le petit salon.

— Je veux voir Odette, dit Castagné quand il put se dégager des embrassements de madame

Quatrefage. Elle m'intéresse beaucoup ce soir... Odette, fit-il en l'apercevant dans le petit salon. Pardonnez-moi... Je crois que j'aurais dû apporter des fleurs. Je suis un fiancé sans usages.

Il prit la main d'Odette en lui parlant avec douceur, et elle le regarda en souriant, comme pour le remercier d'être simple et amical, ainsi qu'elle désirait le retrouver.

— Albert ne vous a pas dit tous mes défauts, poursuivit Castagné ; mais il sait que je suis docile... Vous me conduirez...

Lorsque Castagné retourna dans le salon, madame Quatrefage s'avança précipitamment vers lui :

— Est-ce que M. Quatrefage est dans son bureau ? dit Castagné.

— Il n'est pas rentré encore... Raymond dîne avec nous ce soir. Je lui ai annoncé la nouvelle...

Raymond Quatrefage laissa retomber la grille de l'ascenseur et s'arrêta sur le palier pour relire la lettre qu'il tenait à la main. « Ça ne va pas », se dit-il avec écœurement en tirant la clef de sa poche.

A travers la porte vitrée, il aperçut Castagné en smoking et se rappela les fiançailles d'Odette.

Il songea qu'il pourrait peut-être décider son futur beau-frère à prendre la place de Brouty dans la nouvelle société, et cette perspective effaça tout d'un coup les âcretés de sa fatigue. Il entra dans le salon, le visage radieux.

— Je suis content ! dit-il en serrant les mains de Castagné, bien content...

Odette sortit pour parler à Mercédès. Elle rencontra M. Quatrefage dans le couloir. Il passait par la lingerie pour éviter de traverser le salon.

— Bonne odeur! dit-il en traînant le pas. Nous avons des foies de canard?

Odette entra dans la salle à manger, jeta un regard sur la table, selon son habitude quand il y avait des invités, redressa une fleur dans la corbeille et retourna au salon.

Sa mère était assise dans le fauteuil qu'elle occupait tous les soirs. Castagné et Raymond causaient près du piano.

Soudain, devant ces personnes tranquilles, et qui ne semblaient pas comprendre ce qui survenait de grave dans sa vie, Odette sentit comme l'effleurement d'une sorte d'angoisse. Mais Castagné leva les yeux vers elle avec un sourire si confiant que cette impression disparut tout de suite.

— Que racontez-vous donc? dit-elle en s'approchant des jeunes gens.

*
* *

— Nos fiançailles seront très courtes, dit Odette, qui causait avec Berthe dans le salon de madame Degouy. Nous pensons nous marier au mois de mars. Je ne t'ai pas montré ma bague?

Elle retira l'anneau de son doigt et le tendit à Berthe d'un geste modeste.

— Je ne devrais pas la porter encore. Nous ne serons officiellement fiancés que mercredi. Justement, je voulais te demander de venir dîner avec ta mère, mercredi. Nous tenons beaucoup à tante Jenny. Il y aura un oncle de Philippe : M. de Germinet, Albert — il a été si gentil pour nous ! — son père, tante Sophie, madame Célerier... Suzanne Dubroca.

— Je serai ravie, dit Berthe. Maman va rentrer tout à l'heure. J'ai peur que l'idée d'un grand dîner ne l'effraye. Elle n'a pas accepté d'invitation depuis la mort de papa.

— Nous la déciderons... ma chérie ! dit Odette en touchant le bras de Berthe. Crois-tu ? Lorsque nous étions chez Fortuny, je ne pensais pas que, la prochaine fois que je te verrais, je t'annoncerais mes fiançailles. C'est Albert... Suzanne n'a pas été surprise... Elle m'a dit qu'elle s'en doutait. Nous nous aimions depuis longtemps. Je me rappelle très bien... Il y a trois ans — on découvre ces choses-là plus tard — lorsque Philippe est venu à la maison après le tennis, un jour de brouillard, j'ai eu l'intuition...

En écoutant Odette, Berthe pensait à Albert, dont elle sentait encore les baisers sur elle. Est-ce qu'elle se souvenait, elle, du premier jour de leur amour ! Cet amour a grandi avec elle. Il n'a pas eu de commencement. Elle n'a pas de souvenirs et comme pas d'existence hors de lui. Et ces

dîners, ces visites, ces cadeaux, cette affluence banale d'étrangers qu'elle ne pourrait supporter autour d'eux, elle comprenait que tout cela c'était le mariage, et qu'elle n'épouserait jamais qu'un homme qui lui serait indifférent.

*
* *

M. Pacaris mangeait avec appétit, mais il ne remarquait pas l'excellente cuisine qu'on servait chez les Quatrefage. Il assistait à ce dîner comme à tant d'autres, parce qu'il acceptait toutes les invitations, sans distinguer le plaisir ou l'ennui que lui causaient ces distractions. Il répétait à de nouvelles voisines les phrases qu'il disait la veille sur les mêmes sujets. Depuis qu'il ne lisait plus, il prenait moins d'intérêt à ses propres paroles ; à force d'énoncer les mêmes opinions, il les sentait comme vides. Il n'avait plus de goût pour les idées, ni aucun sentiment bien vif, quoique ses jugements fussent toujours tranchants ; mais lorsqu'on abordait devant lui un sujet touchant à l'ordre social et en particulier aux questions ouvrières ou religieuses, il s'exprimait avec passion, pâlissait tout à coup, et sa parole, d'ordinaire si calme, devenait embrouillée.

— Connaissez-vous la pièce de Sicard? dit madame Quatrefage en regardant l'assiette de M. Pacaris.

— Oui, madame, je trouve que c'est un scandale de représenter une pareille immoralité sur la scène de la Comédie-Française. On nous déshonore devant l'étranger qui juge nos femmes sur de telles peintures. J'ignore votre opinion sur la littérature contemporaine. Moi, j'aime Balzac...

Il prit son verre et but une gorgée en jetant les yeux vers la jeune fille en blanc qui était assise à côté de son fils.

M. Quatrefage tendait l'oreille aux propos de M. Pacaris, sans le regarder. Il s'adressait à madame Célerier, mais ne parlait que pour être entendu de M. Pacaris, et, par chacun de ses mots, il cherchait à piquer ce collègue puissant qu'il ne pouvait souffrir.

— Je vais rarement au théâtre, dit-il sur un ton de supériorité indolente, mais j'ai eu grand plaisir à voir la pièce de Sicard. On a murmuré dans la salle. Aujourd'hui, le public est si fatigué par les affaires qu'il ne sait plus goûter la beauté.

Il regarda M. de Germinet avec un sourire vaporeux, et dit :

— N'êtes-vous pas de mon avis, mon cher Gouverneur général ?

Madame Degouy se tourna vers le plateau chargé de fruits qu'on lui présentait ; en prenant les ciseaux d'argent, elle contempla sa fille à la dérobée, avec un sentiment de tendresse et d'admiration mêlé à la sensation de solitude qu'elle éprouvait devant cette longue table brillante.

Berthe était placée à côté d'Albert. Elle apercevait les fiancés à l'autre extrémité de la table, entre les lumières du candélabre et la corbeille de fleurs.

— Le bleu lui va bien, dit-elle.

— Vous aussi, vous êtes belle, ce soir, dit Albert à mi-voix. Il me semble que Raymond s'en aperçoit.

— Raymond est très gentil, dit Berthe qui souriait malgré elle, un peu surexcitée par cette abondance de vie, cette joie chaude qui emplissaient son cœur.

Albert se tut, l'air hargneux; puis il murmura d'une voix bourdonnante où Berthe seule pouvait distinguer une parole :

— Nous ne pourrons plus nous voir chez Castagné.

— Berthe attendit que la rumeur des voix s'élevât de nouveau, et dit :

— Croyez-vous qu'il se doute?

— Non.

Albert regarda du côté des fiancés, mais il n'apercevait que le bras d'Odette.

— Que c'est sinistre un mariage! dit-il.

— Tout ce que mange M. Quatrefage est appétissant! dit Berthe, sans cesser de sourire. Regardez-le. Vous ne trouvez pas que cette poire qu'il palpe dans ses longs doigts a l'air délicieuse?

— C'est un vieux gourmand, dit Albert. Il pose pour l'amateur de tableaux, mais il n'a jamais aimé sincèrement que les bons plats.

Madame Quatrefage appuya le bout de ses mains sur la nappe, inclina la tête en regardant fixement son mari, et se leva tandis que le domestique retirait sa chaise.

Raymond offrit le bras à madame Hoëter, qu'il accompagna dans le salon.

M. Pacaris, qui refusait de s'asseoir, se tenait très droit auprès du fauteuil de M. Quatrefage. Albert voulait parler à madame Degouy, mais il se tourna vers M. Quatrefage.

— Vous étiez un grand fumeur autrefois? dit-il.

— Autrefois, mais à mon âge il faut se ménager. Je ne pourrais pas rester debout comme votre père... Je suis vieux...

— Il me semble que vous portez vaillamment votre âge, dit madame Degouy, avec un air aimable, en rapprochant son fauteuil.

— Je suis vieux tout de même, dit M. Quatrefage qui se penchait vers madame Degouy, mais de telle façon que M. Pacaris pût l'entendre. Je ne m'en plains pas, d'ailleurs. Il faut savoir vieillir tout bonnement.

Il appuya sa tête au dossier du fauteuil avec une expression de bien-être, ses petits yeux étrangement aigus et brillants après le champagne.

— Il faut devenir tout menu, tout ratatiné, tout sec... Se faire petit devant la mort, et elle vous oublie.

M. de Germinet s'éloigna vers le fond du salon en regardant les tableaux. Accoutumé à régner

depuis sa première sous-préfecture, il ressentait maintenant des froissements secrets dans les salons de Paris, où s'effaçait sa personnalité d'estrade et de présidence.

— Il paraît, monsieur, que vous possédez une étonnante collection d'ivoires? dit Raymond en s'approchant de M. de Germinet.

Dans le petit salon, les dames regardaient les cadeaux. Odette ouvrit une vitrine pour montrer à Suzanne Dubroca un vase offert par M. de Germinet et qui provenait du palais de l'empereur de Chine.

Berthe, qui observait Albert par la porte ouverte, se dégagea insensiblement du groupe et s'avança vers lui. Sa robe de gaze blanche, qui paraissait tout unie, s'animait, lorsqu'elle marchait, de petits volants superposés où scintillaient discrètement de menues perles, comme une rosée brillante.

Albert la regardait venir, blanche et gracieuse, élancée, avec sa coiffure un peu plus haute que de coutume.

— Vous avez l'air malheureux, dit-elle.

— Je n'aime pas mon prochain, dit Albert en reculant d'un pas derrière le pied d'une haute lampe. Dans ces réunions, je me sens sauvage, épineux, inhumain. Je trouve tous ces gens laids et sots, parce qu'ils me blessent sans le savoir. J'ai envie de fuir... Vous ne me connaissez pas... Vous ne savez pas combien j'ai pu souffrir lorsque j'étais enfant.

Elle jeta sur lui un regard éclatant et tendre, puis baissa les yeux.

— Vous n'êtes pas si mauvais, dit-elle.

Il serra les dents avec une sorte de reniflement amer.

Elle le regarda encore avec cette expression d'assurance radieuse qui voulait dire : « Je sais tout ce que vous croyez me cacher. Vous ne pourrez pas m'effrayer. Je vous connais. » Mais, apercevant madame Hoëter, elle se détourna vers la lampe et toucha l'abat-jour, comme distraitement, de son petit éventail de tulle pailleté, puis murmura sans regarder Albert :

— Moi qui t'aime tant ce soir!...

— C'est un fruit excellent, reprit M. de Germinet, qui parlait d'une voix toujours très douce depuis la mort de sa femme.

Raymond l'écoutait en s'avançant vers la porte du bureau, mais évitait de lui répondre.

— Excusez-moi, dit-il, je vais fumer un autre cigare.

En entrant dans le bureau illuminé par deux candélabres, il n'aperçut pas tout de suite Castagné et Odette assis sur le divan de cuir, derrière une grande gerbe de fleurs.

— Ne vous sauvez pas, dit Castagné, nous sommes des fiancés très sociables... Eh bien! vous avez vu mon oncle. Il vous a surpris?

— Que voulez-vous dire?

— Vous l'avez trouvé stupide?

— Vous êtes scandaleux! dit Odette en couvrant de ses doigts la bouche de Castagné.

Albert entra dans le bureau et ressortit aussitôt pour se placer dans l'embrasure de la porte. Il observait Berthe qui se tenait auprès de sa mère, dans le salon. Elle parut sentir l'appel de ce regard fixe, s'éloigna de madame Degouy, s'arrêta un instant devant le piano, puis s'approcha d'Albert.

— J'ai envie de t'embrasser, fit-il d'une voix sourde.

— Devant vingt personnes? dit Berthe en souriant de loin à Odette qu'elle apercevait derrière la gerbe de fleurs.

— Tu vas sortir par la porte qui est derrière moi, comme pour aller dans la chambre où sont les manteaux; je serai dans la pièce à côté... va vite...

Albert retourna dans le salon et entra dans la salle à manger. On préparait les plateaux de rafraîchissements. Il traversa le vestibule.

— Ici! fit-il à mi-voix, apercevant Berthe qui se regardait dans une glace.

— Non... c'est trop dangereux! dit-elle.

— Il n'y a personne... j'ai fermé la porte, fit-il en la saisissant avec violence.

M. Pacaris et Albert rentraient à pied par le boulevard Saint-Germain.

— Il fait froid, dit Albert, qui remarquait la

démarche mal assurée de son père. Veux-tu que nous prenions une voiture?

— Le froid est très sain, dit M. Pacaris en se raidissant contre une sensation de vertige.

Après un silence, il dit :

— Quelle est donc cette jeune fille que tu as l'air de connaître?

— Berthe Degouy?

— La jeune fille qui était auprès de toi à table...

— Oui, c'est mademoiselle Degouy. Tu l'as vue à Noizic. Elle est venue un matin à la Picauderie, il y a cinq ans, avec le jeune Chaurant. Tu ne te rappelles pas Chaurant? Un garçon qui t'avait plu.

— C'est elle? Vraiment?... Je me souviens d'une fillette... Quelle transformation!... Cinq ans!

— Natte viendra te parler cette semaine. Il a des ennuis avec Grosjean.

— Cinq ans! reprit M. Pacaris d'un air soucieux; qu'on change en peu d'années!

*
* *

Ce matin-là, quand il se plongea dans sa baignoire d'eau froide, M. Pacaris fut pris d'étouffements. Il sortit aussitôt de la baignoire et se frotta

le corps rapidement, comme pour effacer cette sensation d'angoisse. Il voyait dans la glace sa figure très rouge ; ses dents claquaient. Il se remit au lit, et bientôt ce malaise disparut.

Il descendit tard à son bureau, et se montra plus irritable que d'ordinaire. Vagnièze se garda bien de s'informer de sa santé, mais la connaissance qu'il avait acquise du caractère de M. Pacaris ne suffisait plus à lui éviter les bourrades.

M. Pacaris s'inquiétait en secret de sa santé et ne s'en plaignait jamais. Il disait que la volonté et l'acharnement au travail sont les meilleurs remèdes pour l'homme énergique. En réalité, il cherchait à se dissimuler son mal.

Cependant il profita de la visite de Natte pour le consulter, comme si un ami de collège qu'il tutoyait ne pouvait rien découvrir en lui de redoutable.

— J'éprouve cette gêne surtout lorsque j'ai parlé, fit-il d'une voix altérée, son large torse à nu, le cœur battant très fort, tandis qu'il sentait l'oreille fraîche de Natte appliquée contre sa peau.

Il ajouta d'un air humble, comme pour influencer le médecin en sa faveur :

— C'est tout naturel.

Albert était descendu sur le trottoir et marchait devant la maison pour interroger Natte plus librement lorsqu'il sortirait.

— Comment le trouvez-vous ? dit-il en rejoignant Natte au moment où il montait en voiture.

— La circulation n'est pas excellente!... dit Natte. Le cœur est un peu fatigué. Il se plaint de vertiges. Ce n'est rien. Il a besoin de repos. Manger peu. Pas de vin. Je lui ai conseillé d'aller passer un mois à Cannes.

— Nous ne le déciderons jamais à quitter Paris en ce moment, fit Albert.

— J'ai proposé Cannes, parce qu'il s'ennuiera moins dans un joli pays, mais il peut aller aussi bien à Fontainebleau. Il suffit qu'il oublie ses affaires quelque temps.

M. Pacaris résolut de quitter Paris immédiatement. Il voulait partir pour Cannes, et ne paraissait plus s'intéresser à ses occupations. Craignant une fantaisie, Albert lui conseillait de s'installer aux environs de Paris; mais c'est à Cannes que M. Pacaris entendait se rendre, comme si la ville désignée par le docteur possédait une vertu magique.

*
* *

Albert travaillait beaucoup depuis le départ de son père et allait souvent à Cannes.

Berthe ne comprenait pas ces raisons. Comment pouvait-il rester si longtemps sans la voir? Elle aurait voulu montrer à son tour un peu d'indifférence. Elle se reprochait de lui écrire trop souvent, mais tout ce qu'elle entreprenait pour se

distraire semblait ranimer son amour bourdonnant dans sa tête, enflammé dans sa chair, et comme tout répandu sur elle.

Elle songeait à sa robe pour le mariage d'Odette, indécise sur la teinte et sur l'étoffe, et elle multipliait les occasions de sortir, courant çà et là, ardente et fatiguée, s'épuisant avec une sorte d'âpre prodigalité, comme pour consumer des forces inusables. Elle souffrait de la tête chaque soir et ne dormait plus.

Une après-midi, elle demeura étendue sur le canapé du salon, les yeux fermés, sans bouger. Il semblait que le repos dilatait sa souffrance, mais elle ne pouvait remuer. « Si j'étais malade! » se dit-elle en pensant aux lettres d'Albert. Elle souleva sa tête, comme inondée de douleurs par ce mouvement, et, sans rien voir, à pas lents, avec l'air de porter un fardeau délicat, elle se dirigea vers sa chambre, ouvrit un tiroir de sa commode et jeta deux paquets de lettres dans la cheminée. Elle se baissa pour remuer les papiers qui brûlaient difficilement, et se redressa avec un afflux de souffrances dans la nuque.

. . . . . .

Berthe ouvrit les yeux et regarda ce grand feu tout près d'elle. Deux femmes en blanc parlaient à voix basse dans un coin de la chambre. C'était bien sa chambre... mais elle paraissait plus vide et les meubles étaient rangés dans un ordre bizarre. Sans remuer, le cœur battant à grands coups, la tête très lasse, elle cherchait à comprendre...

Son esprit luttait avec des objets de songe... Mais tout cela était bien réel... Elle ne rêvait pas. Elle était comme ligotée devant ce brasier et sentait des gouttes de sueur sur son visage. Elle se dit : « C'est l'enfer... Voilà... c'est dans cette chambre que j'ai vécu sur terre... Là, j'ai jeté ses lettres. Maintenant c'est un feu qui ne s'éteint plus et qui va me brûler toujours, sans que je bouge, parce que j'ai péché... Ces femmes, là-bas, me gardent... »

Elle voulait dire qu'elle souffrait, mais elle craignait de parler, et ces femmes semblaient l'observer avec défiance.

. . . . . .

Elle entendit la voix de madame Degouy et se crut délivrée d'un cauchemar... mais elle ne reconnaissait pas tout à fait sa mère dans cette personne qui lui parlait avec gaieté. « Maman était bonne et sensible; elle saurait ce que j'éprouve... Ce n'est pas elle... On ajoute cette souffrance à mon supplice... Je verrai son image, je lui parlerai et elle me répondra comme une étrangère. »

. . . . . .

Parfois, quand elle s'éveillait, elle retardait le moment d'ouvrir les yeux, songeant que peut-être elle allait retrouver sa chambre comme au temps où le lit était placé en face de la fenêtre. Mais une main saisissait son poignet : « Allons », disait une voix qui retentissait durement dans sa tête ; et elle comprenait que sa torture continuait, devant la fournaise, entre ces deux femmes méchantes.

. . . . . .

— On va vous lever aujourd'hui, dit une des femmes.

Elle apporta une cuvette pleine d'eau tiède et plaça un coussin sous le dos de Berthe.

Pendant qu'on nattait ses cheveux, Berthe, fatiguée par cette toilette, regardait d'un air résigné, au milieu de la chambre, le vieux châle de M. Degouy posé sur une chaise longue. Brusquement on découvrit le lit, on rejeta les couvertures qui avaient si longtemps pesé sur ses jambes, et elle sentit un souffle frais sur ses pieds nus, étrangement petits et blancs à la lumière. Elle entoura de son bras le cou de la femme et se laissa porter sur la chaise longue, la tête pendante.

Madame Degouy entra dans la chambre avec un essoufflement joyeux :

— Eh bien!... tu es contente!... ma chérie... Te voilà levée!

Elle s'assit auprès de Berthe, tenant un flacon qu'elle voulait faire respirer à sa fille.

— C'est de l'eau de Cologne, disait-elle de son air plein d'entrain. Tu aimes l'eau de Cologne? Couvre-toi. N'est-ce pas que ce châle est doux?

Berthe regardait fixement la porte. Elle se disait : « Tout à l'heure je m'enfuirai par là... Je saurai bien si je suis encore dans notre maison. Peut-être que je verrai Hortense et je lui parlerai. »

Avec précaution, épiant la femme qui changeait les draps, Berthe glissa une jambe sur le côté de la chaise longue, puis se dressa tout à coup avec

un grand élan vers la porte, et fit un pas chancelant. Elle aperçut dans la glace un visage de morte et retomba sur sa chaise longue, à demi évanouie.

Elle entendit la femme qui disait en la portant dans son lit : « Vous avez fait peur à votre mère... mauvaise fille! On ne peut pas vous laisser une minute! »

« Pourquoi a-t-elle eu peur? » se disait Berthe. Alors elle se souvint de la glace. Elle ressemblait à la fille de Robert Passera. « Je comprends, se dit-elle, je suis poitrinaire comme la fille de Robert Passera, et je vais mourir. »

Maintenant, toujours silencieuse, grave, elle se laissait soigner docilement, et les larmes coulaient sur ses joues. « C'est dommage, j'aurais voulu savoir ce que la vie me réservait, se disait-elle; mais je n'ai pas peur de mourir... Pourquoi maman ne pense-t-elle qu'à me distraire?... Je voudrais qu'elle reste auprès de moi, et la retrouver avec son vrai cœur, sa voix sérieuse. Ils n'ont pas l'air de comprendre... Nous sommes déjà séparés... Je vois ses yeux gais, ses soins futiles... »

Puis elle songeait à Albert, et elle chassait aussitôt cette image, comme une impureté sur son âme.

. . . . . .

Madame Degouy s'approcha du lit de Berthe :

— C'est Odette qui est là... Elle voudrait te voir.

La porte s'ouvrit très doucement et Berthe aperçut avec surprise la grande taille d'Odette.

Elle portait une fourrure que Berthe ne connaissait pas et un chapeau couvert d'aigrettes blanches.

— Eh bien!... ma chérie... dit Odette à mi-voix, en se penchant sur le lit. Tu vas mieux...

Berthe contemplait son amie d'un regard enfantin, extasié, sans comprendre comment elle se trouvait ici.

— Il y a longtemps que je ne t'ai vue, dit Odette qui souriait en se mouchant, les yeux voilés de larmes.

— J'ai eu la fièvre typhoïde.

— Mais tu es guérie, dit Odette en jetant un coup d'œil vers la garde.

Berthe était touchée de cet air de compassion qu'elle voyait dans le visage d'Odette et qui était si nouveau et si doux pour elle. Mais elle n'osait rien dire, et elle contemplai. le joli chapeau d'aigrettes dont elle ne pouvait détacher ses yeux.

— Tu as changé ta coiffure, dit-elle avec un faible sourire.

— Ah! tu l'as remarqué! dit Odette en portant la main à sa nuque. Oui, c'est Philippe qui aime mieux ce chignon bas... Tu sais que nous sommes mariés... Adieu, chérie... Je ne veux pas rester longtemps aujourd'hui. Je t'ai apporté quelques fleurs... des œillets...

— Adieu, dit Berthe.

— Elle se répétait : « Odette... Philippe... » sans très bien définir encore comment Odette avait pu venir. Elle prit les fleurs et les respira machinale-

ment; leur forte senteur piquante lui rappela les chaudes journées de Noizic, et le souvenir qu'elle voulait oublier l'envahit tout à coup.

Odette rejoignit madame Degouy dans le vestibule.

— Elle est changée, n'est-ce pas? dit madame Degouy en entrant dans le salon.

— Oui, dit Odette. On voit qu'elle a été très malade. Est-ce qu'elle a beaucoup souffert?

— Au début, surtout... la tête... Elle a eu le délire très longtemps et une agitation terrible. On ne pouvait pas la maintenir dans son lit.

— Vous avez été très inquiète? dit Odette en remarquant le visage fatigué de sa tante.

— Ah! ma chérie! dit madame Degouy avec un tremblement des lèvres, ses yeux ternes remplis de larmes.

Elle s'assit en s'appuyant à la table.

— Tu ne peux pas t'imaginer par quelles angoisses j'ai passé! Une nuit, on est venu me chercher... Elle était toute froide... On ne pouvait pas la réchauffer... Je l'appelais : « Berthe! Berthe! » et elle ne m'entendait pas!... Ta mère est venue le lendemain; elle a dû te l'écrire. Nous l'avons cru perdue.

— Oui... dit Odette à mi-voix en regardant madame Degouy avec consternation. Nous étions à Pise.

— Plus tard, c'est surtout sa tristesse qui préoccupait le docteur. On tâchait de la distraire. Il fallait éviter surtout qu'elle se doutât... On m'em-

pêchait de rester... Elle s'agitait facilement. Je ne la voyais qu'un instant. Elle avait toujours sa pauvre figure pâle, si triste, si grave.

— Elle sait maintenant qu'elle a eu la fièvre typhoïde; elle me l'a dit.

— Elle a dû le deviner... Ça ne fait rien... Elle est sauvée...

— Pensez-vous rester à Paris pour sa convalescence ?

— Nous irons à Noizic dès qu'elle pourra supporter le voyage. Il lui faut beaucoup de calme maintenant, un bon air. Elle se lèvera dans quelques jours. Nous partirons à la fin de mars... Et comment va Philippe ? Vous êtes revenus de voyage ?

— Nous allons nous installer, dit Odette en se levant. L'appartement n'est pas prêt encore; nous sommes descendus à l'hôtel.

Elle ajouta en se retournant avec une expression souriante et affectueuse :

— Je reviendrai bientôt.

*
* *

A Noizic, Berthe reprenait des forces. Les jours de soleil, elle s'asseyait sur la terrasse, enveloppée d'un châle, et marchait un moment au bras de sa mère ou d'Emma; il lui semblait qu'elle entrait dans une vie inconnue où elle goûtait pour

la première fois les merveilles de la lumière. Naguère, quand elle revenait à Noizic, elle y cherchait le souvenir de ses impressions d'enfant; à présent, l'âme rafraîchie et légère, elle découvrait avec ivresse une beauté nouvelle dans les choses.

Elle oubliait Albert avec le mauvais passé de fièvre et de migraines.

IX

Albert fit entrer M. Petitot dans son cabinet, en le priant d'attendre, et passa au salon.

— Vous avez reçu des nouvelles de mon père ? dit Albert.

— J'ai une lettre de Bargeton, dit Natte en marchant dans la pièce. Votre père m'inquiète. Il ne va pas mieux. Bargeton voudrait vous voir.

— Mon père m'a écrit. Il paraît content de son traitement. Est-ce qu'il irait plus mal ?

— Bargeton me donne peu de détails. Vous vouliez partir en août. Avancez donc votre voyage de quinze jours.

— Peut-être que ce climat ne lui convient pas ?

— Je ne vous aurais pas conseillé Dolonne. L'air est trop vif. Vous avez voulu consulter Amard. Il faut suivre maintenant ses avis. Je connais Bargeton. C'est un homme consciencieux...

Albert mit hâtivement ses affaires en ordre, pour une absence d'un mois. Il était si occupé par ses préparatifs qu'il oubliait le motif de son départ. La dernière lettre de M. Pacaris lui paraissait rassurante. Mais lorsqu'il fut installé dans son compartiment, il s'assit près de la portière, abaissa la vitre, et, regardant la campagne noire aux lumières fuyantes dans un souffle rafraîchissant, il pensa à la visite de Natte avec une angoisse nouvelle que semblait redoubler le mouvement du train.

Il faisait jour quand il descendit à la gare de Dolonne. Il se dirigea à pied vers l'hôtel. Dépaysé dans ce village endormi, sur cette route étrangère, il avait peur des choses qu'il allait apprendre et qui lui paraissaient maintenant plus certaines et plus difficiles à supporter. Mais il regardait le ciel d'aurore déjà bleu entre de beaux feuillages, et la sensation d'un air pur, agréable à respirer, se mêlait au malaise de l'inquiétude et de la fatigue.

Il traversa le vestibule désert, questionna un homme qui rangeait les chaises de la salle à manger, et monta vers la chambre de son père.

— Croyez-vous qu'il dorme ? dit-il dans le couloir, en s'adressant à une bonne.

— Vous pouvez entrer; il sonne d'habitude à sept heures.

— Alors, il va bien, dit Albert comme pour reprendre courage.

Il pénétra dans la chambre pleine de nuit et ouvrit les contrevents.

— Bargeton m'a annoncé ton arrivée, mais je ne t'attendais que ce soir, dit M. Pacaris d'une voix rauque et sourde.

D'un coup d'œil, Albert aperçut sur la figure de son père les traces d'un ravage mortel. Il s'approcha du lit avec douceur, comme intimidé par ce visage marqué pour la mort.

— Vagnièze s'occupe de Petitot... Je n'avais plus rien à faire... Mais je croyais trouver des montagnes dans ce pays, dit Albert sur un ton de gaieté, en se tournant vers la fenêtre.

— Les montagnes sont à l'autre extrémité du lac.

— Tu es satisfait de ton traitement ?

— Je prends des douches. Le docteur les donne lui-même. Des douches chaudes, très courtes. Il a essayé l'électricité...

En entendant cette voix d'un timbre si changé, Albert aurait voulu s'élancer sur son père, l'embrasser, pleurer, évoquer avec lui, gravement, ce jour si prochain où ils ne se verraient plus. Mais M. Pacaris, uniquement intéressé par les manifestations de sa maladie et les soins qu'il recevait, ne paraissait pas soupçonner ce que son fils regardait, et il poursuivait tranquillement son récit minutieux et lent.

— Je prends ma douche à dix heures. Descends déjeuner. Tu me retrouveras à l'établissement thermal.

Albert se promena dans le parc, puis entra dans l'établissement thermal pour parler au docteur

Bargeton. Mais le docteur ne pouvait le recevoir avant midi.

Il attendit son père dans le hall. M. Pacaris arriva après sa douche, et s'assit en soufflant.

— Maintenant il faut faire la réaction, dit-il.

Albert accompagna son père en lui parlant, pour le distraire, des affaires du Palais qu'il avait conduites depuis plusieurs mois; M. Pacaris ne semblait pas s'en soucier. Il s'arrêtait devant des vitrines qu'il contemplait tous les jours, revenait sur ses pas, au bout de la rue, et paraissait surtout attentif à saluer les personnes qu'il connaissait.

— Tu as des relations agréables? dit Albert.

— Je vois de Bléterie, un ancien trésorier payeur; Masmonteil, un ancien préfet. Nous venons de croiser le petit Say; il est très gentil.

*
* *

— Je crois qu'il va pleuvoir, dit Albert en se promenant un matin sur la terrasse de l'hôtel avec le jeune Say. Lorsque le vent souffle du côté du Jura, c'est mauvais signe... Dites-moi, fit-il en regardant le jeune homme au corps chétif et un peu difforme sous un costume très élégant, que pensez-vous du docteur Bargeton?

— Je vais vous dire, fit Say qui parlait sur tous les sujets avec une maturité d'esprit précoce, une sorte d'expérience universelle et désordonnée qu'il devait à la maladie, à la fréquentation des hôtels, aux lectures sur la chaise longue. Je vais vous dire : dans un avis médical, il faut surtout tenir compte du tempérament du médecin. J'ai vu Noguèze à son arrivée... Vous le connaissez ?

— Le pianiste? Je l'ai entendu à Londres il y a dix ans.

— Je vous le présenterai. C'est un artiste merveilleux. Il ne joue plus en public. Il a une maladie nerveuse.

— Il habite notre hôtel ?

— Oui. Il est en face de vous dans la salle à manger. Vous remarquerez un petit homme brun derrière la table qui était inoccupée ces jours-ci. Eh bien, Noguèze m'a fait la même question : Que pensez-vous de Bargeton?

— Je vous demande pardon de vous interrompre, dit Albert. Vous me parlez de cette table. J'ai voulu m'y asseoir, hier matin; je la préfère à la nôtre. On m'a dit qu'elle n'était pas libre. Est-ce exact?

— La table est prise par une jeune femme qui habite Genève. Elle s'est absentée deux jours. C'est une jolie femme. Vous ne regretterez pas votre place.

Albert était déjà accoutumé à l'aspect si différent de M. Pacaris. Lorsqu'il retrouvait son père à l'heure du déjeuner, il ne voyait plus sur son

visage l'affreuse menace qui l'avait tant ému au premier abord ; il remarquait seulement, avec une légère impatience, ses manies et les indices d'amoindrissement. M. Pacaris avait pris une façon de manger pensive et gloutonne dont Albert ne pouvait supporter la vue, et, pendant le repas, il détournait les yeux vers ses voisines.

On servait le dessert lorsqu'une jeune femme entra dans la salle, conduisant un petit garçon qu'elle fit asseoir auprès d'elle, à la table placée en face des Pacaris. « C'est la dame de Genève », se dit Albert. Il eut un sursaut en s'apercevant qu'il la connaissait. Sans la quitter des yeux, il cherchait à la retrouver dans ses souvenirs. Elle se pencha vers l'enfant, et Albert se rappela tout à coup, en l'apercevant de profil, qu'il l'avait rencontrée chez Castagné. C'était Juliette, la maîtresse de Bouillerie et de beaucoup d'autres.

— Je connais votre dame de Genève, dit Albert en rejoignant Say dans le corridor qui menait au fumoir. Croyez-vous vraiment qu'elle habite Genève?

— J'en suis sûr. Elle s'appelle madame Legranroy. Elle a épousé un riche vieillard. Elle a des dehors très corrects, mais j'ai des doutes sur son passé.

— Je vous demanderai de me présenter. Je ne crois pas qu'elle me reconnaisse, ni qu'elle désire se rappeler nos relations communes, mais elle m'intéresse.

— Elle va monter dans sa chambre aujourd'hui.

Quand il fait beau temps, elle se tient dehors toute la journée sur une chaise longue.

Par la porte ouverte, Say observait les gens qui sortaient de la salle à manger. Il quitta la pièce, puis rentra avec Noguèze qu'il présenta à Albert. Mais, sans prendre garde à Albert, Noguèze continua ses récriminations sur l'hôtel : ce pays l'ennuyait, il ne dormait pas, on lui avait donné une chambre près de la chaudière. Albert examinait ce petit homme en costume noir et pauvre, avec sa moustache teinte, et qui détournait la tête vers la porte d'un air inquiet, chaque fois que Say lui parlait.

— Il paraît que vous ne jouez plus, maître? dit Albert. Je vous ai entendu à Londres, autrefois. On avait annoncé Rubinstein. Vous l'avez remplacé...

Il questionna Noguèze sur sa carrière, avec des paroles flatteuses. Comme attendri au souvenir de son ancienne gloire, Noguèze dit tout à coup d'un air content :

— J'ai envie de jouer aujourd'hui!... Il y a un piano dans le petit salon...

— Ah! maître! dit Albert. C'est un piano épouvantable !... Même les petites filles le dédaignent.

— Ça ne fait rien, dit Noguèze.

Say annonça que le petit salon était vide. Albert prit un fauteuil. Say, debout contre un meuble, tenait sa figure dans sa main.

Assis devant le piano, le corps trapu, la tête

inclinée, avec un effort des muscles que révélait seulement son visage empourpré, mais immobile, Noguèze arrachait de l'instrument usé des sons nouveaux profonds et doux.

La porte s'ouvrit; madame Legranroy apparut et s'assit aussitôt en prenant un livre sur la table. Albert n'écoutait plus; il fixait ses yeux sur la jeune femme, tâchant de rencontrer son regard, qui se détachait du livre pour suivre le rêve musical.

— Tenez, dit Noguèze qui se leva brusquement tandis que madame Legranroy reprenait son livre, touchez mes doigts, fit-il en saisissant les mains d'Albert. Vous sentez?... J'ai les doigts glacés, comme morts... Cela m'a pris à Vienne pour la première fois, il y a cinq ans. J'éprouve d'abord une appréhension vague, puis mes doigts s'engourdissent; il me semble que je vais tomber.

— Tous les artistes ont de ces bizarreries. Mesco joue aux cartes avec sa femme jusqu'au moment de paraître en public, pour calmer son émotion, dit Albert en suivant Noguèze qui se dirigeait vers la porte, d'un air agité.

Albert revint sur ses pas; touchant le bras de Say, il dit à mi-voix :

— Voulez-vous me présenter?...

— Permettez-moi de vous présenter mon ami Albert Pacaris, dit Say en s'avançant vers madame Legranroy.

Elle regarda Albert avec un sourire discret, sans le reconnaître, et se tourna vers Say.

— Nous avons assisté à un beau concert, dit-elle.

— Je crois que vous habitez Genève, madame, dit Albert en approchant une chaise.

*
* *

Albert avait apporté une quantité de livres pour travailler pendant ses vacances, mais depuis dix jours son temps se passait à surveiller les allées et venues de madame Legranroy. Le matin, il marchait dans le vestibule, remontait l'escalier, épiait les personnes qui sortaient de l'ascenseur, et se trouvait toujours devant la porte de l'hôtel lorsque madame Legranroy sortait dans le parc. Après le déjeuner, pendant les heures de repos où chacun se retirait dans sa chambre, il allait s'asseoir dans le parc auprès de madame Legranroy, qui s'étendait sur sa chaise longue.

— Vous avez une façon de parler qui me rappelle un jeune homme que j'ai connu, lui dit-elle un jour.

— Vous voulez dire que je suis bavard. Je vous laisserai le souvenir d'un homme qui n'est pas du tout moi-même. Croiriez-vous qu'à Paris, il y a deux semaines, j'étais un personnage très affairé et très grave? Je suis devenu en quelques jours un enfant paresseux et qui ne songe qu'à vous parler.

Il tourna la tête vers l'hôtel.

— Je déteste ces fenêtres qui nous observent, dit Albert, qui emporta la chaise longue derrière un massif d'arbustes. Personne ne s'est aperçu de notre déménagement, fit-il en arrangeant la couverture sur les jambes de la jeune femme.

Elle prit un livre. Un souffle de vent écartait ses cheveux sur son front très découvert et parsemé de taches de rousseur.

« Elle n'est pas jolie, se disait Albert en l'observant. Elle est prétentieuse et sotte. Quel étrange appétit m'enchaîne à sa poursuite ! »

— Votre livre est bien captivant ? dit Albert, qui maintenait sa chaise en équilibre, sur un sol inégal, par un léger balancement du corps.

Elle abaissa le volume et regarda Albert en souriant, sans parler, tandis qu'il la contemplait avec une expression de ravissement.

Il se pencha vers elle tout à coup, mais il saisit seulement le livre qu'elle avait posé sur ses genoux. Il serrait le volume avec force en la regardant fixement ; puis, relevant la tête, il ouvrit le volume et feuilleta les pages d'un air songeur, comme honteux de sa propre timidité.

*
* *

— Vous ne savez pas que Noguèze est parti ? dit Say, qui ne paraissait pas disposé à regagner

sa chambre, quoique Albert continuât à marcher dans le couloir sans lui répondre, en le conduisant jusqu'au pied de l'escalier.

Dès qu'il eut quitté Say, Albert courut dans le parc.

— J'avais peur que vous ne veniez pas sans moi, dit-il en apercevant madame Legranroy.

— Il a bien fallu que je vienne, puisque vous avez transporté ma chaise longue ici. Mais je pars tout de suite si vous recommencez...

— Votre petit garçon ne dort pas aujourd'hui? Ah! vous voulez un gardien... Qu'est-ce qu'il fait ce bambin? dit Albert en regardant l'enfant agenouillé dans un massif.

— Il a découvert un trou et il se figure qu'il y a un serpent... Il l'a vu! dit madame Legranroy en riant.

— Qu'il reste là-bas! Pourquoi apportez-vous des livres, dit-il d'un ton caressant. C'est pour vous cacher de moi?... Vous n'avancez guère.

— La lecture me fatigue.

— Remarquez-vous que les romans nous décrivent une existence qui n'est pas du tout la nôtre? On prétend que les écrivains racontent leurs souvenirs, mais je n'en crois rien. Il faut présenter au lecteur une image qui s'adapte à l'idée qu'il se forme de la vie, et cette idée est tout artificielle.

— J'aime les livres gais, dit madame Legranroy en déplaçant le coussin derrière sa tête.

— Par exemple, les auteurs donnent une grande importance aux transitions. On annonce les événements de loin... Mais au contraire, dans la vie, les choses arrivent avec une facilité, une soudaineté étranges... Il suffit d'un mot, d'une rencontre... On est tout de suite jeté dans l'invraisemblable, et aussitôt accoutumé à ce qui paraissait impossible. Tout d'un coup, la plus vertueuse dame ne reconnaît plus son âme... Ce qui est vrai, c'est que les mains s'attirent tout de suite, pour rien, pour le plaisir d'une caresse qui est toujours nouvelle, un moment... et cela n'a aucune importance, pourvu qu'il y ait des arbres autour... N'ayez pas peur, dit-il en touchant les doigts de la jeune femme. Je vous parle de littérature... Vous avez une main que j'aime beaucoup...

— Etes-vous un écrivain? dit madame Legranroy d'une voix calme, en détournant la tête vers l'enfant qui courait dans l'allée, comme si elle ne voulait pas s'apercevoir qu'Albert lui tenait la main.

— Non... Je ne suis pas un écrivain... Je ne sais pas ce que je suis... Vous-même, qui êtes-vous?.... A Genève, sans doute, vous êtes une dame mariée, très austère... Comme elle est loin, cette dame de Genève! Sur cette chaise longue, en ce moment, dans cette ombre, quel âge avons-nous?... D'où venez-vous?... Hier, demain, comme tout est vaporeux, irréel... Qu'est-ce qui existe en ce moment, hormis cette caresse?...

Il abandonnait la main de madame Legranroy, puis la reprenait comme une chose tout de suite fondue dans ses doigts. L'enfant accourut vers sa mère pour lui montrer des vermisseaux qu'il avait recueillis dans une boîte d'allumettes. Albert écarta vivement sa chaise.

— Il ne faut pas toucher ces bêtes!... C'est affreux!... Va les jeter, dit-elle en se reculant sur la chaise longue, tandis que l'enfant lui tendait la boîte.

— Ce garçon est bien ennuyeux, murmura Albert lorsque l'enfant retourna dans sa cachette. Enfin, vous êtes contente, il vous a délivrée!

— Pourquoi pensez-vous que je sois contente? dit-elle en souriant.

— Écoutez, fit Albert d'un ton décidé, en avançant sa chaise, le soir on ne peut jamais vous parler, vous ne quittez pas les Lavergnolle. Bientôt, il faudra que je parte pour Paris... Je vous supplie de venir dans le jardin du château : je m'y suis promené hier après le dîner.

— C'est défendu d'entrer dans ce jardin.

— Ah! vous avez le respect des écriteaux, c'est très bien... On met défense d'entrer pour intimider la populace. Après neuf heures du soir, le jardin appartient à ceux qui osent y pénétrer. Il est magnifique. Il y a un banc de marbre sous un marronnier qui est grand comme la nuit. Dites-moi que vous viendrez, fit-il, les yeux pleins de désirs pour ce corps étendu, grêle, à peine dessiné sous la robe.

— J'irai peut-être un soir, s'il fait beau, dit-elle en se levant.

*
* *

« Un autre l'aurait amenée depuis longtemps dans ce jardin, se disait Albert. Aujourd'hui, il serait plus avancé que moi. Elle est facile à conquérir. Je le sais. Je lui plaisais les premiers jours. Maintenant elle me regarde avec défiance. Je l'inquiète par mes discours et mes subtilités. Mais je veux la prendre tel que je suis, à ma façon. Avec mon langage et tout mon esprit. C'est un luxe qui me nuit auprès d'elle et dont je ne puis me dispenser. »

— Vous n'avez pas voulu venir? dit Albert à mi-voix en s'asseyant, à côté de madame Legranroy, sur le canapé du petit salon.

Une jeune fille qui jouait du piano s'interrompit en les apercevant, puis se leva et sortit de la pièce.

— Que vous êtes cruelle! reprit Albert. Je vous attendrai encore ce soir. Hier j'ai marché dans le jardin jusqu'à minuit.

Comme fatigué de ce ton de prière et d'amour, il alla s'asseoir sur le tabouret du piano et aperçut par la fenêtre M. Pacaris qui sortait de l'hôtel pour sa promenade de l'après-midi.

M. Pacaris écrivait des lettres jusqu'à cinq heures, puis marchait dans la rue de la petite ville, escorté de M. de Bléterie et de Masmonteil. Il se tenait encore droit, et s'arrêtait à chaque pas pour parler, avec ses gestes habituels, mais une soudaine interruption d'activité, dans une société nouvelle où il était peu connu, le détachait si complètement de son passé qu'il perdait la notion de sa personnalité et jusqu'au souvenir de son ancienne existence.

Il aperçut son fils et traversa la chaussée en marchant avec précaution pour préserver ses bottines de la poussière. Albert emmena M. Pacaris vers la campagne. Il se reprochait de voir son père trop rarement et songeait que bientôt peut-être il regretterait de ne lui avoir pas consacré tout son temps. Mais en causant avec M. Pacaris comme il eût fait pour occuper un enfant, il pensait à cette faiblesse de l'homme qui est distrait par des futilités en ses derniers jours.

— Tu as vu Say aujourd'hui? dit M. Pacaris.

— Il est parti avec les Lavergnolle. Il paraît qu'il faut dix heures en voilier pour traverser le lac. Les Lavergnolle nous proposent de visiter le château. Il est étonnant ce Say. Il est malade depuis dix ans et il fait encore des projets. Il parle de sa guérison. Il veut entrer dans la maison de son père. Je crois que son père a d'importantes usines en Égypte.

M. Pacaris s'assit sur un banc, auprès du jardin d'un fleuriste.

— Say est malade, dit-il d'un air absorbé, tandis qu'Albert regardait le lac. Mais il est jeune...

Albert tourna la tête vers son père et comprit la pensée qui hantait M. Pacaris.

— C'est le bateau des Lavergnolle, dit-il très vite en étendant le bras vers le lac.

X

Le jardin perdait ses contours de feuillage. De la chambre de Berthe on apercevait les branchages des vergers voisins, le moulin de Grave, un horizon nouveau de peupliers et de lointains. Quand il pleuvait, les dames restaient auprès du feu; mais, à la première éclaircie, on retrouvait dans l'échancrure d'un nuage le bleu chaud de l'été.

Ce jour-là, après le déjeuner, assise au soleil sur une marche du perron, Berthe regardait le dessin d'un triton à crête que lui montrait son beau-frère.

— Allons! Je pars, mes enfants! dit Chappuis qui saisit Claire aux pieds d'Emma et l'éleva d'un bond au-dessus de sa tête de toute la hauteur de ses grands bras.

Berthe s'avança jusqu'au potager et s'arrêta devant une plate-bande pour cueillir des violettes;

elle les groupait une à une en un bouquet égal et serré qu'elle respirait à tous moments.

C'était l'heure où Emma avait un peu de répit et elle s'assit sur un banc au soleil.

— On ne dirait pas que nous sommes en décembre, fit Berthe qui revenait auprès de sa sœur. Tu as des cheveux blancs, ma chère...

— Tu ne les vois pas tous, dit Emma en relevant une mèche, avec un sourire un peu endormi et une légère grimace devant l'éclat de la lumière.

— Je t'envie d'habiter ici, reprit Berthe après un silence. J'avais oublié combien la campagne est agréable, même en hiver; il y a plus de beaux jours qu'on ne croit.

Madame Ducroquet avait dit une fois en parlant d'Emma avec madame de Brigueil : « Son mari la confine à la campagne. En réalité elle aime la distraction. » Longtemps Berthe jugea sa sœur sous l'influence de cette remarque entendue par hasard, et ne vit que pose et orgueil chagrin dans toutes les façons d'Emma. Mais cette année, partageant une existence dont elle sentait l'intérêt et le bonheur profond, elle comprit Emma, et une certaine intimité se forma entre les deux sœurs qui, pourtant, causaient peu ensemble.

C'était une surprise pour Berthe, le plaisir que lui donnait chaque heure jamais vide et cette saveur toujours nouvelle du dehors. Elle aidait Emma dans la maison, au jardin, faisait travailler les enfants, étudiait son piano, et ses calmes tra-

vaux l'occupaient sans l'absorber complètement, sans interrompre l'activité de sa pensée, plus réfléchie et plus mûre.

Lorsque Édouard rentrait de bonne heure, Emma et Berthe l'accompagnaient dans sa promenade vers le bois de Grave où les étourneaux, rassemblés d'abord en nuées tourbillonnantes au-dessus de la prairie, allaient s'abattre à la nuit.

En chemin, Berthe questionnait Édouard sur ce peuple des oiseaux qu'il observait constamment.

— Presque tous les oiseaux vivent en troupe l'hiver, dit Édouard. Au printemps, la tribu se disperse et ils s'en vont par couples.

— Ils s'en vont toujours par couples?

— Toujours... La troupe ne se désagrège pas subitement. En mai, j'ai aperçu encore de petites bandes persistantes. Il y a un conflit curieux entre l'instinct de société et la tendance du couple à s'isoler...

Il se tut brusquement; d'un signe il arrêta Emma et Berthe qui restèrent sans bouger contre le buisson, tandis qu'il avançait à pas prudents, sa lorgnette à la main.

Il avait renoncé à la chasse et abandonné ses volières, mais, à travers champs, ramassant une plante au passage, en arrêt dans un petit bois de pins, blotti sous des roseaux à l'aurore, il épiait un martin-pêcheur, une assemblée de pies, une mésange, et participait de sa place à la grande interrogation humaine.

Emma et Berthe sortirent du chemin en aperce-

vant Édouard qui revenait vers elles. Une traînée de nuages immobiles, au ras de l'horizon, éteignait le couchant. Emma prit le bras de son mari. Le long d'un champ, ils suivaient un sentier, invisible dans l'ombre roussâtre.

Édouard poursuivit :

— On ne pourra répondre aux plus simples questions avant beaucoup d'études. Pourquoi est-ce que le rouge-gorge chante en hiver, alors que la plupart des oiseaux ne chantent qu'au printemps, à l'époque des noces?... Le couple des rouges-gorges ne se dissout pas complètement à l'automne; il ne se mêle pas à une troupe, comme les autres oiseaux, pendant l'hiver. Le rouge-gorge reste cantonné aux environs de sa compagne; peut-être faut-il voir dans cette particularité la cause de son chant, dit Édouard, qui voilait ses explications pour la jeune fille, quoique d'ordinaire il parlât librement devant elle des choses de la nature.

Songeant à ses impressions d'enfant dans ce pays, Berthe se rappelait des parfums, des floraisons, des heures du soir et du matin qu'elle ne retrouvait plus. La nature semblait moins enivrante, plus démunie, même en sa belle saison. Mais Berthe découvrait d'autres sortes de plaisirs dans son esprit plus conscient et qui savait comprendre le charme d'un paysage d'hiver.

Souvent, elle allait sur les routes, enveloppée dans sa mante avec son béret rouge. Au chemin de Saint-Hilaire, une nuée de moineaux s'échap-

paient à son approche d'un grand buisson de ronces, et ils se rassemblaient un peu plus loin dans un noyer, pour fuir encore devant elle jusqu'à l'arbre prochain. Elle regardait l'eau trouble dans un fossé, l'éclat froid de l'inondation dans les prairies basses, un carré de labour, les fines ramures d'un taillis transparent. Dans ce paysage en grisaille, silencieux, appauvri, mais plus ouvert, plus recueilli, et comme ramené à ses lignes constitutives et fermes, elle se sentait plus détachée de l'ancien et coupable bonheur.

Le soir, elle marchait quelquefois jusqu'à la Seudre, du côté des marais qui reverdissent sous les pluies d'hiver. Quand le reflux limoneux gonflait la rivière, des barques rentraient, les voiles tendues, entre les rives d'herbe, et l'eau montante se répandait dans les terres par un réseau de fossés, emplissant au loin les viviers et les salines avec de faibles clapotis, des senteurs marines, une sorte de plénitude féconde. Le ciel était rouge au couchant, et, parmi les tertres obscurcis, la surface d'une pièce d'eau s'illuminait un moment.

En revenant vers la maison, dès qu'elle distinguait la silhouette du facteur dans la nuit, Berthe pressait le pas pour le rejoindre, subitement anxieuse, comme si elle attendait une lettre.

— Vous n'avez rien pour nous ? dit-elle un soir en arrêtant le facteur sur la route.

Elle ne voyait que ses mains éclairées par une petite lanterne dans la boîte où il cherchait le courrier des Chappuis.

Il luit tendit la grande enveloppe d'une lettre de faire-part. Elle l'ouvrit et s'approcha du réverbère qui surmontait la grille de l'usine à gaz. On annonçait la mort de M. Pacaris. Elle reconnut l'écriture d'Albert sur l'enveloppe.

« M. Pacaris est mort », se répétait Berthe, marchant très vite comme si elle avait hâte d'annoncer une nouvelle si incroyable. Mais, à la maison, elle monta tout droit dans sa chambre. Elle relut :

« M. Albert Pacaris, M. Arthur Pacaris, M. et madame Bosc... Les familles Dutastat, Pitavis... »; ses yeux revenaient sur le nom d'Albert et elle regardait longuement son écriture sur l'enveloppe.

Elle décida de lui écrire tout simplement, comme une amie qui comprenait sa douleur.

Elle s'assit à son bureau. C'était là, devant cette rangée de petits tiroirs, qu'elle avait écrit sa première lettre à Albert, intimidée, inquiète des pas qui s'approchaient. Elle se souvenait de cette lettre et le visage d'Albert qu'elle voyait autrefois revenait maintenant devant ses yeux. Mais ce n'était plus à cet homme qu'elle voulait écrire. Il avait disparu de sa vie. Et puis il avait dû changer depuis un an. Peut-être qu'il ne se souvenait plus d'elle. A présent il était malheureux, il ne pensait qu'à son père, il portait un costume noir. Elle tâchait d'imaginer un visage qu'elle ne lui connaissait pas : préoccupé, sombre, froid : mais elle ne trouvait rien à dire.

*
* *

La tempête éveilla Berthe au milieu de la nuit. Le vent bondissait contre la maison avec des coups sourds et des sifflements, puis s'apaisait par intervalles, et on entendait alors dans le vieux logis des rumeurs gémissantes, étranges, comme la vibration d'une porte qu'on secoue, un bruit léger de pas craquant dans l'escalier, le passage furtif d'une robe de soie.

Le lendemain matin, de lourdes nuées qui semblaient près de fondre en pluie passaient rapidement. Berthe sortit dans le jardin pour relever un rosier détaché de son tuteur; le vent soufflait dans sa robe et ses cheveux, et lui glaçait les mains. Elle retourna en courant au salon.

Une porte se ferma avec violence. A travers le plafond, on entendait un bruit de pas pressés et la voix irritée d'Emma qui dominait les cris pleurants d'un enfant. « Le vent les énerve, se dit Berthe. Ils sont tous désespérés ce matin. »

Madame Degouy entra dans le salon d'une démarche plus saccadée et trottinante que de coutume, et s'assit auprès de Berthe. Elle se plaignait de Rose qui cherchait querelle à Hortense; puis elle parla de la petite Claire qu'on nourrissait mal, des enfants qui la fatiguaient, de son appartement de Paris certainement rempli de poussière, et elle passait d'un sujet à l'autre avec un air soucieux

et une grande volubilité, sans qu'on pût discerner la cause principale de son agitation.

— Est-ce que tu veux revenir à Paris? dit Berthe.

— Ils font beaucoup d'économies, dit madame Degouy en regardant par la fenêtre avec un léger froncement de sourcils, comme si elle poursuivait son idée sans entendre la question de Berthe. Ils ont tort de garder Jean. Le jardin leur coûte très cher. Je m'en souviens des comptes du potager!

Berthe évita de renouveler sa question.

Elle venait de se coucher lorsque madame Degouy entra dans la chambre, une bougie à la main. Elle s'assit auprès de sa fille et déplia un papier.

— J'envoie encore sept cents francs à notre propriétaire.

— Ici, tu ne payes pas de loyer. Que nous restions à Noizic ou que nous habitions Paris, tu n'éviteras pas cette dépense pendant deux ans.

— Nous avons tout laissé en désordre.

— Tu ne réponds pas à ma question! fit Berthe avec impatience.

— Il fait froid dans cette maison.

— Réponds-moi! dit Berthe en se redressant sur son lit, tandis que madame Degouy se dérobait et regagnait sa chambre.

Berthe devinait, sous les prétextes que donnait madame Degouy pour revenir à Paris, les véritables motifs de cette détermination, qui tenait à des traits de caractère souvent observés. Madame Degouy ne se plaisait jamais longtemps à

la même place et elle se laissait influencer par Hortense, qui avait envie de partir. Lorsque Berthe se représentait ainsi les manies de sa mère, le retour à la vie ancienne dans leur appartement de Paris lui paraissait plus accablant, et elle sentait l'impossibilité de recommencer cette servitude où il fallait toujours se débattre contre un esprit déraisonnable et irritant.

—Pourtant maman est restée trente ans à Noizic, dit Berthe qui cherchait un appui auprès de sa sœur.

Emma répondait :

— Autrefois maman était chez elle à Noizic; c'est tout naturel qu'elle désire revoir son appartement après un an; plus tard vous pourrez vous installer ici... J'irai vous voir à Paris l'automne prochain.

Berthe comprenait les explications d'Emma, mais, dès qu'elle songeait aux raisons qui poussaient sa mère à partir, elle trouvait cette décision insensée.

XI

Quelques jours après son arrivée à Paris, Berthe fut invitée à déjeuner par les Castagné.

— Tu as bonne mine, ma chérie! dit Odette en l'embrassant. Que tu nous as effrayés! Cette affreuse maladie...

— Je vais très bien maintenant, dit Berthe en regardant autour d'elle... Laisse-moi admirer... Tout est beau chez toi!

— J'aime beaucoup la vue sur la Seine, dit Odette en s'approchant de la fenêtre. Je ne te montre pas le cabinet de Philippe... Il travaille encore... Un abominable piano nous a persécutés pendant les premiers mois. J'en souffrais pour Philippe. C'est le marquis de Touagne, qui habitait au-dessus de nous. Heureusement qu'il est parti.

Elle s'assit, et Berthe remarqua ses yeux qui

paraissaient agrandis dans son visage plus allongé.

— Ta convalescence a été courte, dit Odette en pâlissant subitement, sans cesser de sourire. Tu te rappelles ma visite... Tu n'avais pas l'air de me reconnaître.

— Je m'en souviens très bien. Tu étais la première personne que je voyais.

— La cuisinière est encore en retard, dit Odette qui fixait avec effort son regard trouble sur la pendule. C'est la faute de Philippe. Il sort toujours au moment du déjeuner.

— Je me plaignais de vous, dit Odette avec une expression caressante, lorsque Philippe entra dans le salon.

— Je ne suis pas en retard aujourd'hui, dit-il en se tournant vers Odette. J'ai le respect de mes hôtes. D'abord, je ne suis jamais en retard... Ma cousine, vous avez une mine charmante.

Pendant le déjeuner, portant à ses lèvres un petit verre de vin blanc très sucré, Berthe observait les jolis objets qui couvraient la table, les attentions de Philippe pour sa femme, l'atmosphère de bonheur et d'élégance qui les environnait. Le malaise d'Odette paraissait dissipé. Philippe montrait beaucoup d'entrain, et ils parlaient l'un et l'autre avec une animation et une amabilité inaccoutumées quand ils s'adressaient à Berthe.

Après le déjeuner, on passa dans le petit salon.

— Berthe vous excusera, dit Odette en regardant son mari lorsqu'il posa sa tasse de café sur

la cheminée et elle entraîna Berthe sur un canapé comme pour causer plus intimement.

Elle reprit :

— C'est très nécessaire pour lui de sortir un moment avant de se remettre au travail. As-tu lu le roman de Bouillerie?

— Je suis une campagnarde. Il ne faut pas m'interroger sur mes lectures.

— Emma va bien? dit Odette. Elle a une autre fille... Oui, qui doit avoir un an... Je crois que je n'ai pas vu Emma depuis dix ans.

— Elle viendra peut-être à Paris l'automne prochain.

— Ah! quel bonheur! dit Odette en se levant pour sonner le domestique. Vous êtes restées longtemps à Noizic ?... Et cette existence te plaisait?

— Mais oui... dit Berthe.

Elle se rapprocha d'Odette et dit vivement :

— Vois-tu, j'ai découvert de grandes joies à la campagne. J'ai appris à me passer des autres, à me connaître mieux...

Malgré son air attentif et ses gestes affectueux, Odette semblait distraite par ses propres pensées, et Berthe sentit que leurs vies étaient maintenant différentes.

Elle songeait à partir, mais prolongea encore sa visite.

— J'ai appris la mort de M. Pacaris, dit-elle tout à coup en se levant.

— Il avait une maladie de cœur... Mais il

allait mieux... Il est mort subitement d'une attaque.

Berthe arrangeait son chapeau devant la glace du vestibule.

Odette tenait d'une main le petit manchon de Berthe, dont elle caressait la fourrure, et dit :

— Nous voyons rarement Albert. Il est très occupé maintenant.

Avant de rentrer chez elle, Berthe suivit la Seine, longtemps, jusqu'à des quais de banlieue; elle éprouvait le besoin de marcher et de sentir sa liberté.

Elle songeait : « Odette attend un enfant... Ce sera un bébé blond et rose. Son mari est parfait... Ils vont prendre le thé tout à l'heure... Un thé très bien servi... Et puis ils sortiront ensemble. »

Ce bonheur si accompli lui paraissait froid. L'amour qu'elle voyait chez les autres ne répondait jamais à son idée de l'amour qui ne pouvait tenir dans aucun cadre connu.

*
* *

— Du ventre, mon cher, dit Castagné en regardant Albert. Hein? la trentaine! Tu es coupable. Il faut faire vingt minutes d'exercice le matin, tous les jours. Voici le meilleur mouvement.

Il s'étendit par terre sur le tapis.

— Touche mon ventre. Tu sens les muscles qui se contractent. C'est la ceinture des muscles.

Castagné se leva, le sang au visage, tirant son gilet.

— Vingt minutes, ce n'est pas long, dit-il.

Albert gardait les yeux baissés sur sa montre.

— C'est curieux comme tu ressembles à ton père, dit Castagné.

— Il faut que je rentre; j'ai un rendez-vous à six heures.

— Tu viens d'arriver. Depuis quatre mois, tu n'es pas venu me voir. Chez toi, on ne peut plus te parler...

— J'ai une lourde charge sur les épaules, dit Albert.

Il se tut, puis reprit en marchant dans le cabinet de Castagné :

— Vingt minutes ce n'est pas long; mais, tous les jours...

Machinalement, il sortit un livre d'un rayon de la bibliothèque et le remit soigneusement à sa place.

— Tu es bien ici pour travailler.

— Très bien. Cet hiver 'entendais un piano au-dessus de l'appartement. Je ne pouvais pas me retenir de l'écouter. Les gens sont partis... Maintenant le silence m'inquiète, me gêne... Je m'y perds... Odette veille sur mon travail avec une exquise sévérité. Je n'ai pas le droit de sortir avant cinq heures. C'est-à-dire que si je sortais

je détruirais la bonne opinion qu'elle a de mon talent.

Il s'assit sur le bord de la table.

— Il m'est venu une idée de pièce...

L'obscurité envahissait la chambre. Seule, une baie vitrée sans rideaux restait claire dans son cadre d'ombre, et la fine tête de Castagné se découpait en sombre sur ce carré de jour.

— Voilà, dit-il en allumant l'électricité. J'imagine un homme dans la force de l'âge, avec une femme qu'il aime, des enfants, riche, bien portant...

Ce brusque éclat de lumière fit tressaillir Albert, mais sans rien dire il tritura sa montre dans le fond de son gousset, et s'assit pour écouter Castagné en le regardant fixement dans les yeux.

L'image de Jeanneret lui revenait à l'esprit et il se répéta une fois encore le commencement de l'entretien qu'il avait préparé : « Oui, monsieur, j'ai votre dossier. Il est à votre disposition. Vous deviez encore trois mille francs à mon père; vous le reconnaissiez dans une lettre du cinq novembre que vous lui écriviez de Rouen. Voici la lettre. Permettez-moi de vous la lire... Eh bien! monsieur, ces trois mille francs, je ne vous les réclame pas. »

— Tu vois la scène?

— Oui, fit Albert lentement, les yeux toujours fixés sur Castagné avec un air d'attention. C'est très curieux... vraiment... étonnant.

— Ce n'est pas mal, je crois... J'y réfléchirai

encore... J'écrirai cela vers soixante ans. On ne sait rien avant d'être vieux.

Il marcha vers le fond de la pièce. Toup à coup il dit en se retournant :

— Écoute, mon cher, je vais te dire une chose qui te scandalisera : tu devrais te marier.

— Moi?

— Te voilà mûr, posé. Il faut te marier.

— Non, dit Albert qui s'assit en regardant Castagné d'un air intrigué, je ne me marierai pas.

— J'entends. Tu as peur de la chaîne. C'est un vieux préjugé. Justement c'est dans le mariage, dans ce milieu paisible, que l'homme est libre, c'est-à-dire véritablement lui-même. Ce sont les pauvres célibataires qui vivent dans la servitude. Ils sont continuellement dans les transes et l'agitation de sentiments trop vifs... Il est vrai que j'ai épousé une femme exceptionnelle... délicieuse... dévouée.

— Non, mon ami, je ne me marierai pas.

— Tu as répété cela pendant dix ans et tu continues par habitude. Tu t'es buté à une ancienne idée que tu crois encore vraie. Mais notre être évolue plus vite que nos pensées... Si je t'avais annoncé, il y a deux ans, que tu deviendrais un avocat éperdu d'activité et qu'un ami parviendrait difficilement à te retenir dix minutes, tu m'aurais jugé stupide. Il a fallu que l'expérience te montre l'individu méconnu que tu portais en toi... Je vais te révéler le fond de ta pensée. Tu te figures que tu es un solitaire, parce que tu

n'aimes pas le monde. Eh bien! tu es un faux solitaire, comme presque tous les solitaires. Tu as besoin d'être distrait. Ton métier...

— Est-ce une raison? dit Albert.

Il se tut avec un air méditatif et sévère, puis reprit en souriant :

— J'ai trop de plaisir à regarder les passantes...

— Allons donc! tu m'amuses. Tu n'as jamais eu de maîtresse. Tu te crois un débauché parce que tu es flottant en amour... Quand tu seras marié, tu ne songeras plus aux passantes.

— Il est vrai que j'ai peu de succès auprès des femmes. L'été dernier, à Dolonne, j'ai rencontré une aimable personne qui me plaisait. Elle n'était pas farouche et je le savais. Le premier freluquet venu l'aurait facilement conquise. J'ai échoué. A vingt ans, pareille mésaventure m'est arrivée avec madame Verneuil. L'une de ces dames était trop fine, l'autre trop sotte. Il m'a manqué cet air de passion qu'il faut pour réussir une misérable aventure de ville d'eaux, et tu voudrais que je tente cette grande aventure du mariage...

— Mais cette personne que tu voyais chez moi, autrefois?

— Ah! fit Albert en riant. C'était tout différent! Je te raconterai cela un jour... l'histoire est jolie. C'était une jeune fille... Une enfant. Ne t'inquiète pas. Tu te trompes. L'histoire est très pure. C'était une enfant délicieuse... Je l'ai élevée avec amour. Je n'ai jamais pensé que je l'épouserais. Ce n'était pas possible... J'ai tou-

jours eu le sentiment que je l'élevais pour un autre qui aurait mes goûts.

— Il ne faut pas tant raisonner, dit Castagné en suivant Albert dans le vestibule. Je t'accompagne... Il faut se jeter dans les expériences nouvelles. Elles nous révèlent souvent notre véritable personnalité. C'est pour cela que les audacieux et même les étourdis nous devancent...

— Les étourdis raisonnent, dit Albert, pendant qu'il descendait rapidement l'escalier en regardant par-dessus la rampe une dame qui prenait l'ascenseur. Mais ils raisonnent mal.

*
* *

Albert se levait toujours de bonne heure. Quand il s'asseyait devant sa table, bien en ordre, longtemps avant l'arrivée de Vagnièze, il se disait : « Comme on se sent vigoureux le matin ! » Il regardait son carnet, et, à cette heure calme, dans cette fraîcheur d'aube un peu aigre et comme excitante, l'esprit dispos, il éprouvait une sorte de jouissance à considérer les multiples occupations qui avaient peine à tenir dans sa journée.

Il retenait longtemps dans son bureau les clients qui venaient le voir, parlait beaucoup, revenait sur un point déjà examiné comme pour racheter son air de jeunesse et son défaut d'expérience par la grâce d'une conversation aimable et une grande attention à chaque affaire. Il se reprochait

ensuite cette loquacité qui le fatiguait inutilement, et courait à un rendez-vous, au Palais, tourmenté par l'heure, toujours pressé, mais incapable d'abréger un entretien.

Sa parole, si agréable dans la conversation, était encore défectueuse dans un discours suivi. Avant sa plaidoirie, il avait des appréhensions bizarres et torturantes, qui augmentaient jusqu'au moment où il se levait pour plaider, l'air résolu, la voix d'abord forte et ferme, puis un peu tremblante. Cette inquiétude développait chez lui une tendance à raffiner sur la précision, à pousser trop loin ses recherches, à peser sans cesse les arguments, et il était surchargé de travail, quoiqu'il n'eût plaidé que cinq fois depuis le commencement de l'année.

— Vous vous noyez dans un verre d'eau ! lui disait Vagnièze, qui adoptait les façons tranquilles et assurées de M. Pacaris.

Albert avait gardé Vagnièze auprès de lui. Il s'étonnait autrefois que son père pût supporter un collaborateur aussi déplaisant. Mais, aujourd'hui, il aimait à s'appuyer sur les usages établis par M. Pacaris. Il hésitait à changer même ce qu'il avait naguère le plus critiqué, et, lorsqu'il s'y décidait, il cherchait inconsciemment l'approbation de son père. D'ailleurs, il ne pouvait se passer de Vagnièze, qui était accoutumé depuis longtemps aux affaires de M. Pacaris et très versé dans la procédure. Il souffrait avec impatience son air de discrète supériorité, qu'il tâchait de

combattre par un ton froid. Mais sensible surtout aux ennuis, alarmé à la première difficulté, plein de doute sur ses travaux, il revenait chercher du réconfort dans les yeux souriants de Vagnièze.

Un soir, chez madame de Solanet, le président Branchu dit à Albert : « Mon vieil ami Rousse m'a parlé de vous. On vous apprécie au Palais. Votre père serait content... Voulez-vous dîner à la maison la semaine prochaine... Jeudi... nous avons quelques amis?... »

Albert regardait Branchu en souriant avec une légère inflexion de respect dans tout le corps, lorsque madame de Solanet s'approcha de lui.

— Monsieur le Président, venez à mon secours, dit-elle, le visage épanoui, la tête rejetée en arrière, son long cou garni d'un large collier. Voici un jeune homme qui ne veut pas se marier. Est-ce raisonnable?... Il laisse mourir d'amour la plus belle jeune fille.

— Madame... madame... disait Albert, sans cesser de sourire.

— Voyons, Albert, dit madame de Solanet, qui recula vers la cheminée.

Elle baissa le ton, en articulant avec soin pour surmonter un léger blaisement.

— Vous ne trouvez pas mademoiselle Allaret tout à fait charmante? Elle est intelligente, elle a une voix superbe...

— Mais je ne la connais pas! dit Albert, les deux mains tendues vers madame de Solanet.

— Elle vous a vu, pourtant, je le sais... Écou-

tez... vous viendrez à la soirée des Darcourt. Je ne lui dirai rien...

Albert alla beaucoup dans le monde cet hiver. Chez lui, il dînait vite, les gestes distraits et nerveux, bousculant le service de Hugot ; puis il passait dans le salon, se laissait tomber dans un fauteuil et fermait les yeux, le corps douloureux comme s'il avait marché tout le jour. Il voulait se coucher de bonne heure, mais songeait à telle réunion où on l'attendait. Cette assemblée ne l'attirait guère. Il se relevait pourtant, allumait l'electricité dans sa chambre et se rasait. Après cette toilette, il se sentait reposé. Il regrettait de dépenser si futilement des forces nouvelles, et parfois il s'installait à son bureau, en habit de soirée, et ouvrait un livre.

Il avait parcouru par hasard un roman qu'il croyait connaître depuis longtemps. Il se dit : « La vraie qualité de cet ouvrage, je ne la comprenais pas, et j'y trouvais des beautés qu'il n'a point. » Il aurait voulu relire tout ce qu'il avait lu auparavant. Même la philosophie, qui lui paraissait naguère si vaine, l'attirait. Il désirait connaître l'italien. « Je l'apprendrai en trois mois ; c'est à mon âge seulement qu'on sait travailler », se dit-il. Dans la journée, pendant ses occupations forcées, il avait des soifs de lecture, il formait des plans d'étude. Il se promettait d'y consacrer ses soirées. Mais, après le dîner, le silence de l'appartement le poussait dehors. Il avait besoin encore de bruit, de mouvement, de paroles,

*
* *

Ensénat devait passer quelques jours à Paris et Albert se réjouissait à l'idée de revoir son ami. Albert se sentait emporté dans un tourbillon d'activité qui lui plaisait et qui semblait convenir à sa nature : « J'ai donc bien changé, se disait-il. Est-ce une crise de maturité, un besoin d'expansion nécessaire à mon développement? Au fond, ne suis-je pas le même? » Il travaillait, il sortait, il parlait, toujours en mouvement, attendant de revoir Ensénat pour prendre conscience de lui-même et réfléchir avec son ami sur la signification, le péril ou les profits de cette existence étrange.

Il s'arrêta de dicter une lettre, lorsqu'il reconnut la voix d'Ensénat dans le bureau de Vagnièze.

— Je suis content, dit-il en pressant le bras d'Ensénat avec un long sourire. Sortons. Nous causerons en marchant. Puisque tu n'as pas vu Paris depuis deux ans, nous allons le regarder. Nous dînerons au restaurant.

— Alors, tu vas retourner à Aix?... Allons vers les Champs-Élysées, dit Albert en passant derrière Ensénat pour marcher à sa droite.

— J'espère être nommé à Paris. Cela dépend de Mongours. Je sais qu'il est bien disposé pour moi.

— Quelle chance si tu revenais à Paris!... Tu n'étais pas mal à Aix... Cette vieille Faculté...

En somme, tu as beaucoup de liberté... Il y a du vent dans ce pays ?

— J'ai trois cours par semaine.

— Ah! c'est bien agréable un métier qui vous laisse un peu de liberté... Est-ce beau cette perspective! dit-il en s'arrêtant sur le pont pour retenir Ensénat, qui allait d'un pas rapide et gênant pour l'entretien.

Il ajouta :

— Tu sais que ma vie est bien différente.

Mais Ensénat ne semblait pas entendre ces mots qui l'invitaient à une conversation intime, et Albert remarqua le visage vieilli de son ami, et cet air plus concentré sur soi et plus indifférent.

Albert se dit qu'ils causeraient mieux tout à l'heure en dînant, et ils continuèrent leur course en silence, comme absorbés par cette marche pressée et sans but.

Fatigué par cette allure hâtive, Albert proposa de dîner.

Ils entrèrent dans un restaurant et s'installèrent auprès d'une baie ouverte sur le trottoir.

— Le melon n'a plus de goût en cette saison, dit Albert.

Il écarta son assiette, but une gorgée, et, regardant Ensénat, il dit avec une physionomie pensive :

— Vois-tu, je regrette mes loisirs... L'activité est une sorte de distraction brûlante...

— Il paraît que tu deviens très mondain, dit Ensénat.

Albert comprenait qu'Ensénat ne voyait que frivolité dans son existence, et cette fortifiante confiance de l'amitié qui se retirait de lui, cette secrète réprobation marquée d'un air de légère ironie et de détachement, le pénétraient d'un sentiment de froid, d'appauvrissement subit, d'incertitude sur lui-même ; mais il parlait avec une excitation verbeuse sur tous les sujets qui lui traversaient l'esprit, pour s'évader d'une atmosphère de gêne, à la fois pesante et trop limpide, où le silence était si pénible et les paroles sonnaient faux, parce qu'ils se connaissaient intimement.

Il devait quitter Ensénat à neuf heures, et il songeait avec plaisir qu'il rencontrerait ce soir le charmant Louis de La Martinie, qu'il avait vu une fois à Versailles, chez les Malau.

*
* *

Albert dormait toujours profondément et oubliait ses rêves, mais un matin, en s'éveillant, il s'aperçut qu'il venait de rêver à Berthe. Tout imprégné d'un arome d'autrefois, il pensait à elle et la revoyait, comme dans son sommeil, avec un air de grande douceur et d'amour, silencieuse, les yeux baissés pendant qu'il parlait.

En allant chez Castagné pour demander des nouvelles d'Odette, il se rappela une conversation avec Philippe et se dit : « Je redoute le mariage

parce que je songe à une étrangère, mais elle, je la connais; je lui ai parlé pendant des années. Inconsciemment, je l'ai élevée pour moi. Elle me connaît et elle m'aime. Je ne serai ni tourmenté ni gêné, puisqu'elle m'aime tel que je suis. »

Puis il écarta ces idées, comme s'il avait écouté un moment avec complaisance des propos inutiles.

— Tout s'est très bien passé, dit Castagné en versant dans son verre le fond d'une bouteille de bière laissée par le docteur. Elle a souffert une heure. Et vraiment elle a peu souffert.

— Vous l'appelez Michel? dit Albert.

— Michel, oui. C'est un beau garçon. Je ne te le présente pas encore; il est dans notre chambre. Odette est étonnante. Elle cause maintenant avec Emma Chappuis.

La porte s'ouvrit et Emma fit un signe à Castagné, quand elle eut répondu au salut d'Albert par une légère inclination de tête d'une froideur voulue.

— Tu m'excuseras, dit Castagné, en suivant Emma.

Après le déjeuner, Albert se dirigeait vers l'esplanade des Invalides, d'un pas de flânerie. La rue de Grenelle menait dans le quartier où Berthe habitait. Il semblait à Albert qu'elle devait surgir parmi les passants en ce moment même où il pensait à elle, et tout à coup il l'aperçut. Gêné, hésitant, il prit un air distrait et marcha très vite, comme s'il ne l'avait pas vue; brusquement il traversa la chaussée :

— Pardon, je ne vous reconnaissais pas... dit-il. J'ai rencontré votre sœur chez les Castagné... Vous savez qu'ils ont un fils.

— Oui... Emma est venue nous voir, dit Berthe d'une voix précipitée et un peu tremblante.

Elle voulait dire une phrase sur la mort de M. Pacaris, mais prolongeait ses explications au sujet d'Emma.

Son chapeau à la main, Albert parlait aussi avec rapidité; pendant ce dialogue confus, il remarquait avec une étrange netteté, et pour la première fois, certains détails du visage de Berthe, le son de sa voix, sa taille qui lui parut grande.

Soudain, avec un air de bonté, sur un ton différent, un peu bas, et qu'on sentait troublé non plus par la surprise, mais par le cœur, il dit :

— Vous avez été malade.

Il ajouta :

— Voulez-vous que nous marchions dans ce petit jardin?

Il semblait à Berthe que la maladie dont il parlait, et le temps qui avait suivi, et tout ce qu'elle avait pensé et qu'elle croyait si important, se détachaient de sa vie comme un songe effacé; il ne subsistait de réel et de continu que l'émotion ancienne tout à coup retrouvée.

— J'ai voulu vous écrire, dit Albert, en regardant la bordure d'un massif. Je n'ai pas osé... Vous étiez partie...

Il cherchait seulement à savoir si elle avait pensé à lui, mais il sentait que ses paroles, échap-

pant à sa volonté, prenaient un sens grave qui liait sa vie.

— J'ai appris... dit Berthe.

— Oui... Il est mort subitement, dit Albert qui devinait sa pensée. Je regrette qu'il ne vous ait pas connue.

Les yeux baissés, il reprit :

— C'est étrange, dans cette rue j'étais sûr que j'allais vous voir. Odette prétend que vous êtes transformée; je ne sais pas ce qu'elle veut dire...

Il la regarda en souriant.

— Je ne vous trouve pas changée... Il n'y a que moi qui vous connaisse...

Ils s'assirent sur un banc; Albert remuait le sable du bout de sa canne.

— Berthe, dit-il tout à coup, allons-nous vivre séparés maintenant?

*
* *

Lorsqu'ils quittèrent le jardin, ils étaient fiancés, et cela paraissait à Berthe une chose naturelle, comme décidée depuis longtemps, depuis qu'ils se connaissaient, et elle n'imaginait pas qu'elle pût vivre à présent loin de lui. Même ces formalités, ces présentations, ces nouvelles relations de famille, qu'elle ne concevait pas autrefois comme possibles, semblaient toutes simples.

Elle ne dit rien à sa mère avant la visite de M. Quatrefage, mais confia sa décision à sa sœur.

Emma l'écoutait sans paraître étonnée, mais s'anima dès qu'elle se mit à parler.

— Je sais que vous vous connaissez, dit Emma avec une surexcitation qui faisait étinceler ses yeux noirs. Je l'ai rencontré à Fondebaud... On m'a parlé de lui... Tu devrais réfléchir. Je te fais peut-être de la peine, mais j'ai l'impression... Je dois te dire qu'il m'a l'air d'un homme léger... C'est ton existence que tu engages... Tu agiras comme tu voudras... On peut beaucoup souffrir par un homme... Celui-là m'inquiéterait...

Elle avait essayé de modérer ses paroles en parlant à Berthe, mais quand elle écrivit à son mari pour lui raconter l'événement qui se préparait, elle sentit avec plus de force que ce mariage serait un malheur pour Berthe. Elle ne démêlait pas ses raisons, mais elle voyait l'erreur de sa sœur avec un sentiment d'évidence, échauffé par une secrète aversion pour l'homme dont elle avait deviné les rendez-vous avec Berthe.

En entrant dans la chambre de sa mère, Berthe interrompit une conversation entre Emma et madame Degouy.

— Que veux-tu, ma fille, dit madame Degouy, qui poursuivait l'entretien malgré la présence de Berthe. Puisqu'ils s'aiment, laissons-les décider... Nous ne savons rien... Que la Providence les garde!...

Berthe jeta ses bras autour du cou de sa mère et

la serra contre elle pour cette parole divinatrice qu'elle puisait dans sa vieille foi, pour son pur amour maternel qui n'avait jamais soupçonné le mal, et qui semblait aujourd'hui laver les torts et bénir.

Berthe pardonnait à Emma son obstination et sa méfiance. Sans chercher à convaincre sa sœur, sans répondre, elle l'écoutait avec un léger sourire de fierté. Elle savait qu'Emma ne pouvait comprendre cette certitude tranquille.

Mais parfois elle se disait : « Peut-être qu'il ne me voit pas comme je suis... Si j'allais le décevoir?... Si je n'apportais pas tout ce qu'il faut à cette union que je veux si belle et que tant d'amour a préparée!... » Et une sorte de peur de la vie et d'elle-même l'effleurait comme un frisson rapide. Cette impression fut plus durable, un jour qu'Albert lui montrait l'appartement de M. Pacaris où ils devaient habiter. Mais au retour, causant avec Albert dans la rue, suivie de madame Degouy, elle n'y pensa plus.

FIN DU LIVRE PREMIER

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY